

3 1761 03987 8012

PQ

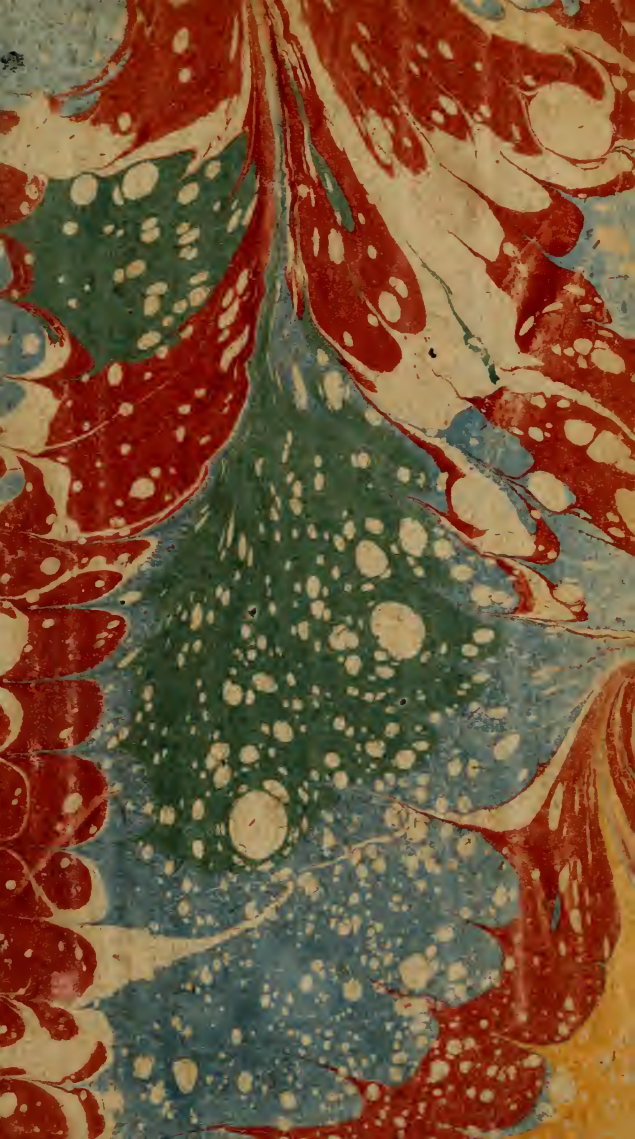
1817

L3

1725

t.1





4 vol

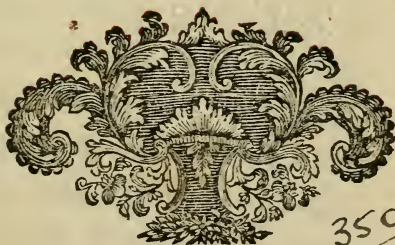
$\frac{ex}{225}$

c 287

RECUEIL
DE PIÈCES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE
MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON,

Augmenté de plusieurs Pièces nouvelles de divers
Auteurs.

NOUVELLE ÉDITION.
TOME PREMIER.



350135
5. 38.

A TREVoux,
DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

PQ

1817

L3

1725

t.1



P R E F A C E.

V O I C I une nouvelle Edition des Poësies de Madame la COMTESSE DE LA SUZE , & de Monsieur PELLISSON. Le mérite de ce Recueil est assez connu , pour que l'on soit dispensé d'en faire l'éloge. Despreaux lui-même semble avoüer que, pour ce qui regarde le genre Elegiaque, nous n'avons point d'autres ouvrages à opposer aux anciens Grecs & Latins.

Tome I.

a

P R E F A C E.

Quoiqu'il en soit, il paroît que nos deux Auteurs se sont plus attachez à parler le langage de la Nature, qu'à mettre des traits brillans dans leurs Elegies. On n'y trouvera point ce badinage affecté que le cœur desavouë; ni ces expressions trop fleuries, qui ne peuvent naître que dans une imagination libre; ni cette Metaphysique amoureuse, dans laquelle ont donné la plûpart de nos autres Ecrivains. Les sentimens y sont délicats, les pensées vives & naturelles, les expressions simples & faciles: & le Dieu de l'Amour n'y a pas moins de part que celui de la Poësie.

P R E F A C E.

Bien que nous n'ignorions pas que *l'Imitation du Pastor fido*, & *l'Edit de l'Amour*, ont été revendiquez par M. l'Abbé Regnier des Marais, & que plusieurs autres pieces depuis long-tems inferées dans ce Recueil, ne sont ni de Madame de la Suze, ni de Monsieur Pellisson, nous n'avons point voulu les supprimer, de peur que le Public accoustumé à les trouver ici, ne nous scût mauvais gré de les avoir retranchées. Ainsi, par le nombre des Pieces, & par leur arrangement, notre Edition représente fidelement celles qui ont précédé: seulement, nous

P R E F A C E.

n'avons rien oublié, pour qu'elle fût plus belle & plus correcte, & nous y avons ajouté les Vies abrégées de M. Pellisson, & de Madame de la Suze, & une Table des Pieces, qui sont dans ce Recueil: ce qui manque à toutes les Editions qui ont paru jusqu'à present.

PAUL PELLISSON FONTANIER nâquit en 1624. à Beziers, selon quelques Auteurs, & selon d'autres à Castres, d'où est sortie sa famille, qui a produit plusieurs personnes illustres. Il eut pour pere Jean Jacques Pellisson, Conseiller dans la même ville de Castres, lequel joignoit à

P R E F A C E.

une profonde science du Droit
une probité digne des temps
heroïques. Sa mere étoit fille
& heritiere de François Fon-
tanier, Secretaire du Roi. Cel-
le-ci, qui étoit demeurée veu-
ve fort jeune, éleva ses en-
fans dans les principes de la
reformation que leur Ayeul
paternel avoit embrassée, lors-
qu'il étoit en Allemagne. Elle
aima tendrement *Paul* dont
nous parlons; & sa prédile-
ction alla jusqu'à le faire son
heritier, au préjudice de *Geor-
ges* qui étoit l'aîné, & à qui
elle ne laissa qu'une pension
viagere.

Pellisson n'avoit que douze

P R E F A C E.

ans , lorsqu'il fut envoyé à Montauban , pour y faire son cours de Philosophie. Ensuite il passa à Toulouse , où il étudia en Droit , & apprit ses exercices. Comme il étoit né avec beaucoup d'esprit , & d'heureuses dispositions pour les Lettres , il y fit des progrès éclatans & rapides. Il suivit d'abord le Barreau à Castres , & laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couroient dans la même carrière. Cependant , il fit plusieurs voyages à Paris , où le fixerent enfin les illustres amis qu'il s'y étoit faits.

Il prit en 1652. une charge

P R E F A C E.

de Secretaire du Roi ; & s'attachant au Sceau , il y acquit une grande connoissance des affaires du Conseil. La même année, il lut à l'Academie Françoise l'Histoire qu'il avoit faite de cette Compagnie ; & dès lors elle lui destina la premiere place qui vaqueroit , & lui permit d'assister aux Assemblées , & d'y opiner comme Academicien : honneur privilegié , & qui par une clause expresse , ne peut plus être accordé , pour quelque consideration que ce soit. Le remerciement qu'il en fit à l'Academie , justifia pleinement tout ce qu'elle venoit de faire pour lui.

P R E F A C E.

M. Fouquet , alors Surintendant des Finances , crut devoir s'attacher un homme d'un aussi rare merite que Pellisson. Il le fit son premier Commis en 1657. Dans ce nouvel emploi , bien loin de negliger le culte des Muses , Pellisson conserva tout l'amour qu'il avoit pour elles , & composa differens Ouvrages qui lui meriterent , avec des Lettres de Conseiller d'Etat , la haute reputation dont il jouït encore. Il avoit eu trop de part à la confiance du Surintendant , pour n'en avoir point à sa disgrâce ; aussi fut-il arrêté & conduit à la Bastille en 1661. &

P R E F A C E.

il n'en sortit qu'environ cinq ans après. Il employa le tems de sa captivité à lire les Peres, & la plupart des Livres de controverse ; ce qui le disposa à entrer dans le sein de l'Eglise, comme il fit lorsqu'il eut recouvré sa liberté. Il abjura donc le Calvinisme dans l'Eglise de S. Denys de la Char-

(a), entre les mains de Gilbert de Choiseul, Evêque de Comminges. Tous les ans, il celebrait sa sortie de la Bastille par la delivrance de quelques prisonniers ; & son entrée dans l'Eglise Romaine par différentes œuvres de pieté. Depuis ce tems, il consacra

(a) Selon M. Per-
rault, à
Char-
tres.

P R E F A C E.

sa plume à la défense de la Religion qu'il avoit eu le bonheur d'embrasser ; & à la composition de l'Histoire du Roi qui l'avoit comblé de bienfaits. Il ne fut ingrat ni envers le Prince , dont il fit ce beau panegyrique que l'on a traduit en tant de Langues , ni envers la Religion , qu'il défendit par ses Ecrits avec tant d'éloquence & tant de succès. Il travailloit actuellement à un Traité sur l'Eucharistie , quand il fut surpris de la mort le 7. Fevrier 1693. selon M. Perrault , ou dans le mois de May de la même année , si l'on en croit le Jour-

P R E F A C E.

nal des Sçavans & le Mercure.
Il ne reçut point les Sacre-
mens , non qu'il ait refusé de
les recevoir , comme ses en-
nemis le publièrent fausse-
ment ; mais parce que la flu-
xion dont il étoit attaqué , le
suffoqua avant que le Confes-
seur qu'il avoit mandé fût ve-
nu.

Lettre
de M. de
Meaux
à Ma-
demoi-
selle de
Scude-
ry.

La physionomie de Pellif-
son ne rendoit nul témoigna-
ge en sa faveur : il étoit même
d'une laideur si peu commu-
ne, qu'une Dame ne put s'em-
pêcher de lui dire , qu'il *abusoit*
de la permission que les hommes ont
d'être laids ; cependant on lui
passoit cette difformité à cause

Vi-
gneul
Marvil,

Com-
ment.
sur Boi-
seau.

P R E F A C E.

de son merite , ou plutôt son
merite en arrêtoit l'impression.
La Bruyere. Il étoit desintereffé , constant
dans ses attachemens , fidele à
ses amis , & genereux envers
les gens de Lettres. Le Fèvre de
Saumur entr'autres , & Scarron
ressentirent les effets de sa li-
beralité. Au reste , il possédoit
les Langues Grecque , Latine ,
Espagnole & Italienne ; & , ce
qui est très rare dans un même
sujet , il ne fut pas moins excel-
lent Critique qu'excellent Ecri-
vain.

Mademoiselle de Scudery. Il aima tendrement Sapho ,
& n'en fut pas moins aimé ,
comme il paroît par l'Epitaphe
suivante , que dès l'an 1659.

P R E F A C E.

Menage lui avoit faite sous le
nom d'Achante.

Ici gît le fameux Achante,

L'honneur des Rivages François.

Il tiroit après lui les rochers & les bois
Par les sons amoureux de sa Lyre char-
mante.

Passant, ne pleure point son sort :

De l'illustre *Sapho*, que respecta l'envie,

Il fut aimé pendant sa vie ;

Il en est plaint après sa mort.

Ses principaux Ouvrages
sont, une Paraphrase du pre-
mier Livre des Institutes de
Justinien, publiée en 1674.

L'Histoire de l'Academie
Françoise, tant de fois reim-
primée.

P R E F A C E.

Son remerciement à la même Academie.

La Preface qui est à la tête des Oeuvres de Sarrazin.

Le Panegyrique du Roi, traduit en diverses Langues.

Relation Latine de l'état de la Religion , publiée en 1682.

Courtes Prières pour reciter pendant la Messe.

Reflexions sur les differends de Religion , 4. vol. in-12.

Differentes Pieces d'Eloquence & de Poësies, imprimées en divers Recueils , & dans le Procès de M. Fouquet.

HENRIETTE DE COLI-

P R E F A C E.

C N Y , si connue sous le nom de Comtesse de la Suze , étoit fille de Gaspard de Coligny , Seigneur de Châtillon , Maréchal de France , mort en 1646. Elle épousa en premières nœces par contrat du 8. Août 1643. Thomas Hamilton, Comte de Hardington ; & en secondes nœces, Gaspard de Champagne, Comte de la Suze , élevé comme elle dans les principes de la Reformation.

Hist.
des Gr.
Offic.

Livrée successivement à ces deux Epoux , elle n'eut pour eux que de l'aversion & de l'horreur : soit qu'elle fût inconstante dans ses affections , ou qu'elle eût un penchant na-

P R E F A C E.

turel pour la galanterie : du moins est-il certain que ses Elegies ne respirent que la passion.

Quoi qu'il en soit , le Comte de la Suze devenu jaloux , prit la resolution d'emmener son Epouse dans une de ses Terres. Il n'en fallut pas davantage pour inspirer à celle-ci le dessein d'une separation entiere. Pour y mieux reussir , elle abjura l'Herésie le vingt Juillet 1653. ce qu'elle fit , dit la Reine de Suede , afin de ne se trouver avec son mari , ni dans ce monde , ni dans l'autre. Elle conçut encore le dessein de rompre son mariage ; &c.

P R E F A C E.

pour avoir le consentement de M. de la Suze, elle lui fit offrir vingt cinq mille écus. La somme fut acceptée, & le mariage cassé par Arrêt du Parlement, après plusieurs Jugemens rendus en differens Tribunaux. On dit alors que l'Ami qui s'étoit mêlé de cette affaire, avoit fait perdre à Madame de la Suze cinquante mille écus; parce que non seulement elle auroit conservé les vingt cinq mille qu'elle avoit donnés à son mari; mais que son mari lui en auroit donné vingt cinq mille autres pour se défaire d'elle. Elle mourut à Paris le 10. Mars 1673. & fut enterrée dans l'E-

glise de Saint Paul.

Malheureuse en amour, elle a dû tourner du côté de l'Élegie, ainsi qu'elle a fait, le talent qu'elle avoit reçu pour la Poësie. Si par ce même talent elle effaça la reputation de Sapho, comme l'assure Maurier dans ses Memoires, il faut avouer que Sapho l'emporte infiniment sur elle par le tour & par la beauté du vers. Quoique née avec un genie si puissant pour la Poësie, Madame de la Suze ne put jamais enchaîner la rime. Elle digeroit ses pensées; elle les exprimoit poëtiquement; mais pour les rimer, il falloit qu'elle employât un secours

P R E F A C E.

étranger. Elle s'adressa donc tantôt à M. de Monplaisir, l'objet de plusieurs de ses Elegies, & tantôt à M. de Subligny, à qui on attribué la vie de Henriette Silvie de Moliere.

\ Dans Clelie, Hesiode en- *Part.*
4. tome 2.
dormi sur le Parnasse voit les
Muses en songe, & Calliope
lui montre les Poètes qui naî-
tront dans la suite des temps.
Regarde, lui dit Calliope, en
parlant de la Comtesse de la
Suze, regarde cette femme qui
» t'apparoît. Elle a, comme tu
» vois, la taille de Pallas; & sa
» beauté a je ne sçai quoi de
» doux, de languissant & de
» passionné, qui ressemble af-
» fés à cet air charmant que

P R E F A C E.

» les Peintres donnent à Ve-
» nus.

» Cette illustre personne fera
» d'une si grande naissance ,
» qu'elle ne verra presque que
» les Maisons Royales audessus
» de la sienne ; mais pour ne te
» parler que d'elle , sache qu'el-
» le naîtra encore avec plus
» d'esprit que de beauté , quoi-
» qu'elle doive , comme tu
» vois , posséder mille charmes.
» Elle aura même une bonté
» genereuse qui la rendra di-
» gne de toutes les loüanges :
» sans te parler de tant d'autres
» admirables qualités que le
» Ciel lui prodiguera , apprens
» seulement qu'elle fera des
» Elegies si belles , si pleines

P R E F A C E.

» de passion , & si précisément
» du caractère qu'elles doivent
» avoir pour être parfaites ,
» qu'elle surpassera tous ceux
» qui l'auront précédée, & tous
» ceux qui la voudront suivre.

Cette partie de la predication qui lui promet tant de louanges , a eu son entier accomplissement. On peut dire que jamais personne ne fut plus louée que la Comtesse de la Suze. C'étoit , disent ses panegyristes , c'étoit l'Amour même qui lui avoit appris à écrire avec tendresse : seule elle avoit tout l'esprit des neuf doctes Sœurs. Ses vers étoient les delices du Louvre , & la gloire du Parnasse ; & rien que le

Stan-
ces de
Char-
leval.

P R E F A C E.

tems seulement ne la faisoit aller après Sapho. Je défierois, dit *Gueret*, dans sa carte de la Cour, je defierois le Dieu des vers d'entendre mieux qu'elle la galanterie ; il pouvoit aussi défier la Déesse de Cithère, si je ne sçavois parfaitement qu'ils sont aussi galans l'un que l'autre ; mais j'ose dire à la honte du Dieu d'Amour, qu'il a fait moins de conquêtes illustres avec ses flèches, qu'elle en a fait jusqu'ici avec ses vers.

Enfin c'est pour elle que furent faits ces quatre vers attribués à M. de Ficubet :

*Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno ? an Pallas ? num Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias , Juno ; si scripta , Minerva ,
Si spectes oculos , Mater Amoris erit.*

IMITATION

IMITATION

D U

PASTOR FIDO.

UNique sujet de ma flâme ;
Mirtil , si tu pouvois sçavoir
Ce qui se passe dans mon
ame ,

Sans doute on te verroit avoir
Pour cette Amarillis, que tu nommes cruelle,
Cette même pitié que tu demandes d'elle.

Quoique tous deux Amans , quoique tous
deux aimez ,

Et d'un même feu consumez ,
De notre amour pourtant le malheur est ex-
trême :

Car enfin , aimable Berger ,
De quoi me sert-il que je t'aime ,
Si je ne te puis soulager ?

Ou de quoi me sert-il qu'un Amant si fidèle
Brûle aujourd'hui pour moi d'une flâme si bel-
le ?

Destin pour nous trop rigoureux ,
Par quel ordre injuste & Barbare ,
Faut-il que le Ciel nous separe ,
Si l'amour nous unit tous deux de mêmes
noeuds ?

Ou par quel étrange caprice
Tome I.

A

Faut-

Faut-il que le Ciel nous unisse ,
 Si l'amour plus puissant nous sépare tous deux ?
 Que votre bonheur est extrême ,
 Cruels Lions , sauvages Ours ,
 Vous qui n'avez dans vos amours
 D'autre regle que l'amour même ;
 Que j'envie un semblable fort ,
 Et que nous sommes malheureuses ,
 Nous de qui les loix rigoureuses
 Punissent l'amour par la mort !

Si l'instinct & la loi , par des effets contraires ,
 Ont également attaché ,
 L'un , tant de douceur au peché ,
 L'autre , des peines si severes :

Sans doute , ou la nature est imparfaite en soi ,
 Qui nous donne un penchant que condamne
 la loi ,
 Ou la loi doit passer pour une loi trop dure ,
 Qui condamne un penchant que donne la na-
 ture.

Mais que l'on aime peu quand on craint de
 mourir !

Mittille , plutôt au Ciel qu'une mort inhumaine ,
 Fût du peché la seule peine ,
 Je ferois gloire d'y courir.
 Seule regle des belles ames ,
 Et le premier Dieu de mon cœur ,
 Honneur , voi que je fais à ta sainte rigueur

Un

Un sacrifice de ma flâme.

Et toi, cher & parfait Amant,

Pardonne à cette malheureuse,

Qui te maltraite apparemment ;

Mais qui t'aime effectivement,

Et qui doit être rigoureuse

Par nécessité seulement.

Ha ! si tu veux tirer vengeance

De tes feux mal recompensez ,

Sçache que ta propre souffrance

Me punit & te venge assez :

Car enfin , s'il est veritable

Que tu sois mon ame & mon cœur ;

Comme tu l'es , quelque rigueur

Qu'exerce contre toi le Ciel impitoyable ,

Toutes les fois que tes douleurs

Te font ou soupirer , ou répandre des pleurs :

Ces pleurs que tu répans , c'est mon sang que
tu verses :

Par ces cruels soupirs qui te sortent du sein ,

C'est mon propre sein que tu perces ;

Et ces peines enfin , ces cruautés diverses ,

Que l'amour & le sort te font souffrir pour
moi ,

Je les ressens encor plus vivement que toi.

+++++

PREMIERE ELEGIE.

Tristesse, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,

Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?
A toute heure, en tous lieux sentirai-je vos coups,

Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous ?
Je viens dans ces deserts chercher la solitude,
Où seule loin du bruit & de la multitude,
Je puisse en liberté dire mes sentimens.

Deserts, soyez témoins des peines que je sens :
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens ici cacher mes soupirs & mes larmes ;
Comme aux seuls confidens de toute ma douleur,

Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur :

Le chagrin me devoré, & mon ame abatuë
Sans force & sans secours, cede au coup qui la tuë :

Je souffre sans sçavoir ce qui me fait souffrir,
Je cherche, mais en vain, les moyens de guerir.

Helas ! tout m'est fatal, tout fait mon infortune,

Tout ce qui me plaisoit, aujourd'hui m'im-
portune

Mon

Mon esprit accablé sous de rudes combats,
 Considere sa peine , & ne la comprend pas.
 De mes yeux languissans un éloquent silence,
 En dépit de moi-même , explique ma souffrance ;

Je n'ai point de repos ni la nuit , ni le jour.
 Helas ! d'où vient mon mal ? N'est-ce point
 de l'amour ?

Je ne puis voir Tircis que je ne sois émue ,
 Je rougis de paroître interdite à sa vue ;
 En sa mine , en son air , en chacun de ses traits ,
 Je trouve des appas inconnus & secrets.
 Le feu de ses regards par qui son cœur s'ex-
 plique ,

Etincelle de joye , & me la communique :
 Quand je ne le vois plus , ô Dieu ! quel chan-
 gement !

Il étoit mon plaisir , il devient mon tourment ;
 Dans le trouble fâcheux que l'absence me cau-
 se ,

Ma raison incertaine à soi-même s'oppose :
 L'objet que j'ai laissé , ne me sçauroit laisser ,
 Tous les autres objets ne le peuvent chasser.
 Incessamment , Tircis occupe ma pensée ,
 Sans le voir , je le vois , & mon ame blessée
 Se trace nuit & jour ce phantôme plaisant ,
 Quoique loin de mes yeux , il m'est toujors
 present :

Un transport tout de flâme éclate en son visage.

Sa Majesté me plaît, & sa douceur m'engage,
Et ce, je ne sçai quoi, qu'on ne peut exprimer,
M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer.

Je suis cette belle ombre, & je veux m'en défendre,

Mais par tout je la voi, par tout je croi l'entendre.

Trop aimable Tirsis, pourquoi mal à propos
Etaler tant d'appas, & troubler mon repos ?
Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible ?

Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes sensible ?

Mais, que dis-je, peut-être en es-tu Possesseur,

Peut-être est-il vaincu, peut-être es-tu vainqueur.

Helas ! je n'en sçai rien, j'ignore ma défaite,
Peut-être en ce moment ta victoire est parfaite,

Vous vous êtes, mon cœur, revolté contre moi,

Et vous m'abandonnez pour suivre une autre loi,

Vous cedez aux ardeurs d'une flâme inconnuë.

Rigoureuse fierté, qu'êtes-vous devenuë ?

Que deviens-je moi-même, & quel est le pouvoir

Qui me force à sortir des regles du devoir ?

Quoi !

Quoi ! ceder à l'amour ? Quoi ! manquer de courage ?

Quitter ma liberté pour un rude esclavage ?
Souffrir qu'un fier tyran, sans avoir combattu,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu ?

Non, je me veux défendre & soutenir ma gloire,

Des mains de mon Vainqueur arracher la victoire,

La raison & l'honneur me l'ordonnent ainsi,
Tout le veut, je le dois, & je le veux aussi.

Mais, que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en insensée :

Foibles raisonnemens, sortez de ma pensée,
Ma flâme vous dément, & mon cœur aujourd'hui

Se soumet à l'amour, & ne connoît que lui.

Helas ! qu'il est changé, je le cherche en lui-même,

Mon cœur n'est plus mon cœur, il suit l'objet qu'il aime ;

Pour lui seul il respire, il consent à ses vœux,

Il soupire, il languit, il brûle de ses feux,

J'en rougis de dépit, ma vertu s'en offense.

Quoi ! toute ma raison se trouve sans puissance ?

Quoi ! ma noble fierté s'est soumise à son tour ?

Il falloit ou mourir, ou surmonter l'amour :

Il falloit constamment combattre pour ma gloire,

Remporter sur moi-même une illustre victoire ,

Etouffer cette ardeur dont mon cœur est épris ,
Et pour tout dire enfin , résister à Tirsis.

Résister à Tirsis ! Mais , Dieux ! est-il possible ?
Pourrois-je vivre , hélas ! à ses vœux insensible ?

Ah ! cela ne se peut , il n'y faut plus penser ,
L'amour qu'il a pour moi , ne sçauroit m'offenser ;

Il m'aime avec respect , & je puis , sans faiblesse ,

Ecouter ses soupirs , répondre à sa tendresse ;
Il sçait que la vertu peut engager mon cœur ,
Il sçait l'art de fléchir ma sévère rigueur ,
Et ménage avec soin ce moment favorable
Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.
Que ces charmes sont grands ! Que son transport est doux ,

Quand il dit , je vous aime , & je n'aime que vous !

A ces mots il soupire , & ses yeux pleins de flâme

Brûlent du feu secret qui brûle dans son ame :
Ils sont passionnez , ils ont de la douceur ,
Leurs regards , où l'on voit la joie & la langueur ,

Me disent , sans parler , qu'il craint & qu'il espère.

D'un

D'un visage trop fier , & d'un air trop sévère
 Je voulois éviter ce charmant entretien ,
 Et feignois d'ignorer ce que je sçavois bien.
 Ne parlez plus , Tirsis, de peine & de martyre ,
 Espérez , je vous aime , enfin je l'ose dire ;
 Je reçois votre cœur , je reçois vos soupirs :
 Unissons notre flâme , unissons nos desirs ,
 Contentons notre ardeur , laissons parler l'en-
 vie ,
 Jouïssons des plaisirs les plus doux de la vie ;
 Et pour me rendre heureuse & pour vous ren-
 dre heureux ,
 Aimons-nous , aimons-nous , & cherissons
 nos feux.
 Tu l'emportes , Amour, je cede à ta puissan-
 ce ,
 Assez & trop long-tems je t'ai fait résistance ,
 Par ta force invincible , & tes attraits puissans ,
 Tu maîtrises enfin ma raison & mes sens.
 Je fléchis sous les loix de ton aimable empire.
 Puis qu'aimer est enfin tout ce que je desire ,
 Viens triompher , amour , de mon cœur & de
 moi ,
 Esprit , honneur , vertu , tout se soumet à toi.



+++++

I I. E L E G I E.

E Nfin, cher Clidamis, l'amour vous im-
portune ;

Vous suivez le parti de l'aveugle fortune :

Les exemples fameux des revolutions

Qu'elle fait éprouver à tant de Nations ,

Des thrônes renversez , des familles éteintes ,

Qui troublent l'Univers par leurs trop justes
plaintes ;

La foule des Heros qu'elle traîne au cercueil ,

N'ont pû vous garentir de ce superbe écuëil :

Pour elle vous quittez notre innocente vie,

Qui de tant de douceurs avoit été suivie :

Pour elle vous quittez cet aimable séjour ,

Où regnent pour jamais l'innocence & l'a-
mour.

Le desir des grandeurs étouffe votre flâme ,

La Cour & ses appas me chassent de votre
ame ,

Ma cabane n'est plus digne de vous loger ,

Vous êtes Courtisan, & n'êtes plus Berger.

Hé bien , cher Clidamis , suivez votre génie ,

Acquerez , s'il se peut , une gloire infinie ,

J'y consens, j'y consens, mes amoureux soupirs

Ne troubleront jamais vos somptueux plaisirs.

Qu'un éternel oubli soit le prix de mes peines ,

Re-

Renoncez à mon cœur pour des chimères vaines ,

A de lâches devoirs sacrifiez des jours ,
Dont les mains de l'amour doivent filer le cours :

Malgré tant de sermens , soyez traître & parjure ,

Je souffrirai mes maux sans plainte & sans murmure.

C'est un foible secours que des emportemens ,
Et vous serez puni par vos propres tourmens :
Pour moi dans un desert , exempt de naufrage ,

Je vous contemplierai dans le fort de l'orage ,
Et peut-être qu'un jour , de ce tranquille port
Je vous verrai l'objet des caprices du sort.

De là , je vous verrai sur la mouvante rouë ,
Tantôt au firmament , & tantôt dans la bouë :
L'aveugle Déesse , dont vous suivez le char ,
Seme indifferemment ses faveurs au hazard :
Son inconstante humeur ne peut être arrêtée ,
Je la connois , Berger , pour vous je l'ai quittée.

Je sçai quels sont les biens dont elle peut combler ,
Et que c'est dans ses bras que l'on doit plus trembler.

Quand après cent projets renversez par ses fuites ,

Vous ferez rebuté de vos vaines poursuites ,
Et que vous trouverez que cent malheurs
nouveaux

Seront l'unique fruit de tous vos longs tra-
vaux :

Peut-être , Clidamis , que mon triste hermi-
tage

Ne vous paroîtra plus un si méchant partage.
Vous trouverez alors , que nos prez & nos
bois

Sont un plus doux séjour que le Louvre des
Rois ;

Et rappelant enfin dedans notre memoire ,
De nos plaisirs passez la bienheureuse histoire ,
Je ne sçai si l'éclat dont vos yeux sont déchûs ,
Pourra vous consoler de les avoir perdus.

Dans nos charmans hameaux , les lambris
sont de hêtres ,

On y vit sans Sujets , mais on y vit sans Maî-
tres :

C'est l'azile des biens qu'on bannit de la Cour,
Et c'est de plus , Berger , le séjour de l'amour.
Oùi , vous quittez ce Dieu , quittant la soli-
tude.

Il ne vous suivra pas dedans la multitude ;
Malgré tous vos attraits , en vain vous l'espé-
rez ,

La fortune & l'amour ont leurs droits separez,
Où l'une veut regner , il faut que l'autre cede :

Hé ,

Hé, quelle est donc , hélas ! l'ardeur qui vous possède ?

Pourquoi vouloir quitter ce Maître si charmant,

Qui vous rendit heureux aussi-tôt comme Amant ?

Ah ! revenez à moi , songez que je vous aime ,

Ou plutôt , Clidamis , revenez à vous-même ;

De votre propre cœur écoutez mieux la voix ,

Consultez-le , Berger , pour la dernière fois.

Son amoureuse ardeur étoit trop peu commune ,

Pour céder aux appas de l'aveugle fortune :

Il est né pour avoir un plus illustre appui ,

Et le destin n'a point d'esclaves tels que lui.

+++++

J O U I S S A N C E.

S O N N E T.

A Ujourd'hui dans tes bras j'ai demeuré
pâmée ,

Aujourd'hui , cher Tirsis, ton amoureuse ar-
deur

Triomphe impunément de toute ma pudeur ,

Et je cede aux transports dont mon ame est
charmée.

Ta flâme & ton respect m'ont enfin defarmée ,
 Dans nos embrassemens je mets tout mon
 bonheur ,
 Et je ne connois plus de vertu ni d'honneur ,
 Puisque j'aime Tirsis , & que j'en suis aimée.

O vous ! foibles esprits , qui ne connoissez pas
 Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-
 bas ,
 Apprenez les transports dont mon ame est ra-
 vie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment ,
 Je meurs entre les bras de mon fidelle Amant ,
 Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

++++++:++++++x+

III. E L E G I E.

SUR UNE JALOUSIE.

P Enfers où l'on se plaît , esperances flatteu-
 ses ,

Douces émotions , langueurs délicieuses ,
 Desirables transports , agreables soupirs ,
 Où l'ame s'abandonne avec tant de plaisirs ,
 Qu'êtes vous devenus , charmes incompara-
 bles ?

Comme vous étiez grands , que n'étiez-vous
 durables ?

Belle

Belle & secrète paix d'un Amant bienheureux,
Ne reviendrez-vous plus dans mon cœur
amoureux ?

Le Dieu qui vous fit naître est toujours dans
mon ame ;

Mais s'il la brûle encore de sa première flamme,
Je ne l'y ressens plus par ces beaux mouve-
mens,

Qui l'élevoient sans cesse à des ravissmens.

Hélas ! qu'il est changé , le cruel que j'adore,

Son feu qui m'animoit , à présent me devore :

Aussi je n'offre plus sur ces fameux Autels ,

Que des larmes de sang , & des soupirs mor-
tels :

Il n'a plus les attraits qu'il avoit de coutume ,

Et toute sa douceur se change en amertume ;

Puisqu'il me persecute & la nuit & le jour ,

Puisqu'il n'a plus d'appas , amour n'est plus
amour.

Ce Dieu doux & charmant qui fit toute ma
joye ,

Devient un fier demon à qui je suis en proie ;

Et bien que sa rigueur m'accable de malheurs,

Je chers tout de lui jusques à mes douleurs :

Mon cœur devroit sortir d'un si rude esclavage ;

Mais ce foible captif n'en a pas le courage :

S'il songe à s'affranchir, il sent qu'il ne le peut,

Il combat, il se rend, & ne sçait ce qu'il veut.

Ne vous irritez pas du tourment qui me presse,

J'en

J'en accuse mon Dieu , sans blâmer ma Déesse ,

Quoi qu'on tienne par tout , objet brillant & doux ,

Que se plaindre de lui , c'est se plaindre de vous :

Mais je ne puis vous faire une si grande offense ,

Bien qu'avec lui vos yeux semblent d'intelligence.

Non , je ne vous veux point reprocher mon ennui ,

Mais je m'adresse à vous pour me plaindre de lui :

Ecoutez , belle Iris , la rigueur , l'injustice ,

L'étrange cruauté , la gêne & le supplice ,

Qu'exerce dessus moi ce jeune impérieux ,

Et faites , s'il se peut , qu'il me traite un peu mieux.

Il me fait ressentir les cruelles atteintes

De ce qu'ont de fâcheux les soupçons & les craintes :

Il glisse dans mon cœur un horrible serpent

Dont le venin fatal dans le cœur se repand ,

Traverse le repos & des sens & de l'ame ,

Il y porte la glace au milieu de la flamme ,

Et leur antipathie y cause des combats

Qui font languir ma vie , & ne l'achevent pas :

Par des fantômes vains qu'il me forme sans cesse ,

Il trouble ma raison , alarme ma tendresse ;
 Enfin ce fier vainqueur , après m'avoir soumis ,
 M'expose à la fureur de tous mes ennemis.

Je devois vous cacher ce qu'il a de severe ,
 Par l'interêt que j'ai qu'il puisse un jour vous
 plaire ;

Vous celer ses défauts , & parler seulement
 De ce qu'il a de doux , d'aimable & de char-
 mant :

Mais déjà mon silence , ô beauté que j'admi-
 re !

Vous en a plus appris que je ne sçaurois dire :
 Vous m'avez vû cent fois languissant & rêveur ,
 Pâle , triste , chagrin , & de bizarre humeur ,
 Observer vos regards , votre air , votre langa-
 ge ,

Et ne rien expliquer qu'à mon desavantage ,
 Sans mouvement , sans voix , ne faisant qu'é-
 couter ;

Mécontent près de vous , sans pouvoir vous
 quitter ,

Faisant le satisfait au fort de ma tristesse ,
 Le desintereffé lorsque tout m'intereffe ;
 Et feignant bien souvent avoir de la froideur ,
 Au moment que je brûle avecque plus d'ar-
 deur.

Sontce pas les effets d'une douleur mortelle ?
 Devinez , belle Iris , comment cela s'appelle.
 Sans doute vous direz que c'est être jaloux ;

Il est vrai , je le suis , mais ce n'est pas de vous :
Ne vous en fâchez pas , trop aimable inhu-
maine ,

Non , ce n'est pas de vous , ce n'est que de ma
peine :

Je sçai que vos captifs n'ont ni trêve , ni paix ,
Que vous faites souffrir , & ne souffrez jamais :
Vos regards sont mortels , leurs coups sont
redoutables ,

En faisant des Amans , ils font des misérables :
Je ne suis point jaloux du bien de mes Ri-
vaux ,

Mais je ne puis souffrir qu'ils ressentent mes
maux.

Je ne veux point qu'on m'aide à supporter mes
chaînes ;

Leur mal accroît mon mal , & leur gênes mes
gênes.

Helas ! c'est bien assez de souffrir mon ennui ,
Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui :
Beaux yeux de mon Iris , vives sources de flâ-
mes ,

Ne portez plus vos feux ailleurs que dans
mon ame ,

Je consens de languir sous votre dure loi ,
Mais ne faites de mal à personne qu'à moi.

Ah ! si pour l'intérêt & l'honneur de vos char-
me ,

Il faut que vos Autels soient arrosés de larmes ;
S'il

S'il leur faut des respects , des soupirs & des
vœux ,

Si vous prenez plaisir que l'on souffre pour
eux ,

Je vous satisferai , beaux yeux ; car il me sem-
ble

Que seul j'endure assez pour tout le monde
ensemble.

Je suis marri de voir que d'autre moins tou-
chez ,

A votre divin Char veüillent être attachez :

Les uns sont travaillez du desir de la gloire

De voir graver leur nom au Temple de Mé-
moire :

D'autres pour des trefors ont un aveugle a-
mour ,

Et d'autres aux neuf Soeurs font une aveugle
Cour ;

Je laisse à qui voudra cette peine importune ,

Je méprise grandeurs , & richesse & fortune ,

Et ne veux , belle Iris , que disputer à tous

L'honneur de soupirer & de mourir pour vous.

M. la C. de la Suze.

+++++

IV. E L E G I E.

B Elle & sage Daphné , merveille de nos
jours ,

Que

Que toutes les vertus accompagnent toûjours ,
Et qui connois si bien leurs graces naturelles ,
Que tu ne prens jamais leurs phantômes pour
elles ;

Illustre & chere amie , à qui dans mes mal-
heurs

J'ai toûjours decouvert mes secrettes dou-
leurs.

Qui sçais ce qu'un mortel doit desirer ou crain-
dre ,

Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que
plaindre ,

Ecoute mes ennuis , soulages-en le faix ,

J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais ;

Et tes prudens conseils tant de fois salutaires ,

Ne me sçauroient jamais être plus necessaires :

Deffends ma liberté , ma Daphné , je combats

Un Dieu dont j'ai souvent méprisé les appas ,

Qui lassé de me voir insensible à ses charmes ,

A pris pour m'asservir ses plus puissantes ar-
mes.

Ha ! que je l'apprehende avecque tant d'at-
traits ;

C'est le jeune Tirsis qui lui fournit des traits ;

Tirsis en qui reluit tout ce qui rend aimable ,

Tirsis de tous les cœurs le charme inévitable ;

Et dont le Ciel prodigue à verser ses trefors ,

Ne forma que trop bien & l'esprit & le corps :

Ce merite pourtant dont la force est si douce ,

N'est

N'est pas le seul sujet des soupirs que je pousse ;
 Avec ces qualitez je l'aurois estimé ,
 Mais je n'aimerois pas , s'il ne m'avoit aimé.
 Pour tout autre que lui je serois insensible ,
 Lui seul pouvoit m'ôter le titre d'invincible ,
 Et je n'avois pas crû l'amour contagieux ,
 Lorsque, sans y penser, je le vis dans ses yeux :
 D'un peril si charmant mon ame fut surprise ,
 Et dès ce premier jour craignit pour sa franchise ;

Mon courage orgueilleux alors se démentit ,
 Et mon cœur soupira des maux qu'il pressentit ;

Il a par mille efforts tâché de se défendre ,
 Mais je sens bien qu'enfin il est prêt à se rendre ,

Et ma foible raison dans ce mortel danger ,
 Se trahit elle-même , & sert à m'engager.
 Si mon repos t'est cher , si ma gloire t'est chere ,

En l'état où je suis , dis-moi que dois-je faire ?
 Quand je verrai Tirsis plus fort que mon devoir ,

Me faudra-t'il résoudre à cesser de le voir ,
 Et par une fierté dont le penser me tuë ,
 Dois-je priver mes vœux d'une si chere vûë ?
 Mais , Daphné

Je ne puis , ni ne veux l'arracher de mon cœur.

Helas !

Helas ! en tous endroits tu sçauras que sans
cesse

Cet aimable garçon me tourmente & me pres-
se ,

Cent témoins diligens à servir mes desirs ,

A toute heure , en tous lieux , m'apportent ses
soupirs ,

M'expliquent ses desirs , ses transports & ses
craintes ,

Et d'un air languissant me redisent ses plain-
tes ,

Enfin , il suit par tout la trace de mes pas ,

Et je le trouve même où je ne le voi pas.

Quand il vouloit encor disposer de mon ame ,

Souvent dans le desir de surmonter ma flâme ,

J'évitois ses regards comme un charme fatal ,

Car on m'avoit bien dit qu'Amour étoit un
mal ;

Mais , aimable Daphné , j'avois beau m'en
défendre ,

Ces subtils enchanteurs sçavoient bien me
surprendre ;

Et c'est ainsi qu'amour renversant mes projets ,

Va reduire mon cœur au rang de ses Sujets.

Dans un si triste état qui me rend incertaine ,

Ha ! que j'ai dit de fois , en rêvant à ma peine :

Desirable repos , aimable liberté ,

Unique fondement de ma félicité ,

Sans qui l'on ne vit pas , pour qui chacun sou-
pire ,

Faut-il

Faut-il donc qu'un Tyran usurpe votre empire,
Qu'il me fasse oublier vos charmes les plus
doux,

Et que les seuls tourmens me plaisent plus
que vous ?

Faut-il que je m'expose à ces esprits severes,
Qui ne connoissent pas les amoureux misteres,
Et répandent sur tout leur venin dangereux,
Et ne sçauroient souffrir ce qu'on n'a pas pour
eux ?

Et qui pis est, disois-je, hélas ! si je m'engage,
Peut-être un jour Tirsis infidelle & volage
Feradedans mon cœur naître autant de soupirs
Que j'aurai pris de peine à flatter ses desirs.
On sçait de cent beautez les tristes avantures,
Et l'Empire amoureux est rempli de poignu-
res.

Voilà ce que j'oppose à ses plus doux poisons ;
Mais l'amour est plus fort que toutes les rai-
sons :

Le destin veut que j'aime, il faut le satisfaire,
Je ne résiste plus, las ! que pourrai-je faire ?
Ces Maîtres des mortels, les Dieux lui cedent
bien,

Tes conseils seroient vains, Daphné, ne me dis
rien ;

Laisse moi soupirer, ma peine est sans remede,
Mon cœur est trop charmé du feu qui le posse-
de,

Une

Une douce langueur occupe mes esprits ,
 Et perdant tout espoir , ma Daphné , je t'écris ,
 Non pour chercher la fin de mon malheur ex-
 trême ,
 Mais pour me satisfaire , en te disant que j'aime.
 Si tu blâmois un mal où tu vois tant d'appas ,
 Plains une malheureuse , & ne l'accuse pas ,

M. la C. de la Suze.

+++++

V. E L E G I E.

JE viens , cruelle Iris , les yeux baignez de
 larmes ,
 Me jeter à vos pieds & vous rendre les armes :
 Je viens malgré les maux que j'ai déjà souff-
 ferts ,
 Rentrer dans vos prisons , me remettre en vos
 fers ,
 Endurer les rigueurs de mon premier martyre ,
 Suivre vos dures loix , mourir sous votre em-
 pire ,
 Et vous faire paroître un cuisant repentir
 D'avoir insolemment essayé d'en sortir.
 Lorsque de vos beaux yeux la prompte & vi-
 ve flâme ,
 En passant dans les miens vint embraser mon
 ame ;

Et

Et que mon cœur épris de leur vive clarté,
 Leur offrit en tribut sa chère liberté,
 Leur extrême douceur qui promet & qui flatte,
 Qui semble incompatible avec une ame ingra-
 te,

Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs,
 Me parut en secret approuver mes soupirs.
 Je crûs que leurs regards me seroient favora-
 bles ;

Je crûs que quelque jour, ces beaux yeux ado-
 rables

Voyant mon triste cœur tout percé de leurs
 traits,

Prendroient quelque pitié des maux qu'ils au-
 roient faits :

Mais, hélas ! quand j'osai vous déclarer ma
 peine,

Je connus à quel point vous étiez inhumaine,
 Et vis que votre cœur enflâmé de courroux,
 N'étoit pas moins cruel que vos yeux étoient
 doux :

J'eus beau vous protester qu'avecque violence,
 Mon cœur m'avoit forcé de rompre le silence,
 Et que des mêmes feux dont il m'avoit brûlé,
 Il m'auroit fait mourir, si je n'eusse parlé.

Rien ne pût appaiser votre injuste colere,
 Et depuis le moment que je sçûs vous déplai-
 re,

Je ne fais que gemir, que repandre des pleurs,

Et nourrir dans mon sein d'inutiles douleurs.
Je languissois ainsi loin de toute esperance ,
Et ployant sous le faix de la perseverance ,
Quand un lâche dépit voulut me secourir ,
Et faillit de me perdre au lieu de me guérir ;
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience ,
Etala les ennuis de ma longue souffrance ,
Et l'incroyable excès de votre cruauté ,
Fit voir imprudemment à mon cœur irrité ,
Tous les autres Amans au milieu des delices ,
Et me figura seul accablé de supplices :
Il me fit remarquer mille & mille Bergers
D'un merite commun , inconstans & legers ,
Qui par un simple aveu de flâmes mensonge-
res , ,
Avoient gagné les cœurs de leurs jeunes Ber-
geres ,
Et qui ne trouvant plus d'obstacle à leurs de-
sirs , ,
Couloient leur douce vie au milieu des plaisirs.
L'indiscret poursuivit son cruel stratagème ,
Et me fit aussi-tôt réfléchir sur moi-même ,
Où ne voyant qu'amour & que sincerité ,
Que respect , que tendresse & que fidelité ,
Qui de vous , belle Iris , pour toute recom-
pense ,
N'ont eu que du mépris & de l'indifference ,
Il me fit avoüer qu'entre les amoureux ,
J'étois le plus fidèle & le plus malheureux :
Me

Me reprochant alors d'avoir peu de courage,
 De souffrir si long tems un si sensible outrage :
 Romps ces indignes fers , me dit cet emporté,
 Et reprend pour jamais ta douce liberté.

Que désormais l'amour cesse d'être ton maître ,

Puisque l'amour enfin n'est qu'un fourbe & qu'un traître ,

Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loi,
 Rit de ton esclavage , & te manque de foi.
 Pour secouer son joug & braver sa puissance,
 Il ne faut que d'Iris éviter la présence,
 Elle est toute sa force , & cet audacieux
 N'est puissant que des traits qu'il prend dans
 ses beaux yeux :

Fuis les charmans appas dont ton ame est ravie ,

Affûre en t'éloignant le repos de ta vie ,
 Et sçache que l'oubli suivi d'un tel mepris ,
 Te vengera bien-tôt de l'Amour & d'Iris.
 Cet injuste dessein me parut legitime ,
 Et voilà , belle Iris , où commence mon crime :

J'écoutai tellement le discours suborneur ,
 Dont le dépit rebelle empoisonnoit mon cœur :

J'eus voulu vous quitter pour éteindre ma flâme,
 Et le traître à tel point sçût aveugler mon ame.
 Que je crûs , loin de vous , trouver quelques
 appas ,

Et pouvoir vivre heureux où vous ne seriez pas.

Ainsi donc pour guérir de mon ardeur cruelle ,
Je me laissai conduire à ce guide infidelle :
Et d'un visage triste abandonnant ces lieux ,
Je tâche à divertir mon ame par les yeux.
Du bel astre du jour la belle Avant-Couriere ,
Ouvroit de l'Orient la pompeuse carriere ,
Et sur un char d'opale entouré de rubis ,
Faisoit éclater l'or de ses riches habits ,
Quand d'un pas incertain suivant ma rêverie ,
Je me vis au milieu d'une longue prairie ,
Où brilloient à l'envi mille petites fleurs
Qui formoient un tapis de diverses couleurs :
Un ruisseau s'égayant à la clarté nouvelle ,
Promenoit à l'entour son onde claire & belle ,
Enrichissoit de joncs le rivage humecté ,
Et sembloit en son cours un serpent argenté ,
Qui montrant au soleil ses écailles superbes ,
A replis ondoyans se glissoit sur les herbes.
Mille oiseaux de plumage & de voix differens ,
Sur les rameaux fleuris des buissons odorans ,
Faisant un doux concert de leurs divers ramages ,
Saluoient la lumiere & lui rendoient hommages.
Mais hélas ! ces objets à mes yeux presentez ,
Bien loin , aimable Iris , d'effacer vos beauttez ,

Vinrent

Vinrent par leurs attraits en rafraîchir l'idée ,
 Que malgré le dépit , mon ame avoit gardée.
 Bien loin de rencontrer en ce charmant séjour
 Un azile à couvert des forces de l'amour ,
 Je ne connus que trop , admirant sa puissance ,
 Que j'étois en des lieux de son obéissance :
 Par tout où je jettois mes timides regards ,
 Le cruel à mes yeux s'offroit de toutes parts ,
 Sur la molle prairie où Flore se retire ,
 Tantôt il se jouïoit avecque le Zéphire ,
 Tantôt près des oiseaux il venoit s'arrêter ,
 Conduisoit leur musique & les faisoit chanter ,
 Tantôt agenouillé sur les rives de l'onde ,
 Il aiguisoit ses traits vainqueurs de tout le monde :

Fuyons , criai-je alors , & nous sauvons ailleurs ,

L'amour est dans ces prez , l'amour est dans ces fleurs.

Sur un mont fourcilleux & presque inaccessible ,

Par les rudes sentiers d'une route pénible ,

Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas ,

Toujours triste & chagrin je conduisois mes pas.

Au sommet de ce mont , un bois épais & sombre ,

Sous de rameaux touffus cacheoit le frais & l'ombre ,

Qui redoutant les traits du Dieu de la clarté,
Dans cet azile obscur trouvoient leur sûreté,
La mousse parfumée, & les herbes champêtres
qui croissoient à l'entour des chênes & des hêtres,

Semblant en reverer la superbe grandeur,
Exhaloient à l'envi leur agreable odeur.

Au travers des haliers & des vertes fougères,
Erroient les Daims peureux & les biches légères,

Qui rentroient aussi-tôt dans le bois le plus noir,

Et que l'œil incertain ne faisoit qu'entrevoir.

Je voulus m'arrêter, pressé de lassitude,

Et goûter le repos dans cette solitude :

Mais hélas ! je connus que pour les amoureux,
Encor plus que les prez, les bois sont dangereux,

Que l'ombre & le silence enflâment leur blessûre,

Et que le verd lambris d'une forêt obscure,

Qui résiste aux ardeurs du bel astre du jour,

N'est pas impenetrable à celles de l'amour :

Je le vis, le cruel, qui dans ce lieu sauvage,

Avec son petit arc faisoit plus de ravage

Que Diane n'en fait dans toutes les forêts.

Rien qui se présentât, n'échapoit à ses traits ;

Les timides chevreuils, quoiqu'aîlez par la crainte,

En avoient ressenti l'inévitable atteinte,

Le Cerf bramoit sans cesse, en son fort retiré,
D'un coup que dans son cœur l'amour avoit
tiré ;

La Tourte desolée & plaignant son veuvage,
Sur un triste rameau dépouillé de feuillage,
Par son chant langoureux exprimoit son tour-
ment ,

Et remplissoit le bois d'un long gémissement.
Je ne sçai s'il me vit , mais au fond de mon
ame ,

Je sentis , belle Iris , descendre un trait de flâ-
me ,

Qui réveillant en moi votre doux souvenir ,
Fit à mon cœur blessé pousser un long soupir.

Je fors de la forêt , & le long de la plaine
Je suis aveuglément le dépit qui m'entraîne ,
Je traverse des champs , des isles , des deserts ,
Des côteaux , des valons , des fleuves & des
mers ,

Je passe en mille lieux pour soulager ma pei-
ne :

Mais de quelque côté que le dépit me meine ,
De mon cruel tourment je sens toujours les
coups ,

Et ne puis m'éloigner de l'amour , ni de vous.
Ces prez , ces bois , ces fleurs , dont la vive
peinture

Pare inégalement le sein de la nature ,

Ces monts imperieux , ces deserts écarterz ,

Ces fertiles valons, ces superbes citez,
Ces verdoyans côteaux, ces jaunissantes plaines,

Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,

D'un langage muet, me disent tour-à-tour :
Il n'est rien qui ne cede au pouvoir de l'amour :
Plus au fond de mon cœur retraçant votre image,

A l'envi l'un de l'autre, ils lui rendoient hommage,

Et disoient tour-à-tour, en lui quittant le prix,
Il n'est rien qui ne cede à la beauté d'Iris.

Ainsi je reconnus ma trop vaine entreprise,
Et l'erreur dont mon ame avoit été surprise :
Ainsi je vis mon crime, & j'en eus telle horreur,

Que j'en pensai mourir de honte & de douleur.
Ainsi, cruelle Iris, je viens les yeux en larmes,

Me jeter à vos pieds & vous rendre les armes :
Ainsi, malgré les maux que j'ai déjà soufferts,
Je viens, triste & confus, me remettre en vos fers,

Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous votre empire,

Et vous faire paroître un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.

+++++

LE SEJOUR DES ENNUIS.

Souvent le souvenir de la peine passée,
Est doux à la pensée,
Lors qu'on en a perdu tout le ressentiment,
Et qu'il n'en reste seulement
Que l'image dans la memoire,
On aime d'enoûir l'histoire,
Qui nous flate agréablement.

Puisqu'il est ainsi , & que vous me témoignez par la Lettre , qu'il vous a plu de m'écrire , que parmi vos divertissemens de Saint Germain , vous êtes bien aise quelquefois , chez Madame la Duchesse de Montausier , de rappeler le souvenir des ennuis d'Arras ; il ne sera pas difficile à un homme qui les a presentement tous dans l'esprit , de vous en entretenir.

Monsieur de Fieubet , à qui ces fâcheux ennuis étoient insupportables , m'avoit fait connoître qu'il auroit désiré de voir une description de leur demeure ; & comme il a un grand fond de lumiere & de gaieté d'esprit pour leur faire la guerre , je crois qu'il avoit envie de les aller exter-

B y miner

miner jusques dans leur país. Il ne m'étoit pas aisé de le satisfaire dans un tems où j'étois si agréablement occupé, que les ennuis ne pouvoient m'approcher; mais à présent que j'ai beaucoup d'habitude avec eux, & qu'ils me sont devenus fort familiers, je puis en rendre bon compte.

Voici quelques Relations que j'ai eues des plus assidus qui sont auprès de moi, & que je vous envoie pour en faire part à Madame la Duchesse de Montausier, & à Monsieur de Fieubet, non pour les divertir, mais pour les ennuyer, par les longs recits d'une chose qu'ils n'ont que trop vûë: car tout le monde qui s'ennuye, voudroit que tout le monde s'ennuyât avec lui. Je commencerai par celle qu'un des plus sombres m'a laissée en ces Vers:

+++++

LE SEJOUR DES ENNUIS.

Sous un triste climat, où cent nuages sombres

Couvrent toujours le Ciel de leurs épaisses ombres,

Et font avec la terre un commerce ennuyeux
De

De pluie & de broüillards , qu'elle exhale en
tous lieux ,

Aux bords de la mer morte, & vers les champs
barbares ,

Où campent fans arrêr les vagabonds Tarta-
res ;

Une plage s'abaisse entre cent hauts rochers ,

Qui font pâlir d'effroi les plus hardis Nochers :

Depuis ces noirs écuëils qu'une eau dormante
ronge ,

Et d'où le desespoir en ses gouffres se plonge ,

Cette plage s'étend en de vastes deserts ,

Où de tristes Hiboux s'échaptent dans les airs ;

Et volant pesamment au travers des tenebres ,

Importunent le Ciel avec leurs cris funebres ,

Et fans craindre en ces lieux la lumiere du

jour ,

Flattent les noirs ennuis de cet affreux sejour.

Là campent les ennuis à la façon Tartare ,

Sous des peaux de chagrin que l'absence pré-
pare ,

Et décampent souvent : quoiqu'ils changent
de lieux ,

Toujours tout leur déplaît , tout leur semble
odieux.

Une langueur se mêle à leur inquietude ,

Rien ne les divertit dans cette solitude :

L'Astre du jour ne rend qu'une foible clarté ,

Qui se broüille & confond avec l'obscurité :

Les jours y sont si longs qu'ils semblent des années ,

Et de plus longues nuits leurs courses sont bornées ;

L'Aurore n'y répand que d'inutiles pleurs ;

La terre n'y produit ni verdure , ni fleurs ,

Sinon quelques fougues qui sans semer, y naissent,

Et dont avec dégoût les ennuis se repaissent ,

Les détrempant souvent avec un noir poison ,

Dont la vapeur maligne afflige la raison.

Les ennuis sont mal sains , & la mélancolie

Leur fait traîner par tout une mourante vie ;

Ils sont toujours fâcheux , jamais aucun ne rit .

Ils devorent souvent celui qui les nourrit ,

Et celui qui les loge , incessamment soupire ;

Ils suivent quelquefois l'Amour dans son empire :

Mais ce sont des bourreaux dont ce Tyran se sert ,

Et qu'il tire à dessein de cet affreux desert ,

Pour punir des Amans les malheureuses ames ,

Qui n'ont pas bien usé des douceurs de ses flammes ;

Ou bien pour affliger d'éternelles langueurs ,

Celles qui trop long-tems ont usé de rigueurs .

Ces malheureux ennuis courent toute la terre ,

Et vont faire aux mortels une immortelle guerre .

Sortant confusément de ces vastes deserts ,

Ils

Ils s'épandent partout, volant parmi les airs ,
Ils campent en tous lieux sans épargner per-
sonne ,

Ils logent chez les Rois jusques sous leur cou-
ronne ;

Et dans leurs grands Palais souvent les plus
pesans ,

Font gemir sous le faix nombre de courtisans :

Ils se glissent par tout, sous les simples caba-
nes ,

Dans les Temples sacrez , & dans les lieux
profanes :

Les jeunes & les vieux, les Rois & les Ber-
gers

Souffrent quelques ennuis , ou pesans ou le-
gers :

L'épouse avec l'époux éprouvent leurs puissan-
ce ,

Les plus heureux Amans les souffrent dans
l'absence :

Les belles à leur tour les sentent jour & nuit

L'absence dans leur lit souvent les introduit ;

Leur lit pour elle lors est une solitude ,

Elles passent les nuits avec inquietude ,

Et cherchant leur Amant ou leur chere moi-
tié ,

Dans ce triste desert se font grande pitié.

Ils vont enfin par tout , & l'humaine inconfi-
tance

Ne

Ne permet pas qu'aucun ici-bas s'en dispense :

On les sent tôt ou tard , ils suivent les plaisirs ,
Et quittent rarement l'espoir & les desirs.

Le plus grand des mortels qui porte la Couronne ,

Exposant aux dangers son auguste personne ,
Dans le cours glorieux de ses exploits guerriers ,

Avoit déjà cuëilli mille sanglans lauriers :

La Reine son épouse en beauté sans pareille ,
De son triomphe ornant la pompeuse merveille ,

Par ses rares vertus alloit charmant les cœurs
Et des Peuples vaincus , & des Soldats vainqueurs ,

Et marchant sur les pas que traçoit la victoire ,
Prenoit part & donnoit un grand lustre à sa gloire ;

Quand quittant ce Heros & sa vaillante Cour ,
Elle vint dans Arras faire quelque séjour :

De ce Monarque à peine elle fut séparée ,
Et dans les murs d'Arras à regret retirée ,

Qu'un noir essain d'ennuis vint soudain s'y loger ;

Et de tristes langueurs tous les cœurs affliger.

Ils logerent par tout , & chez la Reine même ,
Sans respecter l'éclat de la grandeur suprême :

Mais sans troubler pourtant celui de ses beaux
yeux ,

Ils

Ils vinrent l'affaillir de deux differens lieux :

Les plus pressans d'entr'eux , mais pourtant les
plus sages ,

Vinrent couvrir son front de quelques doux
nuages ,

Et sans vouloir montrer leur discrete langueur ,

Ils furent se cacher dans le fond de son cœur .

Aussi tôt de sa Cour on vit bannir la joie ,

A ces fiers ennemis les cœurs furent en proye :

Le dégoût se mêla parmi tous les plaisirs ,

On n'entendit par tout que de tristes soupirs ,

Les plus doux entretiens furent mêlez de plain-
tes ,

D'alarmes, de chagrins, de soucis & de crain-
tes ,

La tristesse couvrit mille charmans attraits ,

Et le Ciel fut pressé de mille vœux secrets :

Sous le faix des ennuis les ames accablées ,

Et des noires vapeurs de leur poison troublées ,

D'un triste desespoir alloient enfin perir ,

Quand ce Heros parut , & vint les secourir .

Comme aux portes du jour , au travers des
nuages ,

Le Roi des Astres vient dissiper les orages ,

Et rend le front du Ciel doux, tranquille &
serein ,

Ainsi ce glorieux & vaillant Souverain ,

Après avoir fini cent hauts exploits de guerre ,

Poussé ses ennemis jusqu'au bout de la terre ,

Et

Et les avoir vûs tous dissipés & détruits ,
De ce triste séjour vint chasser les ennuis :
Son éclat triompha de leur nuit la plus noire ,
Et perçant tous les cœurs des rayons de sa gloi-
re ,
Il chassa les langueurs de sa charmante Cour,
Et redonna la joie , & la force & l'amour.

Voilà ce que j'ai pû tirer de cet Ennui
sombre & rêveur : ne vous étonnez pas
s'il parle si mal de lui-même ; c'est le na-
turel des ennuis de se haïr , & de ne par-
ler d'eux-mêmes qu'en se plaignant , &
avec chagrin. C'est aussi leur coûtume de
parler obscurément , particulièrement
ceux qui sont des plus sombres , comme
celui-ci : mais un autre qui parle plus clai-
rement , & d'une autre sorte de langage ,
a ajouté ce qui suit.

Il est vrai qu'on n'a jamais vû tant d'en-
nuis à la fois en un même lieu.

La Reine s'ennuyant doublement d'être
éloignée du Roi , & de ne voir point Mon-
seigneur le Dauphin , passoit la plus gran-
de partie du jour à prier Dieu , & visitoit
toutes les Eglises de la Ville l'une après
l'autre ; & c'est là seulement où les en-
nuis la laissoient en repos : & n'osoient
approcher de Sa Majesté dans les entre-
tiens qu'elle avoit avec Dieu.

Mademoiselle , qui est la plus affable
Princesse

Princesse du monde, faisoit un assez doux accueil aux ennuis, promenoit son inquiétude, & travailloit aux ouvrages; mais elle étoit quelquefois réduite à entretenir Petit-fils pour se diverrir; & Petit-fils dès qu'il étoit chez elle, se sentoit saisi d'un petit ennui qui le faisoit crier, & divertissoit ainsi fort mal cette genereuse Princesse.

Madame la Princesse de Bade les traitoit assez fierement; & avec cette franchise genereuse que sa haute naissance autorise, parlant assez librement de tout ce qui lui déplaisoit, sembloit se soulager de leur importunité; mais avec tout cela elle étoit souvent reduite à son ouvrage, & ne se défendoit pas toujours de leur chagrin.

Madame la Duchesse de Montausier en usa avec eux le plus sagement du monde; & quoiqu'elle les méprisât avec cette grandeur d'ame que sa naissance lui avoit donnée, elle s'accordoit pourtant avec eux par cette accortise qui lui est naturelle; mais elle ne laissoit pas d'être quelquefois incommodée de leurs vapeurs, qui l'obligeoient à garder le lit.

Madame de Bethune les souffroit assez bonnement & sans se plaindre; & sa belle & charmante fille ne s'en plaignoit pas non plus par discretion, quoiqu'elle eût un sujet particulier de se plaindre du trop long séjour d'Arras. Tou-

Toutes les filles de la Reine ne faisoient pas paroître non plus leurs ennuis ; elles les cachotent sous les lys & les roses de leurs visages , comme des serpens sous des fleurs. A ouïr chanter Mesdemoiselles d'Arquien & de Longueval , on n'auroit pas jugé qu'elles avoient de l'ennui ; & trouvant tant de lumiere & de douceur dans leur conversation , on n'auroit jamais pû s'imaginer qu'elles eussent eû quelque trouble ou quelque amertume dans l'ame , tant elles avoient d'adresse pour les cacher.

Mais que sert dans ses maux de les dissimuler ?
D'étouffer ses soupirs , & de ne point parler ?
Les plus sages ennuis pour n'être pas visibles ,
Ne sont pas dans le cœur toujours les moins sensibles.

Madame la Duchesse de Boüillon , cette illustre Amazonne , dont l'humeur est toute guerriere , se servoit du fusil pour les combattre , (quoiqu'elle eût des armes à feu plus dangereuses) & ne revenoit point du combat qu'avec quelque contusion. Elle faisoit souvent le tour de la Place , & apprenoit les Fortifications avec Madame de Montespan ; mais avec tout cela , elle ne pouvoit vaincre certains petits ennuis mutins qui lui donnoient souvent quelques legeres coleres.

M^{me} de Montespan défendoit sa beauté

té de leurs outrages, avec un merveilleux esprit ; & comme elle est fort ingénieuse, elle employoit les échets , les Fortifications, la dentelle, & la Comedie Wallonne pour divertir ces importuns , tandis qu'elle s'occupoit à de plus agréables pensées ; mais on ne sçait pas si parmi son enjouement il ne se mêloit point quelques ennuis secrets , qu'il n'est par permis de penetrer.

Toutes les autres Dames du Palais & de la Cour de la Reine, s'occupoient à écrire , à filer , & à faire quelques œuvres de charité , & demeuroient la plus grande partie du tems chez elles dans une grande solitude avec leurs ennuis.

Voilà ce que ce second ennui ajoûta de plus particulier. En ce qui suit , il semble que c'est moi qui parle ; mais à dire le vrai , si c'est moi qui parle , c'est l'ennui qui me fait parler.

Vous-même, Monsieur l'Abbé, qui sçavez divertir si agréablement les ennuis des autres avec l'enjouement & la douceur de votre esprit, ne laissez pas de vous laisser entraîner par les vôtres dans votre retraite , & passiez aussi mal votre tems durant quelques heures , que les autres avec ces mauvais hôtes , qui n'avoient exempté personne du logement. J'étois , je crois , le seul qui ne les logeois point ; mais je ne
sçai

sçai pas bien si je ne les fournissois point ; car parmi eux souvent celui qui ne les loge pas, les fournit. Je vous prie de le sçavoir de Mesdames de Montausier & de Montespan , & sur tout de Mademoiselle d'Arquien , que j'ai plus souvent entretenüe que les autres.

Quoiqu'il en soit , il est vrai que toute la Cour de la Reine étoit dans une grande consternation , quand le Roi (après avoir pris plus de Places dans une campagne que nous n'en avions conquis dans toutes celles de la guerre passée , & poussé les ennemis si loin , qu'on peut dire qu'il leur a fait presque fait perdre terre) vint dissiper tous les ennuis par sa présence , comme il avoit fait les ennemis.

Mais , hélas ! il ne fut pas plutôt parti de cette Ville avec toute la Cour, que ces malheureux ennuis qui ne m'avoient point encore approché , vinrent tous en foule loger chez moi : si bien que je suis en grand peril d'en être accablé , si je n'ai bien-tôt le même secours de votre puissant libérateur : mais comme il est occupé sur des sujets plus considérables , qui l'empêchent de jeter les yeux sur moi , je cours grand hazard de finir le reste de mes jours dans ce triste séjour des ennuis.

O non visto , ô mal noto , ô mal gradito.

VI. ELE-

++++++:++++x++++

VI. E L E G I E.

Fiere & foible Raison, qui par de vains combats

Choque les passions, & ne les détruis pas ;
 Ne me tourmente plus, tes forces sont bornées,
 Et l'on ne change point l'ordre des destinées :
 Elles font à leur gré le tissu de nos jours,
 Et forment dans le Ciel les nœuds de nos
 amours.

Tu sçais bien que mon cœur pour se vaincre
 lui-même,

T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'aime ;

Mais quoiqu'on puisse dire au mépris de ses
 loix,

Aimer, ou n'aimer pas, n'est pas de notre
 choix.

A son divin pouvoir, il faut enfin se rendre,
 Un mortel contre un Dieu pourroit-il se défendre ?

Je l'avois combattu, ce dangereux pouvoir,
 Par les plus grands efforts qu'exige le devoir :
 L'esprit enfin lassé d'une si rude guerre,

Une nuit qui voyant les beautés de la terre,
 Sembloit n'avoir éteint la lumière du jour

Que

Que pour favoriser les desseins de l'Amour,
Et qui chassant du cœur les importunes crain-
tes

Mettoit en liberté les soupirs & les plaintes.
Je disois près des bords d'un bois délicieux,
Qui m'ôtoit aux regards des astres envieux :
Qu'un mal qu'on trouve doux, met de trou-
bles dans l'ame !

Et que d'un feu qui plaît, aisément on s'en-
flâme !

Helas ! que dans l'ardeur des plus pressans dé-
sirs,

La pudeur à l'amour dérobe de plaisirs ;
Tirsis , & que souvent à tes desirs rebelle,
Secretement mon cœur a murmuré contr'elle !
Que tes charmans appas ont sur moi de pou-
voir !

Et que dans cet état je craindrois de te voir !
Je croyois que les vents emportoient mes pa-
roles,

Mais , las ! je me flatois d'esperances frivoles.
Quelle fut ma surprise ! Et que devins-je , ô
Dieux !

Lorsque soudain Tirsis vint s'offrir à mes yeux :
Je le connus malgré les ombres infidèles ,
Douces auparavant , en ce moment cruelles,
A sa taille divine , à cet air fier & doux ,
Qui surprit tant de cœurs , & fit tant de jaloux,
A ce charme secret qui fit naître ma flâme ;

Mais

Mais je le connus mieux au trouble de mon
ame,

M. la C. de la Suze.

+++++

NOUVELLES D'AMOUR.

Vous voulez-donc , jeune & charmante
Iris ,
Qu'on vous écrive des nouvelles :
Vous dirai-je des bagatelles ,
Ou des contes faits à Paris ?
Ces secrets importans que le matin fait naître
Dans la Grand' Salle du Palais ,
Passent sur le midi des Plaideurs aux Laquais,
Et le soir les voit disparoître ;
Comme ce qui ne fut jamais :
De tous ces beaux discours que pourrois je
vous dire ?
Si ce n'est que c'est trop que de les écouter ,
Qu'on fait bien de n'en rien conter ,
Et bien mieux de n'en rien écrire.

N'attendez-pas aussi que je prenne à la Cour
Ce que je cherche pour vous plaire ;
Je ne connois point cet aimable séjour ,
Sur ce qu'on ne sçait point , il est bon de se
taire ;

Es

Et puis qui près des Grands se conduit sage-
ment ,

Ecoute tout , & parle rarement :
Mais pour dire en deux mots ce que je pense
d'elle ,

Je ne sçai si j'en pense bien ,
C'est une Maîtresse cruelle ;
Elle plaît comme vous , elle est charmante
& belle ,

On la suit , mais l'on n'y fait rien.

Voilà donc l'histoire finie ,
Si mon amoureuse manie
Ne prenoit cette occasion ,
Pour vous dire en passant ce que je sens dans
l'ame ;

Car vous demandez peu que fait ma passion ,
Point de nouvelles de ma flâme.

Pour vous en punir à mon tour ,
Puisque toute Gazette a le droit de vous plaire,
Sçavez-vous bien que je vais faire
La Gazette de mon amour ?

Vous n'y trouverez rien qui ne soit veritable ,
Pour tout autre manquez de créance & de foi ;
Mais en ce que je dis , je dois être croyable ,
Puisque tout se passe chez moi.

Que s'il faut dans une Gazette ,
Soit qu'on parle d'un siege, ou de quelque dé-
faite ,

Mar-

Marquer exactement le lieu d'où l'on écrit ,
Comme on dit de Paris , de Londre & de
Bruxelles ,

Je datterai dans mes nouvelles
Du cœur , de l'ame , de l'esprit ,
De ma foible raison , de ma triste memoire ,
La veritable & l'amoureuse histoire
De vos rigueurs & de mes fers :
J'ai crû qu'en mon ardeur extrême
Souffrant tant de maux differens ,

Je pouvois bien me diviser moi-même
Pour vous conter tous mes tourmens ,
Ou du moins faire voir qu'en mon cruel mar-
tyre ,
L'Amour ingenieux par de nouveaux projets ,
A sçû vous faire un vaste empire
Du plus petit de vos Sujets.

Voici donc par où je commence.
De mon cœur enflâmé partent mille soupirs ;
Et bien qu'en ses malheurs il soit sans espe-
rance

De voir finir mes déplaisirs ,
Ce cœur toujours soumis à vos loix inhumai-
nes ,

Aime mieux expirer sous de si belles chaînes,
Que porter ailleurs ses desirs.

Que s'il murmure dans ses peines ,
Il demande en mourant que pour le soulager ,

Alexandre, aussi bien qu'Alcide,
 Ont languï près des yeux qui les avoient surpris ;
 Et l'amour qui dompta ce Monarque indomptable

Sur le trône de l'Univers,
 Et qui sçût ranger dans ses fers
 L'autre Heros infatigable ,
 Est encore à nous faire voir
 Ou dans l'Histoire, ou dans la Fable,
 Aucune Amazone intraitable,
 Ou de cœur sur lequel il n'eût eu de pouvoir.
 Vous seule avez bravé cette extrême puissance,

Et votre injuste résistance
 A fait une fois voir dans l'Empire amoureux,
 Qu'Amour pouvoit trouver un cœur toujours rebelle,

Toujours insensible à ses feux ;
 Qu'il pouvoit comme en moi trouver un cœur fidèle,
 Toujours constant, & toujours malheureux.

Si pour parler des peines qu'il endure
 Il met le vôtre sur les rangs,
 Sçachez que rarement un Esclave murmure
 Sans mal parler de ses Tyrans :
 Un cœur parle toujours par rapport à quelqu'autre.

C'est là son plus cher entretien ,
Et je dois bien blâmer ce qui se passe au vô-
tre ,
Pour vous faire sçavoir ce qui se passe au mien.

Mais c'est assez parler de mon cœur plein de
flâme ;
Il est tems de passer aux nouvelles de l'ame :
Dans son amoureuse langueur ,
Brûlant du même feu qui consume mon cœur,
Elle prétend , cette immortelle ,
Par un dessein aussi tendre que beau ,
De porter les rayons d'une flâme si belle
Dans la longue nuit du tombeau ,
Et de rendre immortel mon amour avec elle.

De mon esprit j'en pourrois dire au-
tant ;
Et sans quelques avis venus du jugement
Qui m'exhortent de n'en rien croire ,
Il pourroit pretendre à la gloire
D'éterniser ici vos appas & mes fers ,
Et pour la douceur de mes Vers
Placer votre beau nom au Temple de Memoi-
re ;
Mais votre gloire , Iris , ne peut jamais finir ,
Et l'esprit que du Ciel vous eûtes en partage ,
Aura lui seul cet avantage
De vous faire connoître aux siècles à venir.
Ainsi

Ainsi le mien ne doit prétendre
 Qu'à vous divertir quelquefois,
 Je n'ai rien qu'une foible voix

Qu'Amour ne me prêta que pour me faire en-
 tendre ;

Sans lui j'eusse pensé qu'Apollon & ses Sœurs
 N'étoient que de vaines chimères,
 Et je n'implore leurs faveurs

Que pour en obtenir à mon cœur de plus che-
 res.

Si d'un plus haut dessein mon' esprit eût fait
 choix ,

Que j'eusse eu de la force autant que de cou-
 rage ,

Pour LOUIS le plus grand des Rois,
 J'aurois entrepris quelque ouvrage :

Mais qui peut dignement parler de ses exploits;
 De son cœur intrepide au milieu des alarmes;
 Du monde entier qui cherche à vivre sous ses
 loix ,

Ou des cœurs enflâmez qui lui rendent les ar-
 mes ?

Je ne vais point chercher au pied du double
 Mont ,

D'un pas audacieux sur les bords d'Hypocréne
 L'inutile Laurier qui couronne le front

Des Auteurs à féconde veine.

Ecrivant sans orgueil , aussi-bien que sans pei-
 ne ,

J'ai toûjours trouvé plus charmant
Le plaisir de l'Amour que celui de la gloire ,
Et je cherche bien moins , en contant mon
tourment ,

De me faire admirer , que de me faire croire ,

Après avoir parlé de l'ame , de l'esprit ,
Il faut de la raison dire quelque nouvelle ;

Mais je n'ai garde , parlant d'elle ,
De conter que fort peu de tout ce qu'elle dit :
La mienne qui prétend être solide & grave ,
Fondant ma passion sur ses raisonnemens ,
Soutient qu'en souveraine , & non pas en es-
clave ,

Elle a sçu consentir à mes cruels tourmens :
Elle se flatte encor qu'elle n'est point vaincuë ,
Et pense que l'Amour n'auroit pû l'enflâmer
S'il ne l'eût plûtôt convaincuë

Qu'Iris étant aimable , il la falloit aimer.

Mais que dirai-je enfin de ma triste memoire ?
Elle n'a rien de doux pour vous entretenir :

Si j'avois à me souvenir

De quelque amoureuse victoire ,
Ou que j'eusse touché votre insensible cœur ,
Ce triste souvenir eût fait tout mon bonheur.
Mon silence , toute ma gloire.

Cependant il est tems de finir ce discours :

On lit avec chagrin une longue Gazette ,

Mais

Mais quelle datte, Iris, faudra-t'il que j'y mette,

Souffrant & les nuits & les jours ?

Quel tems puis-je marquer, Ingrate ?

On ne sçauroit mettre de datte

A des maux que l'on sent toujours.

++++++:++++++

VII. ELEGIE.

LE Printems rappelloit les amoureux désirs,

Et brilloit dans son char poussé par les Zéphirs,

Suivi d'un doux concert, & couronné de rose,

Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il compose :

Et toute la Nature en un riche appareil,

Languissoit doucement dans les bras du sommeil,

Quand la Bergere Iris en rêvant à sa peine,

D'une mourante voix près les bords de la Seine,

Exprima par ses maux le feu qui l'animoit,

Et qu'elle sentoît mieux qu'elle ne l'exprimoit.

Noires filles des nuits, douces & cheres ombres,

Je cherche un sûr azile en vos retraites sombres,

Couvrez bien mon ennui de votre obscurité,

La douleur que je sens , redoute la clarté ;
Et si je vous fais part de mes peines secretes ,
C'est parce qu'on sçait bien que vous êtes discretes.

Ecoutez donc mon mal , & plaignez mon tourment.

Je le veux consulter avec vous seulement.
Une douce surprise , un desordre agreable ,
Par une émotion qui n'est point exprimable ,
Allume un feu secret dans le fond de mon cœur ,

Qui le touche & l'agite , & s'en rend le vainqueur.

C'est là que triomphant de mon ame asservie ,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie ,
Et que par un excès qui m'est delicieux ,
Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux :

Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme ,
Je ne sçai quoi de doux se coule dans mon ame :

Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur ,

Que je ne puis juger si c'est joye ou douleur :
Helas ! je n'en sçai rien ; toutefois il me semble

Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre ensemble :

Et tout ce que j'en sçai , c'est que j'ai vû Tirsis :
Qu'a-

Qu'avant que de le voir, j'avois moins de soucis,

Et que depuis ce jour j'ai toujours en dans l'ame,

La peine, la douleur, la tristesse & la flâme.

Rien ne me divertit, je ne dors point la nuit,

J'aime la solitude, & le monde me nuit;

Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure,

Je prens même plaisir d'irriter ma blessure;

J'entretiens des pensers que je devrois bannir;

Je pousse des sanglots que je veux retenir :

Lorsque l'on parle à moi, je ne sçaurois rien dire,

Je rêve, je languis, je pleure, je soupire,

Au seul nom de Tirsis je change de couleur,

Quand il est près de moi j'ai bien moins de douleur :

Si-tôt qu'il est parti je ne suis plus la même :

D'où vient ce changement, n'est-ce point que je l'aime ?

Ce Dieu que je fuyois, a-t'il surpris mes sens ?

Et si ce n'est Amour, qu'est-ce donc que je sens ?

Voilà tous les tourmens qu'on souffre en son empire,

Je le connoissois bien, mais je n'osois le dire;

Et mon cœur qui sentoit ce beau feu s'élever,

Vouloit bien le souffrir, & non pas l'avouer :

Il seignoit d'ignorer le mal qui le possède,
De peur d'être obligé d'y chercher du remède:
Il faisoit un secret du nom de son Vainqueur,
De crainte d'alarmer la honte & la pudeur.
Enfin ce malheureux qui n'osoit pas se rendre,
S'entendoit avec lui pour s'y laisser surprendre:
Mais si par un excès dont il fut prevenu,
Il en eut de la honte après l'avoir connu,
Aujourd'hui qu'il connoît tout ce qu'il a de
charmes,

Il trouve de la gloire à lui rendre les armes.
Sanglots entrecoupez, soupirs mourans &
doux,

Ennuis, transports, langueurs, je m'abandon-
ne à vous;

En vain j'ai combattu votre pouvoir extrême,
Puisque vous me forcez de confesser que j'ai-
me :

Oùi, ma bouche après vous, va le dire à son
tour,

J'aime, & ce que je sens ne peut être qu'a-
mour :

Ne vous étonnez pas, ombres tristes & vaines,
si j'ose découvrir le sujet de mes peines :

Si vous voyiez Tirsis, sans doute il vous plai-
roit,

Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit :

Amour est dans ses yeux, il est dans son lan-
gage,

Il aime, il fait aimer, se peut-il davantage ?

Il ne forma jamais que des desseins heureux,
 Ah! l'on m'avoit bien dit qu'il étoit dangereux.
 L'honneur de nos hameaux, la divine Climé-
 ne,

Au soir que nos troupeaux païssoient parmi la
 plaine,

Voyant qu'il m'abordoît, me vint dire tout
 bas :

Si vous craignez d'aimer, ah ! ne l'écoutez
 pas :

Son adresse en cet art n'eût jamais de pareille,
 Il sçait comme on attire un ame par l'oreille ;
 Fuyez, fuyez, Bergere, un si mortel hazard,
 Je ne sçaurois, lui dis-je, il est un peu trop
 tard.

Helas ! il étoit vrai, mes forces me laissèrent,
 Et tous les traits d'Amour ensemble me blef-
 ferent ;

Un agreable trouble, une douce langueur,
 Surprit en même-tems & mes sens & mon
 cœur :

Au lieu de repousser cette atteinte imprévûë,
 De lui-même il s'ouvrit au poison qui le tuë.

Chere & parfaite Amie, ah ! si ton amitié
 En prévoyant mes maux, en eut quelque pi-
 tié,

Tu devois me donner un avis charitable,

Avant que j'eusse vû cet objet redoutable.

O toi ! dont les Amans n'eurent jamais de paix.

Et qui donnes souvent ce que tu n'eus jamais,
 Pour punir ta malice, orgueilleuse Climène,
 Puisses-tu quelque jour sentir la même peine.

M. la C. de la Suze.

+++++

RELATION

D'UNE REVUE

DES TROUPES

DE L'AMOUR.

A L'Ami le plus genereux
 Que le Ciel ait jamais sçû faire,
 Au seul homme toûjours sincere,
 Et toûjours meritant d'être à jamais heureux ;
 Au Sujet des Sujets le plus parfait modèle,
 Dont l'excès du travail produit l'excès du zeile,
 A ces titres fameux, nul n'ignore son nom :
 Un homme pour son Roi toûjours infatigable,
 Et que seul on peut dire un ami veritable,
 Ne peut être que vous, ô merveilleux Picon !

C'est donc à vous que j'adresse cette
 petite relation, elle n'est ni de quelque
 victoire nouvellement obtenuë, ni de quel-
 ques-uns de ces incidens memorables, qui
 rem-

remplissent les Histoires. Si elle étoit de cette espece, elle auroit été sçûë de vous, avant que d'être sçûë de moi; & c'est pour vous délasser des grandes idées, plutôt que pour vous y entretenir, que je mets la main à la plume.

Il faut pour la veine heroïque,
 Certaine fureur poétique,
 Fort redoutable pour mon cœur;
 J'eus de tout tems la Satyre en horreur,
 Et je ne me crois pas trop bonne politique;
 Enfin ce n'est pas de ce jour
 Qu'on sçait que ma jeune musette
 A l'ame galante & coquette,
 Et ne peut chanter que l'Amour.

Je vais donc vous faire une Relation amoureuse. Vos amis vous doivent une prise de plaisanterie, pour vous purger des occupations trop sérieuses; & dût-je être criminel de leze-Majesté envers votre cabinet, je vous arracherai le Registre des mains pour un moment.



+++++

RÉVUE DES COEURS

qui sont au service d'Iris.

SAns doute que ce titre vous paroît surprenant. Vous croyez peut-être que pour faire une revûë, il faut être le plus grand Roi du monde, avoir les plus belles Troupes qui aient jamais été, leur inspirer l'art de rejoûir la vûë des Dames dans une plaine, comme satisferoit l'ardeur Martiale d'un Chef dans un champ de bataille.

Comme le Grand L O U I S , un bel œil est un Roi,
 Qui range les mortels sous son obéissance :
 Aux plus grands Conquerans il peut donner la loi,
 Et même tous les Rois redoutent sa puissance.

Ne soyez donc pas scandalisé de ce que la jeune Iris ose faire une revûë aussi-bien que notre Monarque.

Comme Ovide le dit, tout Amant est soldat ;

Et si cette maxime est cruë,

La

La belle Iris a pû , sans attentat ,
Faire passer ses Troupes en revûe.

Il y avoit long-tems que cette aimable personne étoit accablée de la foule des cœurs qui venoient lui offrir leurs services ; elle en voyoit de tous sentimens & de toute maniere ; & leur nombre empêchant qu'elle pût les examiner avec exactitude , elle ne se déterminoit au choix d'aucun , & demouroit enveloppée dans un cahos de soupirs , que l'Amour entreprit de démêler ; car l'incertitude de cette Belle étoit perilleuse pour lui. Quelquefois l'indifférence & la legereté se glissent dans un cœur sous le masque de l'irrésolution ; & pour en éviter les conséquences ,

Dans une nuit calme & profonde ,
Car le jour est souvent ennemi des Amans ,
L'Amour dépêche en tous les lieux du monde
Cent desirs enflâmez , cent doux empresse-
mens ,

Commandez par l'impatience
Que tous d'un tendre zèle épris ,
En moins de rien menent auprès d'Iris
Tous les cœurs amoureux de son obéis-
sance.

Elle étoit alors dans une grande plaine ,
qu'on appelle *la plaine des revûes amou-
reuses*

reuses, autrement des *longues réflexions* ; & comme je l'avois accompagnée à cette promenade nocturne , je fus un fidèle témoin de tout ce qui s'y passa. Je vis donc que l'Amour reduisoit toute cette multitude de cœurs parescadrons & par compagnies, & les ayant mis dans un ordre , que lui seul pouvoit leur donner à la clarté de son flambeau, il les fit passer devant Iris, en cette maniere.

Premièrement , marcha d'abord à la fourdine , sans Billets doux , ni sans Vers galans , qui sont les rambours & les fifres de l'Amour , un Regiment d'Infanterie fort peu nombreux ; mais de cœurs de bons services , armez de tendresse à toute épreuve. On l'appelle,

*Le Regiment de longue Con-
noissance.*

Iris est fort jeune , & fort belle.
Le tems effraye ses appas ,
Au Regiment la Dame fut cruelle,
Et sur son nom-ne le regarda pas..

Ensuite marchoit un autre Regiment d'Infanterie comme le premier & armé de grands & solides services. Ces cœurs sont admirables ; mais il ne sont pas recompensez

sez de leur mérite. Les longs travaux qui font souvent la fortune des autres cœurs, causent presque toujours la ruine de ceux-ci ; leur valeur épouvente leurs Chefs, ils craignent de leur devoir trop, s'il faut les récompenser suivant leurs actions ; & cela fait qu'on les licencie, lorsqu'ils devroient être les plus considerez. C'est,

Le Regiment de la Reconnoissance.

Ces cœurs seroient pour moi des cœurs remplis d'appas :

Mais (& le sexe le pardonne)
Souvent à si belle personne
On voit des sentimens ingrats.

Aussi me parut-il que l'Amour ne fait pas grand fond sur ce Regiment ; & je lui conseille de se jeter dans le parti de l'estime, si on continuë à le traiter comme on fait dans les troupes de l'Amour. Mais à propos d'Infanterie, je ne veux pas oublier une compagnie dont vous n'avez pas encore ouï parler ; c'est la compagnie des cœurs paresseux. Elle est composée de cœurs reformez qui servent de mortes-payes dans quelques-unes des places de l'Amour, & leur titre ayant donné de
la

la curiosité à la belle Iris , elle demanda au Negligent qui les commande , ce que l'Amour pouvoit faire des cœurs de leur espece.

Nous sommes, lui dit-il , d'un admirable usage

Pour les tranquilles cœurs qui craignent le fouci ,

La querelle est pour nous un tourment effroyable ,

Et pour en éviter le mal insupportable ,

Tout ce qu'on veut de nous , nous le voulons aussi :

La peine de changer nous rend toujours fideles ,

Et nous craignons si fort tous les jaloux travaux ,

Que par une bonté commode à quelques Belles

Nous sommes les amis de nos propres Rivaux :

Ce n'est pas raffiner sur la délicatesse ;

Mais nous sommes aussi sinceres & discrets ,

Et fort bons serviteurs, à l'empressement près ;

Et sans trop nous vanter, malgré notre paresse ,

Dans les coups de partie & les vrais incidens

Nous servons mieux l'amour que des gens plus ardents.

Peut-être êtes-vous en peine de sçavoir comment des cœurs peuvent parler si intelligiblement; mais vous ne sçavez pas que dans la plaine où cette revue se faisoit, il y a des échos qui rendent en paroles toutes les pensées des cœurs amoureux. J'entendis fort distinctement ce Portrait; & quoiqu'il soit bizarre, je ne laissois pas d'y trouver quelques charmes: mais pour la jeune Iris, il lui parut effroyable, & détournant ses yeux avec horreur, elle les attacha sur un Regiment que la faveur, plutôt que le mérite, a élevé jusqu'à la tête des troupes de l'amour; on le nomme

Le Regiment des Cœurs galans.

Par le mépris qu'Iris avoit fait des longues connoissances vous jugez bien que ce dernier Regiment lui plût au dernier point. Et en effet, c'est le plus magnifique & le plus brillant des troupes de l'Amour. Il est orgueilleux de cent victoires memorables, accoutumé à prendre d'assaut tout ce qu'il attaque, mais sujet à perdre bientôt les conquêtes: il est composé de tant de compagnies, qu'il seroit difficile de les nommer toutes:

Cœurs coquets, cœurs volages,
Cœurs fanfarons, cœurs indiscrets.

Enfin

Enfin je n'aurois jamais fait , si je vou-
lois vous en faire le dénombrement ; il
suffit de vous dire que la jeune Iris en fut
ébloüie.

Car un Galant a des charmes puissans

Pour surprendre une jeune Dame :
Il occupe d'abord le passage des sens ,
Et ravage par là tous les dehors d'une ame ;
Mais pour peu qu'on s'oppose à ses efforts pres-
sans ,

A ces simples dehors on borne sa victoire ,
Et souvent toute son ardeur

Ne lui produit que la fragile gloire
De brûler les Fauxbourgs d'un cœur.

Ce fut ainsi que la jeune Iris en fut trai-
tée ; elle fut reduite au peril de préférer
un cœur galant à tous les autres cœurs du
monde. Un autre Regiment vint la tirer
de ce danger ; ce fut ,

Le Regiment d'Amour parfait.

Ce sont des cœurs d'élite commandez
par le véritable Amant , qui est un vieux
Capitaine fort expérimenté , & infatiga-
ble dans les travaux des longues avantu-
res. Ce Chef ravit Iris par sa bonnemie-
& lui adressant la parole avec une cer-
taine fierté que donne une bonne conf-
cience :

De-

Depuis mes plus tendres années ,
Belle Iris , lui dit ce grand cœur ,
Par un arrêt des destinées

Je suis par tout l'Amour comme on suit un
Vainqueur :

Je l'ai servi sur mer , je l'ai servi sur terre :
Soit dans la paix , soit dans la guerre,
J'ai toujours soutenu ses Loix ,

Et j'ai porté si loin son auguste puissance ,
Que vous êtes , Iris , la seule récompense
Dont il peut payer mes exploits ;

Des ruses des Galans tâchez de vous défendre,
Par leurs charmes trompeurs ils veulent vous
surprendre :

Mais l'Amour vous dira qu'un cœur de bonne
foi ,

Honnête , fidèle & tendre ,
Ne peut se trouver qu'en moi.

L'Amour confirma ce que le véritable
Amant avoit avancé , & acheva de déter-
miner Iris de le prendre pour son cœur de
service.

C'est par cette Moralité que je prétens
vous rendre au sérieux dont je vous avois
arraché ; & c'est pour obtenir le pardon
de cette liberté , que je vous supplie de
vous souvenir que je suis plus que tout le
monde ensemble ,

MONSIEUR ,

VIII.

+++++

VIII. ELEGIE.

SUR UNE ABSENCE.

Faut-il donc me résoudre à m'éloigner des lieux,

Où je puis tous les jours adorer vos beaux yeux ,

Où je les rends témoins de mon cruel martyre,

Où des maux qu'ils me font devant eux je soupire ?

Je fonde sur ce point mon cœur à tout moment ,

Mais je tire de lui des soupirs seulement ;

C'est tout ce que répond cet esclave fidèle ,

Dont même vos mépris entretiennent le zèle.

Voilà comme il s'explique & comme il me repart ,

Quand je le veux résoudre à ce triste départ.

Donc inutilement le devoir m'y convie ;

Je ne sçaurois quitter mon aimable Silvie.

Raison, tous vos efforts sont ici superflus ,

Vous avez beau parler , je ne vous entends plus :

M'avez-vous dit qu'elle est si parfaite & si belle ,

Pour

Pour m'ordonner après que je m'éloigne d'elle ?

Et m'avez-vous appris qu'il n'est rien ici-bas
Qu'on doive comparer à ses moindres appas;
Que comme sa beauté, sa grace est admirable;
Enfin, m'avez-vous dit combien elle est aimable ,

Pour n'être pas d'accord qu'on doit assez
aimer

Celle que vous disiez qui me devoit charmer;
Pour m'opposer les loix de ce devoir bizarre,
Qui veut que je la perde, ou que je m'en sépare ,

Et qui pour m'enlever hors d'un si beau séjour,
Est sans cesse en querelle avecque mon amour ?

Mais hélas ! le destin est de l'intelligence ,
Il faudra bien subir sa fatale ordonnance.

Des plus heureux Amans il a troublé la paix ,
Et ses ordres enfin ne se rompent jamais.

Je vais donc vous quitter, adorable Silvie,
Et traîner loin de vous une mourante vie :

Tous ces divins appas qu'étaie le Printems ,
Ne pourront adoucir l'aigreur de mes tourmens ;

Toutes ces riches fleurs que la nouvelle Flore,
En ce tems amoureux au matin fait éclore ,
Dont je verrai briller les merveilleux appas ,
Absent de vos beaux yeux , ne me toucheront pas.

Rien

Rien ne pourra flatter la rigueur de mes peines ;

On me verra pensif sur le bord des fontaines
Accroître de mes pleurs leurs humides trésors ;

On me verra chercher les solitaires bords
Des ruisseaux égarez dans les bois les plus sombres ,

Pour plaindre mes ennuis deffous leurs tristes ombres.

Mais n'apprehendez pas qu'en me plaignant ainsi ,

Aux Nymphes de ces bois j'apprenne mon foudi ,

Que mes cuifans regrets, leurs découvrant ma flâme ,

Trahiffent malgré moi les fecrets de mon ame.

Jamais on ne fçaura mon mal par ce moyen,

J'en parlerai fi bas , qu'Echo n'en fçaurarien :

Et ce n'est pas encore une petite gêne ,

Que de souffrir beaucoup & de cacher fa peine.

Mais outre tous les maux dont je fuis tourmenté ,

D'un autre plus cruel mon cœur eft agité ;

Ce monstre fans pitié qu'on nomme Jaloufie ,

De funeftes foupçons troublant ma fantafie ,

Je crains que mes Rivaux n'aillent adroitement

Blâmer

Blâmer auprès de vous ce prompt éloignement.

Oùï, je les vois déjà vous tenir ce langage,
Que le jeune Tirsis est un esprit volage,
Qu'il n'est rien de si fort qui puisse l'arrêter,
Qu'un autre seroit mort avant que vous quitter ;

Que les loix du devoir n'ont que de foibles armes

Quand on est retenu par de si puissans charmes ;

Que l'Amour, quoi qu'enfant est assez resolu,
Et qu'il regne toujours d'un pouvoir absolu ;
Que son empire va jusqu'à la tyrannie,
Que chez lui la raison doit passer pour manie ,

Et qu'il se rend enfin plus difficilement
Aux regles du devoir quand il fait son tourment.

Vous sçavez à quel point la haine peut atteindre ,

Et par là, vous voyez si j'ai beaucoup à craindre :

Si de tant d'ennemis on me voit combattu,
Un absent est bien foible, & bien-tôt abbattu.
Mais cessez, mes frayeurs, vous offensez Silvie,
Elle n'écoute pas les discours de l'envie,
Elle ne reçoit point de fausse impression,
Et ne peut ignorer quelle est ma passion.

Generouse vertu dont mon ame est charmée,
Aimable verité que j'ai toûjours aimée,
Prenez bien mon parti contre mes envieux ;
Lorsqu'ils m'accuseront , défendez-moi con-
tr'eux ,

Confondez de leur voix l'insolence importu-
ne ,

Je vous laisse le soin de ma bonne fortune ;
Assûrez tous les jours ce miracle des Cieux ,
Qu'amour est dans mon ame ainsi que dans
ses yeux ,

Et qu'autant qu'elle passe en attraits les plus
belles ,

Je surpasse en amour les cœurs les plus fidèles.
Ne voulez-vous pas bien, objet rare & char-
mant ,

Que je laisse en ses mains le soin de votre
Amant ?

Cet appui près de vous relève mon courage :
Mais qui pourra me suivre en ce triste voyage ?
Qui me consolera de ne vous plus revoir ?

Helas ! s'il vous plaisoit d'ordonner à l'espoir,
Qu'en cet éloignement sa vertu me console ,
Il ne vous coûteroit qu'une seule parole ,

Ou pour vous l'épargner, un regard gracieux,
Il entend assez bien le langage des yeux.

De grace expliquez-vous, il est tems de me
dire

Si vous avez dessein qu'il vive ou qu'il expire ;
Car

Car si vous ordonnez qu'il ne me suive pas,
 Il faut en même-tems me refoudre au trépas :
 Vous aurez même soin, si vous voulez qu'il
 meure ,
 Je n'ai pas le pouvoir de le survivre une heu-
 re.

+++++

MAXIMES D'AMOUR.

POUR LES FEMMES.

Aimez, mais d'un amour couvert,
 Qui ne soit jamais sans mystère,
 Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
 C'est la maniere de le faire.

POUR LES HOMMES.

SI vous voulez rendre sensible
 L'objet dont vous êtes charmé,
 Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'impri-
 mé,

La recepte en est infaillible,
 Aimez, & vous serez aimé.

Silvandre dans l'incertitude
 Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la
 prude;

Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus selon mon desir ;
Voulez-vous , lui dis-je , me croire,
La prude donne plus de gloire ,
La coquette plus de plaisir.

L'hyperbole plaît aux Amans ,
Tout est siecle pour eux , ou bien tout est mo-
ment ,
Et jamais au milieu leur calcul ne demeure ;
Ils vont tous dans l'extrémité ,
Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart
d'heure ,
Et leur mal une éternité.

Quand vous aimez passablement ,
On vous accuse de folie ,
Quand vous aimez infiniment ,
Iris , on en parle autrement ,
Le seul excès vous justifie.

Pour être une Maîtresse aimable ,
Il faut que votre flâme augmente nuit &
jour ;
Et l'excès ailleurs condamnable ,
Est la mesure raisonnable ,
Que l'on doit donner à l'amour.

Vous me dites que votre feu.

Est

Est assez grand , belle Climene ,
 Vous ignorez donc , inhumaine ,
 Qu'en Amour assez est trop peu ;
 Cependant la chose est certaine.

Et si sur ce chapitre on croit les mieux sentez
 Quand on n'aime pas trop , on n'aime pas
 assez.

Une Maîtresse à son Amant ,
 Encor que quelques uns en parlent autrement ,
 Doit de tous ses secrets un entier sacrifice ,
 Et lorsqu'un de ses amis sçait
 Qu'elle a découvert son secret ,
 Il faut qu'il se fasse justice ,
 Quand on se donne , il doit juger
 Qu'on n'a plus rien à ménager.

Amant qui prenez mes leçons ,
 Ne vous donnez jamais ni crainte ni soup-
 çons ,
 On n'aime pas long-tems alors qu'on se défie :
 Mais si l'un de vous deux vous sembloit moins
 aimer ,
 Quittez-le plutôt là , que par sa jalousie
 Vouloir le renflammer.

S'il arrive dans vos absences
 Des sujets d'éclaircissement ,
 Amans faites vos diligences

A vous éclaircir promptement :
Mais si vous n'osez pas librement vous écrire ,
Jusqu'à votre retour, il faut là tout laisser ,
Plûtôt que de ne pas tout dire ,
Et par là vous embarrasser.

Alors qu'un commerce amoureux
Finit enfin avec rudesse ,
Si l'Amant du tems de ses feux,
A fait des dons à sa Maîtresse ,
Il ne doit rien redemander ,
Ni la Maîtresse rien garder.

L'Amant qui quitte sans raison ,
Doit le secret à sa Maîtresse ,
Elle aussi lui doit du poison :
Mais si c'est elle qui le laisse ,
Il peut tout dire & tout montrer ,
En un mot la deshonor.

C'est vouloir , pour parler en langue un peu
commune ,
Prendre la Lune avec les dents ,
Quede vouloir en même-tems
Faire l'amour & sa fortune.

C'est tout ce que l'amour peut faire ,
De durer pour Iris quand il est bien conduit ;
Mais bien que quelques-uns nous disent le
contraire,

Qui

Qui le partage , le détruit.

L'incertitude est le plus grand des maux :
 Quand vous aurez sur votre affaire
 Un éclaircissement à faire ,
 Jusqu'à ce qu'il soit fait , n'ayez point de repos.

Encor qu'il soit presque impossible
 D'être d'un même objet toujours fort amoureux ,

Il faut pourtant pour être heureux ,
 Alors que l'on devient sensible ;
 Il faut , & c'est un grand secours ,
 Croire qu'on aimera toujours.

Quand un Rival vous presse ,
 Et vous fait trop de mal ,
 C'est contre une Maîtresse
 Qu'il faut être brutal ,
 Et non contre un Rival.

Pour moi je veux en ma Maîtresse
 La dernière délicatesse ,
 Je suis sur ce sujet de l'avis de César ;
 Et ce n'est pas assez , Tircis , à mon égard ,
 Qu'elle soit bien moriginée ,
 Je ne veux pas encor qu'elle soit soupçonnée.

Il faut qu'une Maîtresse honnête

Ait pour être selon mon cœur ,
De l'empportement tête à tête ,
Par tout ailleurs de la pudeur :
Que les apparences soient belles ,
Car on ne juge que par elles.

Qui me vendra la dernière faveur ,
N'aura jamais mon cœur :
Mais après avoir eu des faveurs de Carite ,
Par la force de mon mérite ,
Si cette Belle avoit besoin
Ou de mon bien , ou de ma vie ,
Je n'aurois pas de plus grand soin
Que de contenter son envie :
Les Amans sur le bien sont comme les Char-
treux ,
Tout doit être commun entr'eux.

Quand de m'écrire je vous presse ,
Qu'Amour en ma faveur vous retient sous ses
Loix ,
Vous me dites avec rudesse
Que vous m'avez dit mille fois ,
Tout ce que dit une Maîtresse
Que l'Amour a mise aux abois :
Mais ne sçavez-vous pas , Comtesse ,
Que dans les billets doux on trouve une ten-
dresse
Qu'on ne trouve point dans la voix.

Vous

Vous devez à votre conduite
 Des soins qui me sont superflus ,
 Quand on dit que j'aime Carite ,
 Je vous guéris l'esprit en ne la voyant plus ;
 Mais quand le monde dit que vous aimez Ti-
 mante ,
 Vous me montrez en vain que vous êtes inno-
 cente ,
 Si le monde n'en voit autant ,
 Je ne puis pas être content.

Tant que sans être aimez nous ne sommes
 qu'Amans ,
 C'est à nous à souffrir mille & mille tour-
 mens ,
 Mais après que notre Maîtresse
 A pris pour nous de la tendresse ,
 Tous les soins doivent être égaux :
 De même que les biens on partage les maux.

Je suis surpris , je le confesse ,
 Alors que je vois un Amant
 S'appliquer aussi fortement
 A ses cheveux qu'à sa Maîtresse ,
 Et les aimer également :
 On est bien ridicule alors qu'on se propose
 D'avoir le jeu , l'amour & la guerre en l'es-
 prit ,
 Je sçai bien qu'en aimant il faut faire autre
 chose ,

D v

Mais

Mais tout (hormis l'Amour) par manière
d'acquit.

A son Amant accorder la requête ,
Est une chose fort honnête ,
Mais pour augmenter son plaisir ,
Il faut souvent le prévenir :

Car je soutiens devant toute la terre ,
Que l'on ne se fait point valoir
En amour non plus qu'à la guerre ,
Quand on ne fait que son devoir.

Alors que vous vous parlerez ,
Dans tout ce que vous vous direz ,
Amans , pas un mot de rudesse ,
Ni dans votre ton , point d'aigreur :
L'Amour subsiste par tendresse ,
L'Amour s'entretient par douceur.

Si vous voulez , Iris , que votre affaire dure ,
Ne vous relâchez point dans la prospérité ,
Et pour amuser la Nature
Qui se plaît à la nouveauté ,
Recommencez vos soins jusques aux bagatel-
les :

En Amour (c'est la vérité)
Les recommencemens valent choses nouvel-
les.

L'Amour ne perd rien de ses droits ,

On

On lui doit aux adieux des soupirs & des larmes :

Et quand deux Amans quelquefois
Se font , en se quittant, déguisé leurs alarmes ,
Ils tirent , redoublant leurs mortels dé-
plaisirs ,

Un tribut plus amer de pleurs & de soupîrs.

Je ne dis pas , Iris , qu'un Amant délicat ,
Rompe avec sa Maîtresse , & même avec
éclat ,

Lorsque pour son Rival l'infidèle soupîre ;

Cela s'en va sans dire :

Mais si sans fondement tout le monde en mé-
dit ,

Encor que son Amant connoisse

L'injustice de ce faux bruit ,

Il sent que sa délicatesse

Le force à quitter sa Maîtresse.

Je ne veux pas , Amans , que sans cesse on
soupîre ,

Mais lorsqu'un grand Amour a bien surpris un
cœur ,

L'air brusque lui déplaît , & les éclats de rire ,
Et son véritable air est celui de langueur.

Tous les temperamens sont propres à l'amour ,
Mais à la vérité les uns plus que les autres ,
Amans pleins de langueurs , ne changez pas
les vôtres ,

Avec les gens de feu, vous perdrez au retour :
De ceux-ci la chaleur a plus de violence ,
Mais d'ordinaire ils ont moins de perseveran-
ce :

Et quand ils aimeroient aussi fidèlement ,
Toujours font-ils l'Amour moins agreable-
ment :

Si-bien qu'ils tâcheront de changer leur natu-
re ,

Et prendre afin de plaire en de certains mo-
mens ,

De la langueur au moins le ton & la figure ,
Alors que tête à tête ils feront les Amans.

Une honnête Maîtresse, & qui tâche de plaire,
Est sur toute chose sincere ,
Elle craint plus lorsqu'elle ment
D'être soi-même sa partie ,
Que de déplaire à son Amant ,
S'il la prenoit en menterie.

Qui ment à ce qu'il aime , est fort mal à son
aise ,

S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos:
Les vrais Amans qui font chose mal - à-pro-
pos ,

Sont fort sujets à la findrese ,
Aussi-bien que les vrais devots.

Une

Une honnête Maîtresse aime la vérité,
 Et prend toujours plaisir à la sincérité;
 Mais si pour s'excuser auprès de ce qu'elle
 aime,

Elle parle une fois moins véritablement,
 Elle craint plus en ce moment
 Ce qu'elle se dit à soi-même,
 Que ce que lui dit son Amant.

Je suis contre ce sentiment,
 Qu'on ne voit point de sage Amant :
 On peut fort bien alors qu'on aime,
 Avoir encor de la raison ;
 Mais alors qu'en tous lieux & qu'en toute
 saison

La prudence est extrême,
 L'Amour n'est pas de même.

La longue absence en Amour ne vaut rien,
 Mais si tu veux que ton feu s'éternise,
 Il faut se voir, & quitter par reprise,
 Un peu d'absence fait grand bien.

L'Amour égale sous sa loi
 La Bergere avecque le Roi ;
 Si-tôt qu'il en fait sa Maîtresse,
 Si-tôt qu'il se peut engager,
 La Bergere devient Princesse,
 Ou le Prince devient Berger.

Il faut voir souvent sa Maîtresse
Loin des témoins , hors de la presse,
Mais en public fort rarement.

Et voici mon raisonnement :
Si sa flâme a trop de lumiere ,
Le mari la voit , ou la mere ,
Et ce malheur peut être grand ;
Si son air est indifferend ,
On croit toujourn qu'en cette Belle
L'indifference est naturelle.

Je consentirois qu'une Dame ,
Dont le cœur seroit plein d'amour ,
Fist des avances de sa flâme ,
Pourvû qu'elle eût jusqu'à ce jour
Été fiere à toute la Cour ;
Mais je la tiendrois pour infame ,
Si d'autres gens avoient déjà touché son ame.

Alors que tu viens voir Caliste ,
Tu lui parois toujourn content :
Cependant il est tout constant ,
Que qui dit amoureux , dit triste.
Prens donc un air plus serieux ,
Fais voir ton amour dans tes yeux ,
Car tant que l'on te verra rire :
On ne croira jamais que tu desire.

Vous voulez qu'on vous trouve belle ,
Cependant vous êtes cruelle ,

On

On ne ſçauroit vous enflâmer,
 Je ne vous crois pas trop ſincere;
 Car enfin lorsqu'on veut plaire,
 C'eſt ſigne que l'on veut aimer.

Si vous voulez rompre vos chaînes;
 D'abord avecque votre Amant,
 Vous le pouvez fort aiſément,
 Sans fouffrir, ni donner de peines:
 Mais ſi vous ſeule avez deſſein,
 Par dépit, ou par laſſitude,
 De vous tirer l'amour du ſein,
 Iris, il vous faut de l'étude;
 Faites naître quelque embarras,
 Changez-vous, de peur d'un fracas,
 En diſeuſe de patenôtres:
 Mais ſur tout qu'il ne penſe pas
 Que vous l'abandonniez pour d'autres.

Iris, les honnêtes Maîtresſes
 Traitent d'un plus grand ſerieux
 Ceux qui leur ont offert des vœux,
 Que ceux qui n'ont point eu pour elles de
 tendreſſes:
 Car des civilitez pour les indifferens,
 Sont des faveurs pour les Amans.

Alors qu'un Amant vous écrit,
 Dont vous mépriſez la conquête,
 Vous croyez être fort honnête.

De lui mander que ce qu'il dit ,
Ne fait que vous rompre la tête :
Apprenez que c'est une erreur ,
Et qu'en de telles conjonctures ,
Iris, c'est faire une faveur
Que de répondre des injures.

Je craindrois fort une Maîtresse ,
Dont la fausse délicatesse ,
Et le cœur trop rempli d'amour ,
Me tourmenteroient nuit & jour ;
C'est un grand bourreau de la vie
Que l'excès de la jalousie :
Mais je tiens qu'on seroit encor plus tour-
menté
De l'extrême tranquillité.

Chacun aime à sa guise ,
Adorable Belise.

L'un veut aimer , mais chastement ,
L'autre sans s'attacher veut de l'emporte-
ment ;

Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche ,
Et lui donnent un méchant tour ;
Il ne faut pas aimer pour la seule débauche ,
Belise , il faut mêler la débauche à l'amour.

Si vous voulez nos cœurs jusqu'à l'éternité ,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendresses ,
Faites-vous bien valoir par la difficulté ;

Car

Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtresses ,
C'est la peine & le tems qu'elles nous ont
coûté.

Amans qui n'avez pas de charmes ,
Alors qu'il vous faut exprimer ,
Si vous voulez vous faire aimer ,
Apprenez à verser des larmes :
Qui pleure quand il faut des pleurs ,
En amour est maître des cœurs.

Lorsque deux vrais Amans se sont trouvez
aimables ,
Rien de leur passion ne les peut affranchir ,
Devenir laids , Iris , devenir misérables ,
Tout cela ne fait que blanchir.

Soit en amour, ou bien en mariage ,
Alors que l'on s'est rapproché ,
Après quelque petit voyage ,
Le cœur n'en est pas plus touché ,
Mais les sens le sont davantage.

Lorsqu'un Amant au bout de quelques tems
Revoit l'objet qui rend ses vœux contens ,
Je vous apprens , Iris , mais qu'il ne vous dé-
plaît ,
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes
amours ,

Mais

Mais qu'il est mille fois plus aisé ,
Que s'il le voyoit tous les jours.

+++++

JALOUSIE.

LA nuit pâle & mourante , en ses espaces
sombres ,
Alloit s'évanoïr avec toutes ses ombres ,
L'Aurore dans son char , d'un teint jeune &
vermeil ,
Preparoît d'un beau jour le pompeux appa-
reil ,
Et la riche Nature en merveilles féconde ,
Étoit ses trésors aux yeux de tout le mon-
de ,
Quand Tirsis enflâmé de colere & d'amour ,
Ne pouvant plus souffrir la lumière du jour ,
Ni l'indigne mépris de l'ingrate qu'il aime ,
Ses yeux pleins de dépit , & le visage blême ,
Du funeste récit de ses ennuis secrets ,
Fait plaindre nos vallons , & gémir nos forêts.
O Dieux ! s'écria-t'il , quoi ! le Ciel & la Terre
Viennent-ils de concert me déclarer la guer-
re ?

Ce bel Astre du jour , d'un visage riant ,
Peint de nouveaux rayons les rives d'Orient ;
Déjà l'or & l'azur du haut de ces montagnes ,

Email-

Enaillent à longs traits ces fertiles campagnes.

Là ces chantres des airs, à l'ombre des ormeaux

Accordent leurs accens au murmure des eaux;

Là ces troupeaux errans bondissent dans ces plaines,

Le Zéphir amoureux nage sur ces fontaines,

Les roses, les jasmins naissent en mille lieux,

Et l'Univers enfin brille de tous ses yeux :

Et moi seul cependant, insensible à ces charmes,

Je ne voi que l'horreur de mes tristes alarmes :

Ces plaines, ces troupeaux, ces Zéphirs & ces fleurs,

Reveillent mon dépit & mes vives douleurs ;

Je songe qu'au milieu de toutes ces delices,

Au mépris de mes feux & de tous mes services,

Mon indigne Rival peut-être en ce moment,

Etale aux yeux d'Iris sa joye & mon tourment ;

Je songe que peut-être au fond de ma tristesse,

Il triomphe en secret de toute ma tendresse ;

Qu'entre les bras d'Iris, en ce funeste jour,

Il satisfait sa gloire & non pas son amour.

Non,

Non , son cœur n'eut jamais que de fausses
atteintes ,

Ses larmes , ses soupirs ne furent que des feintes ;

L'ingrate cependant facile à ses desirs ,

Confond ses feints regrets , & mes justes soupirs ,

Et d'un perfide Amant me faisant la victime ,

Méprise ma constance , & respecte son crime :

En vain sur son orgueil j'ai rassuré ma foi ,

Ah ! je n'ai que trop vû qu'il n'étoit que pour
moi :

Oui , j'ai connu qu'un cœur à l'amour insensible ,

Au faux éclat du bien n'étoit pas invincible ,

Et qu'un Hymen orné d'un charme si puissant ,

Rend la vertu coupable , & le crime innocent.

C'est peut-être aujourd'hui la fatale journée ,

Que se doit accomplir cet injuste hymennée :

A ce triste penser je sens mon cœur gemir ,

Mon esprit se confondre , & tout mon corps
fremir ;

Je ne sçai plus que dire , & ne sçai plus que
faire ,

Ma raison interdite à soi-même contraire ,

Se trouvant sur mes sens sans force & sans
pouvoir ,

Me laisse à la merci de tout mon desespoir.

Justes Dieux , qui voyez les peines que j'en-
dure ,

Vous pouvez voir qu'Iris recompense un par-
jure.

Helas ! si c'est ma mort que demandent les
Cieux ,

Je ne demande plus que mourir à ses yeux ;

C'est là le triste honneur où mon amour aspi-
re ,

Et mourir est enfin tout ce que je desire.

Grands Dieux, si pour moi seul vous êtes sans
bonté ,

Sauvez-moi pour le moins par une cruauté ,

Et puisque rien n'a pû fléchir cette inhumaine,

Faites que dans mon sang elle soule sa haine.

Peut-être , ah ! quel peut-être ! en puis-je en-
cor douter ?

De quel espoir trompeur veux-je encor me
flater ?

Assez & trop long-tems une fausse esperance ,

A trahi mon amour, & trompe ma constance ;

Assez & trop long-tems ses injustes rigueurs

Ont payé de mépris mes trop justes lan-
gueurs :

Ah ! je ne sçai que trop que cette ame cruel-
le ,

Jouïra

Jouïra sans pitié de ma douleur mortelle ,
Et me verra pour elle expirer constamment ,
Sans daigner m'honorer d'un soupir seulement.

En vain le matelot mille desseins concerte,
Quand les flots mutinez ont résolu sa perte.
En vain un pauvre Amant pense arriver au
port

Quand sa belle inhumaine a résolu sa mort.
Trop perfides penfers qui déchirez mon ame,
Vous qui d'un lent poison venez nourrir ma
flâme ,

Pouvez - vous bien encor me flatter de gué-
rir ?

Traîtres , retirez-vous , & laissez-moi mou-
rir :

Impitoyable mort , dont les traits secoura-
bles

Finissent tous les maux de tous les miséra-
bles ,

Toy de qui la fatale & juste inimitié
Fait bien souvent d'un meurtre un œuvre de
pitié ,

Viens par un coup fameux signaler ta puissan-
ce ,

Et terminer ma vie avecque ma souffrance ;
Arrache à mon Rival le trop cruel honneur ,
De se voir à mes yeux maître de mon bon-
heur ,

Et

Et si l'injuste Iris nous doit être ravie,
 Avant que de la perdre , au moins perdons la
 vie.

M. la C. de la Suze.

+++++

IX. ELEGIE.

CRuel persecuteur de la Terre & des Cieux,
 Qui paroïs aux humains le plus méchant
 des Dieux ,

Amour de qui les traits se glissent dans les
 ames ,

Y causant du desordre , & des feux & des flâ-
 mes ,

Falloit-il que tes coups tombassent tous sur
 moi ?

Et voit-on un demon plus injuste que toi ?

Aux pieds de tes Autels j'ai passé mes années ;

Tes seules volontez ont fait mes destinées ,

Je t'ai servi sans cesse , & de tous les Amans ,

J'étois le plus soumis à tes commandemens ;

J'ai chanté ton pouvoir sur la terre & sur
 l'onde ,

J'ai conté des doucours à la moitié du monde ,

Et si l'on m'en eût crû , tout ce qui voit le
 jour ,

Eût venu se soumettre à l'empire d'Amour.

De-

Demandes - le, cruel, aux Nymphes de la
Seine ,

A la belle Caliste , à la jeune Climene :

Toutes deux te voyant exalté dans mes Vers,
T'ont rendu redoutable à tout cet Univers :
Cependant, inhumain, après tant de services,
Pour me récompenser tu n'as que des suppli-
ces ,

Et ton ingratitude est venuë à ce point ,
Que voulant te parler , tu ne m'écoutes point.
Pour exercer sur moi ta plus noire malice ,
Tu m'as fait admirer les charmes de Florice ,
Et dès que leur pouvoir m'a soumis à sa loi,
Ingrat , tu l'as renduë aussi sourde que toi.
Florice à qui le Ciel prodigua sans mesure
Les plus rares trésors que cache la nature ,
M'a toujours fait connoître adorant ses appas,
Que ses yeux font un mal qu'elle n'entendoit
pas ;

Aux plus tendres soupirs elle paroît cruelle,
Les rochers les plus durs y répondent plus
qu'elle ,

Et dès lorsqu'à ses pieds j'implore son secours,
L'inhumaine me quitte, & change de dis-
cours.

En vain pour la toucher je fais une peinture
De l'amour qui se voit en toute la nature ;
En vain pour la fléchir j'elui dis chaque jour,
Florice, on ne voit rien de si doux que l'amour:

Elle

Elle se divertit , elle ne fait que rire

Des douceurs que je pense , ou que je lui veux
dire :

Si l'amour est si doux, dit-elle en se moquant ,
Pourquoi m'avez-vous dit que vous enduriez
tant ?

Je ne puis lui répondre , & ma langueur ex-
trême ,

Fait bien voir que je souffre en montrant que
je l'aime ;

Et que tous ces plaisirs dont je peins la dou-
ceur ,

Se trouvent dans ma bouche & non pas dans
mon cœur.

Helas ! il est bien vrai qu'en l'amoureux em-
pire ,

La plus grande douceur est un cruel martyre ,
Et que tous ces appas qui nous charment si
fort ,

Font naître des langueurs qui nous donnent la
mort.

Depuis le jour que j'aime , à peine je respire ,
Si je veux respirer , il faut que je soupire ,

Et depuis que je fers mes ingrates amours ,

J'ai trouvé le secret de mourir tous les jours :

Le repos que la nuit laisse au plus misérable ,

Ne vient jamais flatter le tourment qui m'ac-
cable ,

Et le Dieu du sommeil , ennemi de l'amour .

S'accorde avec lui pour me fuir à son tour ,
Ce démon inquiet , ou par ruse ou par rage ,
Vient me donner la mort , & m'en ôte l'image ,
Tout ce que je connois parle de mon trepas ,
Il n'est que le sommeil qui ne m'en parle pas :
Lorsque le Dieu du jour quitte le sein de l'on
de ,

Pourapporter la joye & la lumiere au monde ,
Ma tristesse m'éloigne & du monde & du bruit ,
Et laisse dans mon ame une éternelle nuit ;
Les rochers & les bois témoins de mon suppli-
ce ,

Sont ceux que j'entretiens des rigueurs de Flo-
rice ,

Et je leur dis cent fois que je serois heureux
De pouvoir devenir insensible comme eux.
Je rêve solitaire , & dans un lieu sauvage
Je pense voir Florice & trouver son image ;
Quoique rien ne ressemble à ses divins appas ,
Je crois les voir par tout , & je ne les vois pas.
Là , comme si mes yeux découvroient ce que
j'aime ,

Je me plains de Florice à son image même ;
Et par mille soupirs qui sortent de mon cœur ,
Je lui dis mon amour , & lui peins ma douleur :
Ingrate , dis-je alors , alors , inhumaine Flo-
rice ,

Pourquoi me traitez-vous avec tant d'injustice ?
Le bel Astre du jour ne voit rien parmi nous

De

De plus soumis que moi, de plus cruel que
vous :

Je vous aime, Florice, & le Dieu d'Amour
même

Ne sçauroit pas aimer au point que je vous ai-
me ;

Imitez pour le moins les tigres & les ours ,

Qui se laissent dompter aux plus petits Amours.

Des plus fiers animaux le naturel sauvage

S'adoucit aux plaisirs où l'amour les engage ;

Tous parlent de l'amour & s'en laissent char-
mer ,

Vous seul êtes farouche, & refusez d'aimer.

Quand de l'Astre du jour les premiers traits
éclatent ,

Les oiseaux éveillez s'entr'aiment & se flat-
tent ;

Ils se cherchent l'un l'autre , & leurs gazouil-
lemens

Sont les temoins publics de leurs contente-
mens.

Les plus hideux poissons dans le fonds des abî-
mes ,

Des ardeurs de l'amour deviennent les victi-
mes ;

Et cet aimable enfant qui commande en tous
lieux ,

Charme les animaux, les hommes & les Dieux :

Ces Dieux que vous servez, ces maîtres du
tonnerre,

Abandonne le Ciel, pour aimer sur la terre;
Et les divinitez de tous les Elemens,
Affectent pour tout bien la gloire d'être A-
mans.

Pensez-vous faire mieux que tous tant que
nous sommes,

Mieux que les animaux, & les Dieux & les
hommes ?

Et si tous de l'amour recherchent les appas,
Serez-vous inflexible, & n'aimerez-vous pas ?

Pour moi de qui l'amour est le souverain maî-
tre,

Je veux aimer toujours, ou je veux cesser d'être ;

Mais puisque de l'amour je dois sentir les
coups,

Ce ne sera jamais pour d'autre que pour vous :

Fûssiez-vous plus ingrate & plus inexorable,

Fûssiez-vous plus cruelle, & moi plus misera-
ble ;

Je benirai les maux qui me feront mourir ;

Car les braves Amans se plaisent à souffrir.

Mon amour est si beau que rien ne le seconde,

Je méprise pour vous la fortune & le monde,

Et je ne veux des biens qu'on cherche tant d'a-
voir,

Que ceux de vous aimer, vous servir & vous
voir,

Voilà, cruel amour, une image fidèle

Du

Du mal que fait Florice , & que je sens pour elle ?

Mais quoi ! de tous les maux que causent ses appas ,

Florice est innocente , elle n'y consent pas :

C'est toi seul qui les fais ; & ton humeur cruelle ,

Pour accabler nos cœurs te retient auprès d'elle :

Je te vis dans ses yeux dès la première fois ,

Comme un cruel Tyran qui fait suivre ses loix ,

Je ne resistai point à leur plus douce amorce ,

Me voulant dégager , tu me vainquis par force ;

Tu me suivis par tout , & tu vins te placer

Au milieu de mon cœur qui vouloit te chasser.

Mais , trop ingrat amour , que servent mes reproches !

J'amollirois plutôt & la bronze & les roches ,

Je puis me rendre heureux , sans tous ces vains propos :

Car qui cherche la mort , peut trouver le repos.

C'est ainsi que Lisandre en des lieux solitaires ,

N'accusoit que l'amour de ses longues miseres ,

Et que demi-mourant il nommoit tour à tour ,

Et l'ingrate Florice & le cruel amour ,

Quand ce Dieu , dont les cœurs ne se peuvent défendre ,

Apparut à l'instant où soupiroit Lisandre ;
Et brillant de ces traits qui percent les hu-
mains ,

S'approcha près de lui & lui tendit les mains :
Il n'avoit plus alors ces fiertez redoutables ,
Par qui Florice a fait tant de cœurs misera-
bles ;

Il paroissoit rempli de ces divins appas ,
Qui font qu'on sent amour , mais qu'on ne
le fuit pas.

Lisandre en fut surpris , & soupirant encore ,
Eût pris le Dieu d'amour pour celle qu'il ado-
re :

Mais le regardant bien , il consulta son cœur ,
Et trouva que Florice avoit plus de rigueur.

A ce ressouvenir ses soupirs redoublerent ,
Son ame fut troublée , & ses larmes coulerent.
Quand l'amour l'embrassant , & touché de
ses pleurs ,

Tâcha , par ses discours , d'appaîser ses dou-
leurs :

Console-toi , dit-il , & cesse de te plaindre
De ce feu violent que je ne puis éteindre ,
Ne m'en accuse plus , ne m'en fais point l'au-
teur ,

Et du mal que tu sens , ne t'en prens qu'à ton
cœur :

Le malheureux qu'il est , quoique je l'avertisse
De ne se joüer pas aux beaux yeux de Florice ,
S'en

S'en approcha toujours , & sans y résister ,
 Il fit si bien enfin , qu'il ne pût la quitter.
 Si lors dans ces beaux yeux je parus redouta-
 ble ,

C'étoit de ton malheur le signe inévitable :
 Il devoit pour ton bien l'avoir mieux entendu ,
 Non pas à ses beaux yeux courir comme un
 perdu.

Quand il n'en fut plus tems, il chercha sa fran-
 chise ,

Mais Florice a des yeux qui retiennent leur
 prise :

Après l'avoir cent fois vainement entrepris ,
 Plus il se rebella , plus il se trouva pris :

C'est un mal sans remède , & je n'y puis rien
 faire ,

Lorsque j'en veux parler , Florice me fait taire,
 Et mes discours sur elle ont si peu de crédit ,
 Qu'autant vaudroit pour toi que je n'eusse
 rien dit :

Je ne puis pour moi-même obtenir quelque
 grace ,

Dès que j'ouvre la bouche , elle fuit & me
 chasse ;

Et m'estime si peu, qu'en tous lieux qu'elle soit,
 L'insensible me donne au premier qu'elle voit :
 J'ai voulu m'en fâcher , & j'ai tout fait con-
 tre elle ,

J'ai lancé tous mes traits dessus son cœur re-
 belle ;

E iij Mais

Mais ils se sont rompus , ainsi que sur les eaux
Se brisent aux rochers les fragiles vaisseaux :
Heureux encore, après avoir perdu mes armes,
D'en trouver dans ses yeux, d'où naissent tant
de charmes ;

Si lors pour mon malheur elle eût été sans
yeux,

J'abandonnois la Terre & revolois aux Cieux.
Mais enfin , cher Lisandre , acheve sans mur-
mure

D'accoutumer ton cœur aux tourmens qu'il
endure ;

Quand un cœur est touché , qu'il se laisse en-
flâmer ,

S'il ne sçait pas souffrir , il ne sçait pas ai-
mer :

Souffre , espere & poursuis , le tems change
les choses ;

Quand l'hiver est passé, l'on voit naître les ro-
ses :

Tes maux te donneront peut-être un meilleur
fort ;

Il est des mauvais vents qui conduisent au
port.

Lors il quitte Lisandre , & d'une aîle étendue

Disparoît à ses yeux , emporté sur la nuë ;

Et loin de soulager cet Amant malheureux ,

Laisse tomber sur lui des chaînes & des feux.

Ah ! dit Lisandre alors, que servent tes paroles ?

Tu

Tu m'accables, cruel, lorsque tu me consoles :
Comme dois-je espérer de voir finir mes maux,
Si tes propres douceurs m'en donnent de nou-
veaux ?

Au moins, cruel amour, va conter mon sup-
plice,

A celle qui me tuë, à l'ingrate Florice.

Il voulut la nommer une seconde fois,

Mais les soupirs mortels étoufferent sa voix.

M. la C. de la Suze.

+++++

LE BUSC.

GALANTERIE.

QU'il est heureux de tous côtez,
Ce bois léger que vous portez,
Et que son office admirable
Devroit paroître desirable
Aux galans les plus fortunez
Qu'Amour ait jamais couronnez.

Ce bois touche par privilege
Un double petit mont de neige,
Qui par un joli mouvement
Se souleve fort mollement,
Et puis mollement se rabaisse,
Allant & revenant sans cesse
D'un air charmant & gracieux,

511

E v

Com.

Comme s'il s'approchoit des yeux
 Pour ses beautez faire connoître,
 Et puis doucement disparoître,
 Afin d'allumer le desir
 Par un petit goût d'un plaisir
 Qui finit si-tôt qu'il commence,
 Puisqu'à peine on a licence
 De considerer un moment
 Les graces de ce mouvement.
 D'ailleurs, de ce bois sans merite
 La fortune est-elle petite,
 Quand à la main vous le tenez,
 Et qu'avec lui vous badinez ?
 Car la beauté la plus divine
 Avec son busc souvent badine,
 Et le badinage a des goûts
 Tout-à fait ravissans & doux :
 Alors n'est-il pas vrai qu'il touche
 Votre belle petite bouche,
 Votre front, vos boucles, vos yeux,
 Et qu'il passe sur de beaux lieux,
 Tous couverts de neige entassée
 Qui n'a jamais été pressée ?
 L'autre bout qui regarde en bas
 Couvre certains lieux pleins d'appas
 Que l'on peut mieux penser que dire,
 Et qu'il faut joliment décrire.
 Un beau vallon... vous rougissez,
 Et vos yeux sont embarrasés :

Hé bien, la belle,, il se faut taire,
 Aussi-bien c'est un grand mystere
 De figurer ces lieux charmans,
 Sans en sçavoir les agrémens,
 Sinon par simple conjecture;
 J'en quitterai donc la peinture,
 Belle, il suffit pour cette fois,
 Que d'un petit morceau de bois
 On vous montre la destinée
 Trop heureuse & trop fortunée,
 Et que vous jugiez qu'un Amant
 La goûteroit tout autrement;
 Mais pour vous le montrer, la belle,
 Vous n'en ferez pas moins cruelle;
 Et ce bois dont on est jaloux
 Pour le voir mieux traité que nous,
 Aura des biens sans les attendre,
 A quoi nous n'oserions pretendre.

*Ces Vers ont été envoyez avec un Soufflet
 fort joli. On suppose que c'est lui qui par-
 le à la Dame qui le reçoit.*

Autrefois en Zéphir je voloïs par les plai-
 nes,
 Et sentoïs les ardeurs des amoureuses peines,
 Maintenant en Soufflet je me vois transformé,
 Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
 Flore pour me punir me changea de la sorte,

Pour un Zéphir d'hyver , j'ay l'haleine assez
forte ;

Et je vous servirai jusqu'au mois des amours ,
Où l'aimable Printems ramene les beaux
jours.

Ce fut moi , malheureux ! (oserai-je le dire ?

Ah ! quand j'y pense encor mon triste cœur
soupire)

Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs ,
Ternis insolemment leurs plus vives cou-
leurs ,

Sans sçavoir que Sapho , votre chere conquê-
te ,

Vouloit vous les donner le jour de votre fête.

Lors elle s'en plaignit , Flore s'en courrouça ,

Et pour la contenter , me bannit , me chassa ,

M'interdit les Jardins de toute la Nature ,

Et me fit prendre enfin cette triste figure ;

Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous ,

De nul autre Zéphir je ne ferai jaloux.

PELISSON.

MUSIQUE

+++++

MUSIQUE

DE LA GROTTE

DE VERSAILLES.

*Une troupe de Bergers qui jouent de divers
Instrumens , viennent dans la Grotte de
Versailles , pour y faire un concert à leur
mode.*

Recit chanté par deux Bergers.

Premier Berger.

Allons , Bergers , entrons dans cet heureux
séjour ,
Tout y paroît charmant , LOUIS est de re-
tour :

Il sort des bras de la Victoire ,
Et vient assembler à leur tour.
Les plaisirs égarez dans ces bois d'alentour.

Second Berger.

Il se plaît en ces lieux à perdre la mémoire
De la grandeur qui brille dans la Cour :
Cessons de parler de sa gloire ,
Il n'est permis ici de parler que d'amour.

Le

Le Chœur des Bergers repete les deux premiers Vers.

*Chanson chantée par un Berger , & repetée
par le Chœur.*

Dans ces charmantes retraites,
Accordons nos Chalumeaux ,
Nos pipeaux ,
Nos Musettes
Au ramage des oiseaux ,
Et chantons nos amourettes
Au doux murmure des eaux.

*Autre chanson chantée par deux Bergers ,
à qui deux flûtes répondent.*

Goûtons bien les plaisirs , Bergere ,
Letems ne dure pas touûjours ,
La moisson la plus chere
Est celle des amours ,
Elle ne se peut faire
Qu'au printems de nos jours.

*Le Chœur des Bergers repete la Chanson
precedente.*

Dans ces charmantes retraites, &c.

Dialogue chanté par deux Bergers , à
qui deux flûtes répondent.

Premier Berger.

Sortons de ces deserts , détournons - en nos
pas ,

Second

Second Berger.

Pourquoi quitter si-tôt ces endroits pleins de charmes ?

Premier Berger.

L'Amour est dans ces lieux avec tous ses appas.

Second Berger.

Ah ! qu'il est doux ici de lui rendre les armes,
Où pourrions-nous aller où l'amour ne fût pas !

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en amour ;

Qui de nous saura prendre

L'ardeur la plus tendre :

Ne craignons point le tourment

Qu'un cœur amoureux doit attendre ,

C'est un mal trop charmant

Pour s'en défendre.

Premier Berger.

Aimons puisqu'il le faut, dans ses heureux deserts.

Second Berger.

L'Amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables chaînes.

Premier Berger.

Il a de quoi payer le repos que je perds.

Second

Second Berger.

Il n'est pas de plaisirs si charmans que ses pei-
nes,

La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en amour, &c.

*Autre Chanson chantée par un Berger, &
repetée par le Chœur.*

Chantez dans ces lieux sauvages ;

Chantez Rossignols heureux,

Mêlez vos tendres ramages.

Parmi nos chants amoureux :

L'amour dans nos chaînes

Flatte nos desirs.

Nous chantons nos peines,

Chantez vos plaisirs.

*Les Rossignols mêlent leur concert à celui
de plusieurs Instrumens à leur mode, &
les Bergers leur répondent par cette chan-
sonnette.*

Ces oiseaux vivent sans contrainte,

S'engagent sans crainte,

Leurs nœuds sont doux :

Tout leur rit, tout cherche à leur plaire,

Nous devons en être jaloux,

La raison ne nous sert de guère,

En

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

Autre couplet.

Dans leur chant ils disent sans cesse
Que l'amour les blesse
D'aimables coups,
Tout leur rit ; tout cherche à leur plaire , &c.

Autre Chanson chantée par une Bergere accompagnée d'un renouvellement de flûtes douces.

Dans ces déserts paisibles,
Rochers , que votre sort est doux !
Vous êtes insensibles,
Trop heureux qui l'est comme vous ?

La même Bergere continuë à se plaindre , & en élevant sa voix , & la tournant du côté de l'Echo , l'oblige enfin à lui répondre.

La Bergere.

Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureux empire ,
Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureuse loi :
Helas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

L'Echo.

Moi.

La Bergere.

Helas !

L'Echo.

L'Echo.

Helas !

La Bergere.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

L'Echo.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

La Bergere.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

L'Echo.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

La Bergere.

N'en doutons plus , ce sont les Echos d'alentour.

L'Echo.

Ce sont les Echos d'alentour.

Jusqu'au cœur des rochers de ce charmant séjour ,

Leur plainte nous apprend que l'amour est à craindre.

L'Echo.

Que l'amour est à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les Instrumens , du chant des Rossignols , & des repetitions des Echos , acheve de chanter les Vers suivans.

Chantons tous en ce jour ,
Redisons tour à tour ,

Que

Que le chant des oyseaux nous secodne ,

Que l'Echo nous réponde :

Chantons en ce jour ,

Chantons qu'il n'est rien dans le monde

Qui soit insensible à l'amour.

+++++

LETTRE

Aux Filles de Madame.

A VILLIERS-COTRETS.

Pendant que tout le monde est occupé à écrire , je ne puis me résoudre à demeurer inutile , & d'ailleurs j'ai trop d'intérêt à n'être pas absolument oublié de toutes les personnes qui sont à Villiers-Cotrets , pour ne pas prendre avec joye l'occasion qui se présente de les faire souvenir de moi. Mais n'en attendez rien de divertissant ; on est trop mélancolique ici pour songer à être agreable , & depuis que Madame est éloignée , ce n'est plus à S. Germain qu'il faut chercher de la joye.

Les plaisirs, les yeux, les Amours ,

Et les ris qui marchent toujours ;

Sur les pas de votre Princesse ,

Avec elle ont quitté la Cour ;

Re-

Resolus , quoi qu'on les en presse ,
 De n'y plus faire de séjour ,
 Que cette incomparable Altesse ,
 En ces lieux ne soit de retour.

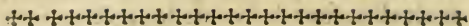
Il n'y a pas d'apparence qu'on les fasse changer de resolution , & je suis bien persuadé que nous ne les verrons point devant la fin de la semaine. Vous reviendrez tous de compagnie , & les graces , selon leur coûtume , seront encore de l'équipage de Madame. Je pense même qu'elle nous ramenera le Printems.

Les Zephirs amoureux dont l'haleine féconde
 Produit le riche émail dont nos champs sont
 parez ,
 Après le long Hyver qui les a resserrez ,
 Attendent son retour pour redonner au monde
 Des jours dont la beauté passera nos desirs ,
 Une saison nouvelle , & de nouveaux plaisirs.

Pour parler en Prose , car je vous avouë que je suis bien-tôt las de Vers , on s'ennuie extrêmement ici de ce que Madame n'y est point ; & si son absence étoit longue , je ne sçai pas comme l'on feroit pour la supporter. On n'a quasi de divertissement que celui de lui écrire , & à quelque heure que l'on prenne les Dames , on
 les

les trouve toujours la plume à la main ; mais, elles sont de bonne foi, & ne sont travailler personne pour elles. Tout ce que l'on recevra de leur part, sera sans doute de leur façon. Je pense qu'elles seroient bien-aisées qu'on en usât de même avec elles ; & qu'elles dispenseroient volontiers les Poètes de la Maison de Monsieur, du soin qu'ils prennent de retourner leurs Chansons. S'ils ne sont pas résolus à demeurer dans l'oïveté, ils peuvent s'adresser aux gens de la même profession qui suivent le Roi ; & quoique je sois ici tout seul du métier, je m'offre de bon cœur à leur faire réponse. Quelque peu de commerce que j'aye avec les Muses, j'espère qu'elles ne me refuseront pas leur assistance, & qu'elles ne manqueront point de se rendre auprès de moi, dès qu'elles sçauront que ce que j'écris, pourra contribuer de quelque chose au divertissement de Madame.

Pour une occasion si belle,
On verra les neuf Sœurs seconder mes efforts,
Et le Dieu des beaux Arts poussé de même zèle,
M'ouvrira ses trésors.



RELATION

Du Voyage que la Reine a fait en Flandres.

PUisque vous l'avez ordonné, Mesdames, il faut vous rendre compte de nos aventures depuis notre separation de Compienne, jusques à notre retour sur la frontiere. Quand vous ne m'auriez pas donné cette commission, je pense que je l'aurois prise de moi-même. On aime naturellement à conter ses proüesses: & les Conquerans ont cela, qu'ils se plaisent à faire eux-mêmes leurs propres commentaires. Nous avons traversé des plaines immenses, nous avons couru des Pais, qui à peine sont marquez sur la Carte. Nous sommes entrez dans les Places que les Ennemis venoient de fortifier regulierement; & cependant notre Campagne n'a duré que dix jours; & quelque part que nous ayons tourné nos pas, la Victoire nous a précédé, le triomphe nous a suivi, & jamais course n'a été plus rapide que celle de nos conquêtes. La Reine a vû suivre
son

son Char par autant d'Esclaves volontaires, que le Roi avoit rencontré d'Ennemis armés: Elle a trouvé de quoi vaincre après lui, elle a forcé le naturel des Flamands, elle en a autant converti qu'elle en a regardé; & notre Cour étant encore plus heureuse que notre armée, elle est venue à bout de faire aimer une Domination, qui jusques-là n'avoit été en droit que de se faire craindre. Vous sçavez mieux que personne qu'on n'entre jamais dans les cœurs à main armée: ce sont des Places qu'on ne peut prendre que par intelligence ou par enchantement; & c'est ce que nos Dames ont sçû faire avec tant de succès, qu'elles n'ont fait que s'y présenter pour s'en rendre les Maîtresses. Comme ils ne s'étoient point préparés à cette sorte de Siege, ils n'ont sçû le soutenir longtemps, les armes leur sont tombées d'elles-mêmes des mains. Ils ont été bien-aisés de se soumettre à une Souveraineté, dont le titre est encore mieux écrit dans les yeux que dans le manifeste. Jamais Voyage n'a été plus agreable, ni plus politique que celui-ci. Ce n'est pas seulement le témoignage d'une tendresse conjugale, c'est le trait d'une prudence militaire, & je ne sçai qui l'eût plutôt décidé du mari, ou du Capitaine.

Nous

Nous ne comptons pour rien les chaleurs excessives qui nous ont brûlées , une poudre épaisse à ne se pouvoir reconnoître de quatre pas , des haltes éternelles pendant des marches de dix heures, qu'on n'avoit garde de faire à la fraîcheur des soirées , parce qu'en pais ennemi on s'expose plus volontiers aux chaleurs du jour , qu'aux surprises de la nuit : nous ne comptons , dis-je , tout cela pour rien , quand nous songeons que nous avons assuré par là toutes les conquêtes du Pais-Bas ; qu'un si riche patrimoine vaut bien la peine de l'aller prendre ; qu'après tout , nous n'avons rien souffert en comparaison du Roi , qui bien loin de se mettre en carrosse comme nous , fut toujours à cheval à la tête de l'escorte , donnant lui-même tous les ordres , & ne mettant jamais pied à terre qu'à la dinée & à la couchée. Je voudrois que vous l'eussiez vû alors changé en Mars par la poussiere & par la sueur , paré de son hâle , de meilleure mine , & moins fatigué qu'au sortir d'un Bal , brillant , honnête , & communicatif au-delà de ce que vous l'avez jamais vû.

Sa fierté , son feu , son courage ,
Que je ne sçai quoi temperoit ,
Eclatoient dessus son visage ,

On

On l'écouloit , on l'admiroit ,
Pour ne rien dire davantage.

En deux journées nous parvinmes jusqu'à Amiens , où il ne nous arriva point d'autres aventures que celle d'y être arrivez. Nous y fûmes regalez par Mr l'Evêque, qui a de l'esprit & de la politesse autant qu'il en faut pour un Courtisan. L'honnête homme en lui a bien effacé le Cordelier , & il n'en a rien retenu , que de n'avoir rien à lui , & d'être bon à plus d'une chose. Monsieur de Bar fit aussi très-bien les honneurs de la Ville. Le soir le Baron de Bole vint donner avis qu'à Doullens tout étoit plein de petite verole ; cela fit changer le dessein d'y passer, en celui d'aller coucher à Mailly.

Mailly , MESDAMES , est une espece de Chahuanterie irreguliere, à cour obscure & étranglée , assez forte pour mettre le bestial circonvoisin hors d'insulte ; mais peu propre à recevoir une aussi bonne Compagnie que la nôtre. Monsieur y joignit la Cour. Tout le monde y étoit tellement entassé , que Madame de Montausier coucha dans un cabinet sur un sac de farine , les filles de la Reine dans un grenier sur un tas de bled , & votre serviteur sur un tas de charbon , dans la vraie fournaise du Maréchal. Ajoutez à cela une

douzaine d'Orloges de Village , appellées en vulgaire des Cocqs , juchez au chevet de mon lit , qui à la mode de Flandres, carillonnoient jusqu'aux demi quarts d'heures de la nuit. Quel regale , bon Dieu ! pour des gens fatiguez , & quel gîte ! Il falloit cela pour nous imaginer d'être à la guerre : mais nous devons nous y attendre. Sur le chemin de la gloire les gîtes ne sont pas si bons que chez soi , & ce ne fut jamais en bien reposant que les Heros y sont parvenus.

Je fus ce jour-là au lever de l'Aurore , & j'attendis avec impatience le bienheureux moment qui nous tira de Mailly pour aller à Arras. Leurs Majestez logerent à l'Evêché , qui étoit assez commode. Le Gouverneur mit tout en usage pour regaler la Cour. Il faut rendre honneur à qui il appartient ; les Gascons en sçavent plus que les autres gens ; & le don de faire valoir les choses , n'a été fait que pour eux. Toutes les ruës étoient tenduës de tapisseries , & jonchées de fleurs avec des festons , qui se croisant à la hauteur du premier étage, formoient une espece de berceau continuë. Aux fenêtrés paroissoient en leurs attours des Dimanches, toutes le belles du païs , qui sans les flater , ne le sont guères. La plus passable étoit la fille du Medecin de la Ville ; mais on ne faisoit que
la

la saluer en passant avec respect , sans s'y amuser davantage :

Elle est jeunette, elle est fleurie,
 Elle ne manque point d'appas :
 Elle entend assez raillerie,
 Mais son pere ne l'entend pas.

Quoique les chaleurs redoublassent tous les jours , nous ne laissâmes pas de partir pour Douay : il n'y a que quatre heures jusques là , pour parler au termes du país , mais nous en mîmes plus de sept à les faire. La Ville est grande comme Orleans ; les ruës droites & larges , les maisons des Particuliers chetives , les édifices publics magnifiques & nombreux. Ce ne sont que Collèges, Refuges, Couvents & Seminaires. Elle est peu habitée , & ne subsiste que par les pensions d'environ mille Ecoliers qui y font leurs études. Elle est forte par sa situation , qui est dans un país plat & marécageux , par de bons fossés , & par le Fort Descarpe , dont le canon se croise avec celui de la Ville. La Reine y fut reçüe avec de grandes acclamations ; à chaque ruë il se presentoit quelque machine surprenante. On y vit d'abord une Galere équipée de tout son travail , qui venoit sur le dos de plus d'un Neptune qui la sôûtenoient. Elle étoit chargée d'Escla-

ves rachetez, que conduisoit un Jesuite habillé en Mathurin. Après venoient plusieurs Chars remplis de jeunes precieuses de campagne, dont les attraits avoient été revûs, corrigez & diminuez par la fameuse Université de Doüay. Ces pauvres petites laidronnes s'étoient pourtant ajustées tout de leur mieux. Il n'y en avoit aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépensez en un an, & qui n'eût étudié des manieres plus tendres & plus gracieuses que vous n'en aurez de votre vie. Vous vous en moquerez peut-être; mais on ne laisse pas d'être toujourns fort obligé aux gens qui ne font rien que pour vous plaire, qui se rendent ridicules à force de bonnes intentions. Croyez-moi, il seroit à souhaiter pour tout le monde, ou qu'elles sçûssent plaire comme vous, ou que vous voulussiez plaire comme elles.

Mais la merveille fut un Geant & une Geante, auprès de qui tous les autres, les grands Cyrus, les grands Pompées, les grands Saucours mêmes, ne sont que des Pygmées. Ces Colosses vinrent danser aux fenêtrés de leurs Majestez, & cela aussi legerement qu'ils avoient été fabriquez de carton.

La Reine fatiguée de la foule & de la chaleur, commençoit à tourner les yeux du côté de France, quand le tems, à qui elle sçait

ſçait ſi bien ſ'accommoder, ſ'accommodant auſſi à elle, fut tout à coup rafraîchi par une pluye abondante, qui fut aſſûrément la très-bien venue. Cela donna le courage à Sa Majeſté de pouſſer juſques à la dernière conquête du Roi. Il y a huit grandes lieuës juſques à Tournay, que nous ne pouvions pas faire en quatorze heures; ſi bien que Mr de Turenne qui avoit ſon Camp ſur la route, à deux lieuës d'où nous étions, fit reſoudre leurs Majeſtez d'y aller paſſer la nuit : nous y arrivâmes ſur les dix heures du ſoir. Je ne ſçaurois, MESDAMES, vous repréſenter combien l'entrée d'un Camp au milieu de la nuit, a quelque choſe d'affreux & de divertiffant tout enſemble. Cette infinité de feux qu'on allume de toutes parts, ont l'image d'une grande Ville embrasée. Cette horrible confuſion de chevaux qui hanniſſent, d'inſtrumens guerriers qui ſonnent, de gens qui boivent & qui chantent, de diables qui jurent & qui tempêtent, forment une eſpece d'harmonie enragée, qui vous plaît, & qui vous anime de je ne ſçai quelle fureur martiale. Monsieur notre General reçût leurs Majeſtez, Monsieur, & toutes les Dames dans une grange, où il leur donna le meilleur repas du monde. Il les ſervoit à table, & ne paroifſoit pas moins empêché

avec la serviette sur le bras, & des assiettes dans la main, qu'Hercule l'étoit avec une quenouille & un fuseau. Les grands hommes ne sont embarrassés que de petites choses, & ils travaillent plus à donner à boire & à filer, qu'à faire des sièges, & à défaire des monstres. On ne se coucha point; le Roi & la Reine se mirent au jeu. Monsieur, qui étoit en grosses bottes, ayant fait venir les violons, donna le Bal aux Dames. Moi je me retirai dans le carrosse de notre cher Chancelier, où j'essayai inutilement de dormir; mon sommeil n'étoit pas encore entièrement aguerri, il s'évanouit au son des tambours & trompettes, & je pense que je ferois aussi tôt l'œil auprès de vous, que dans le Camp d'Orchies.

A peine l'Aurore commençoit - elle à blanchir l'horison que la Diane & le Boute-selle, deux monstres conjurez contre le repos du genre humain, firent marcher l'Armée du côté de Tournay, où l'on arriva sur les dix heures du matin. Pour rendre notre marche plus diligente; le Roi avoit eu la précaution de disposer des Troupes d'espace en espace, & de faire border les bois par l'Infanterie, pour empêcher les partis & les haltes fréquens. On entendit la Messe & le *Te Deum*, en arrivant dans l'Eglise Cathédrale, après quoi on s'alla reposer jusqu'à la nuit.

La

La Ville est à peu près grande comme Douai, mais sans comparaison plus riche, plus marchande & plus peuplée. Le Roi logea dans l'Abbaye Saint Martin. Au milieu de la Ville il y a un grand Beffroy, c'est-à-dire une tour destinée pour speculer tous les lieux d'alentour. N'êtes-vous pas bien rafraîchies de sçavoir ce que c'est qu'un Beffroy ? Vous n'avez jamais vû la Cour plus grosse, ni plus intriguée qu'elle étoit à Tournay ; chacun étoit bien-aîsé de renouveler connoissance, & après une longue absence & plusieurs perils essuyez, on étoit ravi de pouvoir jouir ensemble de quelque pauvre petite reprise d'amitié, mais enfin il fallut se séparer. On fit, ce me semble, assez bien son devoir sur les adieux.

Vous en jugerez par les œuvres :
 J'en vis qui repandoient des pleurs,
 D'autres qui r'avalant les leurs,
 N'avaient que trop de Coulevres.

Le Roi vint conduire la Reine jusqu'à une lieuë & demie. Mademoiselle donna à dîner à toute notre Cour à Orchies. Sa Majesté se louë extrêmement de ses soins & de son assiduité pendant tous ses voyages. On ne peut pas en rendre davantage qu'elle a fait, jusqu'à préférer

la Cour à sa santé, & les eaux de Scarpe à celles de Forges. Nous couchâmes à Douay, & le lendemain nous gagnâmes Arras en pleine sûreté, grace à la sage conduite du Marquis de Cœuvres notre General. Que la vie des Courtisâns est différente d'elle-même ! Du tumulte & de la tempête qui nous a agitez pendant dix jours, nous voici tombés dans une bonnace encore plus effroyable : nous ne pouvons avancer ni reculer, avoir communication libre avec l'Armée, ni avec Paris : il n'y a point de lieu dont on ne s'accommodât mieux que de celui-ci.

Nous vivons dans la guerre en une paix profonde :

Mais comptons pour beaucoup tout le reste du monde.

+++++

X. ELEGIE.

IRis, tous vos sermens n'étoient donc que des feintes,

Tous ces tendres soupirs dont vous calmez mes plaintes,

N'étoient que des appas jettez adroitement,
Pour mieux m'entretenir dans mon aveuglement :

Mille

Mille fois au milieu de toutes vos caresses
 Mon cœur m'avertissoit que c'étoit des adresses,

Et des pièges secrets où ma crédulité
 Se laissoit engager par l'infidélité.

Ainsi pris par vos yeux, ou par mille autres
 choses,

Je prenois le poison caché dessous les roses,
 Et dormant en repos, sans crainte d'aucun
 mal,

Je travaillois moi-même au bonheur d'un
 Rival.

Mais Dieu! de quel Rival me fait-on la victime?

Iris, meritoit-il que vous fîssiez un crime?

Et qu'oubliant les soins de ma fidèle ardeur,

Il fût de tout mon bien l'indigne usurpateur?

Je ne veux point ici vous vanter mes services,

Vous faire souvenir de tous mes sacrifices;

Que seule vous fassiez ma joye & mon bon-
 heur,

Que seule vous étiez Maîtresse de mon cœur,

Que comptant sur la foi de toutes vos paro-
 les,

J'en avois exilé mes premières Idoles,

Et dessus leurs débris élevé des Autels

Qui brûloient plus pour vous que pour les Im-
 mortels :

Mais ne retraçons point ces soins ni ces tendres-
 ses,

Ils vous reprochent trop vos injustes foibles-
sés,

Et je sens que mon cœur malgré tous ces mé-
pris !

Garde encor du respect pour son ingrate
Iris ,

Et que près d'expirer , sa flâme trop fidèle ,
Fait de nouveaux efforts pour cette criminelle.
Ah ! quand il me souvient de ce tems bien-
heureux ,

Où dans son jeune sein Iris reçût mes feux :
De nos deux volontez , Amour n'en faisoit
qu'une ,

Nous voir & nous aimer étoit notre fortune ,
Et bornant en nous seuls nos plus ardents de-
sirs ,

Nous n'allions point ailleurs chercher d'autres
plaisirs :

J'étois de mon Iris la première victoire ,
Ce fut moi le premier qui servis à sa gloire ,
Et qui guidant ses pas au climat des Amours ,
D'un chemin inconnu lui montrai les détours .
Aussi me souvient-il qu'un jour cette perfide
Me nommoit de son cœur le plus fidèle guide ,
Et me disoit , Tirsis , c'est de toi que je tiens
Les secrets de l'Amour , & mes premiers
liens :

Mais , las ! où t'enfuis-tu , ma fortune passée ?
Tu ne me sembles plus que l'Image effacée

D'un

D'un sommeil imposteur , & de qui je n'ai
plus

Que l'affreux souvenir des biens que j'ai per-
dus.

Iris , l'ingrate Iris , en prenant d'autres chaî-
nes ,

Change tous mes plaisirs en de cruelles gênes ;

Elle me fait tomber du Thrône dans les fers ,

Du repos aux ennuis , & du Ciel aux enfers ,

Et m'abandonne enfin à la noire pensée

Qui pousse au desespoir une amour offensée.

O Dieux , qui punissez les sermens méprisez ,

Et qui sçavez venger les Amans abusez ,

Si je suis criminel , faites choir sur ma tête ,

De votre ardent courroux la plus rude tempê-
te ;

Mais si je n'ai rien fait digne de ce courroux ,

Choisissez le coupable , & qu'il sente vos
coups.

Iris , si je pouvois avoir autant de haine

Pour votre esprit léger , qu'il me coûte de
peine ,

J'attirerois sur vous les plus grands châti-
mens

Dont le Ciel sçait punir les parjures Amans :

Mais le seul souvenir de notre intelligence

Ne peut me conseiller qu'une douce vengean-
ce ,

Et je ne sçai quel est ce doux sollicitateur

Qui parle encor pour vous dans le fond de
mon cœur :

Amour , seroit-ce toi qui n'as pas le courage
D'abandonner les fers de ce dur Esclavage ?
Et qui trop enchanté par ce subtil poison
Qu'Iris porte en ces yeux, n'aimes que la pri-
son ?

Helas ! qu'en te flattant j'ai montré de foi-
blesse !

Malheureux , reprends cœur , quitte cette
Maîtresse ,

Infidèle qu'elle est , & d'un hardi dessein
Tire le trait mortel qui te perce le sein ;
Laisse aller cette Iris, puisqu'elle est si volage,
Tâche à gagner le port , & voy de son rivage,
De l'amoureuse Mer & les vents & les flots ;
Et que rien désormais ne trouble ton repos.

M. la C. de la Suze.

+++++

XI. E L E G I E.

O Dieux ! seroit-il vrai que l'amour m'eût
soumise ?

Je crains pour mon repos , je crains pour ma
franchise ,

Et depuis que Daphnis m'a fait voir ses appas,

Je

Je la cherche en mon cœur , & ne la trouve
pas :

Son esprit , sa douceur , sa mine & son cou-
rage ,

Aux cœurs les moins soumis font aimer le ser-
vage ,

Et je sens que le mien , s'il est encore à moi ,
Ne fera pas long-tems sans vivre sous sa loi.

Quand je ne le vois point , je ne suis pas con-
tente ,

Si bien-tôt mon retour ne borne mon attente.

Jamais sans me troubler mes yeux ne l'ont pû
voir ,

Et son nom seulement suffit pour m'émou-
voir :

Si du moindre danger sa vie est menacée ,

Une soudaine peur rend mon ame glacée ;

Le repos m'abandonne & la nuit & le jour :

D'où naîtroient ces effets si j'étois sans amour ?

Il le faut avouer , à quoi sert-il de feindre ?

L'Amour n'est plus un mal que mon cœur
doive craindre :

En vain je tâcherois d'éviter sa prison ,

Il retient dans ses fers mes sens & ma raison :

Mais sans en murmurer , je souffrirois ses gê-
nes ,

Si j'avois le pouvoir de parler de mes chaî-
nes ;

L'implacable pudeur regne sur mes desirs ,

Inti-

Intimide ma voix , mes yeux & mes soupirs ,
Ils ont tant de respect pour les loix de leur
Reine ,

Qu'ils n'osent découvrir la cause de ma peine.
Et quoiqu'ils voudroient bien me pouvoir se-
courir ,

De peur de lui déplaire , ils me laissent mou-
rir.

Lorsque mon feu s'accroît , cette Reine severe
Me fait voir dans ses yeux le feu de sa colere ,
Menace mon amour d'un triste événement
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment.
Elle me permet bien de répondre à sa flâme ,
Si j'ai tant de bonheur que d'embrazer son
ame ;

D'écouter son discours s'il veut m'entretenir ,
Mais non de m'abaisser jusqu'à le prevenir.
Ainsi pour se venger , Junon impitoyable ,
D'Echo Nymphé des bois fit le sort déplora-
ble ,

Lui ravit le pouvoir d'exprimer ses amours ,
Sans du cruel Narcisse emprunter le secours.
Si ce bel insensible eût aimé cette belle ,
Elle eût redit pour lui ce qu'il eût dit pour elle ;
Et si Daphnis aussi me parle de sa foi ,
Je redirai pour lui ce qu'il dira pour moi :
Mais Dieux ! si par malheur il n'a rien à me
dire ,

Faudra-t'il sans secours endurer mon martyre ?
Fau-

Faudra-t'il que mes mains me ravissent le
jour ?

Peut-être il m'aimeroit s'il sçavoit mon
amour ;

Peut-être qu'ignorant le sujet de ma peine,
Loin de me croire Esclave, il me croit inhu-
maine ,

Et que s'il ne craignoit l'excès de ma rigueur,
J'aurois la liberté du maître de mon cœur ;
Lui découvrant le mal dont je souffre l'attein-
te ,

Par sa propre douleur je finirois sa crainte :
Je me rendrois heureuse & le rendrois heu-
reux ,

Et sçachant mon amour il seroit amoureux.
Que dis-je, il le seroit ? Peut-être qu'il soupire,
Mais il n'ose expliquer son aimable martyre ;
Il se plaint du respect qui cache son ardeur,
Ainsi que mon amour se plaint de ma pudeur.
Ah ! si c'est le respect qui t'oblige à le faire ,
Ne crains point , cher Daphnis , de me pou-
voir déplaire ;

Tu me rends un honneur qui cause mon tré-
pas.

Ah ! de grace , Daphnis , ne me respecte pas ,
Tes craintes sont pour moi des craintes ho-
micides ,

Tous les autres Amans ne sont pas si timides ;
Et dire ton amour à qui t'a pû blesser ,

C'est

C'est louer ses appas , & non pas l'offenser.
Dis un mot seulement , je romprai mon silen-
ce ,

Je ne veux pas donner mon cœur à ta con-
stance ;

Dès que tu m'auras dit ton amoureux souci ,
Je te dirai , Daphnis , hélas ! je t'aime aussi :
Ah ! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée ,
Donne - moi le moyen de t'ouvrir ma pensée ,
Ne me refuse pas un signe de ta part ,
Fais parler un soupir , fais parler un regard.
Si la chaste pudeur se plaint que je l'offense ,
Ce soupir , ce regard me servent de défense ,
Et je puis opposer à sa cruelle loi
Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi :
Mais je demande en vain qu'il m'aide à me
défendre :

L'adorable Daphnis ne me sçauroit entendre.
Que deviendrai-je donc dans l'état où je suis ?
Pourrai-je dans mon cœur enfermer mes en-
nuis ?

O Dieux , injustes Dieux ! qu'elle est votre sa-
gesse ?

Vos loix s'accordent mal avecque ma foibles-
se ,

Vous êtes les Auteurs de ma fragilité ,
Je la reçûs de vous avecque la clarté :
Toutefois vous voulez que je sois la maîtresse
Du puissant ennemi que me plaît & me blesse ,
Et

Et que la passion dont je me sens brûler ,
 Me consume le cœur sans en pouvoir parler :
 Vous souffrez que l'Amant qui reçût en partage ,

Dèslors qu'il vit le jour, la force & le courage,
 Et dont la fermeté peut braver les malheurs,
 Découvre sans rougir ses secretes douleurs ,
 Et cruels seulement à la fragile Amante ,
 Vous voulez l'immoler au Dieu qui la tourmente ;

Vous voulez l'obliger à cacher son tourment
 Et préférer la mort à son soulagement ;
 Et si de son amour l'extrême violence
 La contraint à parler malgré vôtre défense ,
 L'émotion du cœur lui trouble son esprit ,
 Le desordre paroît dans tout ce qu'elle dit ,
 La rougeur de la honte altere son visage ,
 Et ce n'est qu'en tremblant qu'elle dit son ser-
 vage.

Grands Dieux ! vous la traitez avec trop de rigueur ,

Donnez - lui d'autres loix , ou bien un autre cœur.

Mais j'ai beau résister à leurs rudes contraintes ,

Et pousser dans les airs tant d'inutiles plaintes ,
 Tout injustes qu'ils sont , il leur faut obéir ,
 Et leur garder la foi jusques à me trahir.

Malgré tous les efforts de mon amour extrême,
 Je

Je veux bannir de moi la pitié de moi-même,
Desabufer mon cœur de l'espoir du secours,
Et la triste langueur consumera mes jours.

Mais ni Dieux, ni pudeur, ne me sçauroient
distraire

D'aimer jusqu'au tombeau l'objet qui m'a
sçû plaire.

Je t'aime, cher Daphnis, & t'aimerai toû-
jours,

Ma vie & mon amour auront un même cours;

Et si je t'entretiens, sans jamais oser dire

Que mon cœur est soumis aux loix de ton em-
pire,

Si j'empêche mes yeux de t'en rien reveler,

Et force mes soupirs à le diffimuler,

L'étrange changement de mon visage blême

Te fera quelque jour connoître que je t'aime;

De mon teint abbattu la mortelle pâleur

Te dira mon amour, sans blesser ma pudeur;

Mon mal me sera doux, & je mourrai con-
tente

Si tu sçais par ma mort que je meurs ton
Amante.

M. la C. de la Suze.

+++++

XII. ELEGIE.

A H ! qu'il est dangereux quand on a bien
 aimé,
 De revoir les beaux yeux qui nous avoient
 charmé,
 Et que dans cet état la forte sympathie
 Rallume promptement une flâme amortie ;
 Qu'avec peu de succès notre foible raison
 Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne pri-
 son,
 Et qu'il est doux d'entrer dans une servitude
 Dont nos cœurs avoient fait une longue habi-
 tude !
 Phenice, vous sçavez que ce cœur autrefois
 Malgré votre rigueur fut soumis à vos loix,
 Qu'en voyant vos beautez je ne pûs me dé-
 fendre
 De concevoir pour vous une amitié bien ten-
 dre,
 Que j'adorai dès lors tous vos divins appas,
 Et que votre mépris ne me rebuta pas :
 Je trouvai les moyens de vous faire paroître
 Un feu que votre cœur ne vouloit pas con-
 noître,
 Et ma Muse discrete en le disant pour moi,
 Par

Par mille doux sermens vous engagea ma foi.
C'est tout ce qu'elle fait , car votre indiffé-
rence

Ne me flatta jamais de la moindre esperance,
Et je vous vis alors abandonner la Cour,
Sans avoir seulement approuvé mon amour :
Vous partites , Phenice , & laissâtes mon ame
Avec l'impression de sa nouvelle flâme.

L'Hyver a du depuis eu trois fois ses glaçons ,
L'Eté s'est couronné de ses blondes moissons ,
Et depuis ce tems-là le grand flambeau du
monde

A trois fois achevé sa course vagabonde,
Et j'ai toujours senti regner dedans mon cœur
Cette même tendresse , & cette même ardeur.

Il est vrai que ce cœur quelquefois infidèle ,
A porté ses desirs à quelque amour nouvelle ,
Qu'il s'est laissé soumettre à la brune Cloris ,
Que de la blonde Aminte il fut long - tems
épris ,

Et qu'il ne pût un jour défendre sa franchise
De la charmante humeur de l'aimable Belise :
Mais , Phenice , l'éclat de toute leur beauté
N'a point entierement soumis ma liberté.
Toujours dedans mon cœur votre puissante
idée ,

Malgré tous leurs appas s'est trop bien conser-
vée ;

Et lorsqu'après avoir surmonté leurs rigueurs ,
J'en

J'en recevois enfin de legeres faveurs ,
Je disois en suivant mon amoureux caprice ,
Que je serois heureux si c'étoit de Phenice ,
Et si le bel objet qui captive mon cœur ,
Avoit la même estime & la même douceur !
Ainsi toujours à vous , quoique toujours vo-
lage ,

J'ai toujours adoré votre divine image ,
Et malgré tous les maux qu'autrefois j'ai
soufferts ,

Je reviens à vos pieds reprendre tous mes
fers ,

Rendez - les moi , Phenice , avec toutes mes
peines ,

Je reviens de bon cœur pour renoïer mes
chaînes ,

Et pour subir enfin toutes les mêmes loix

Ausquelles mon esprit fut soumis autrefois :

Mais puisque mon destin veut bien que je vous
aime ,

N'adoucirez - vous point votre rigueur extrê-
me ?

Et ne voudrez-vous point que ma bouche au-
jourd'hui ,

Vous parle avec respect de mon cruel ennui ?

Vous n'y consentez point , & toujours ado-
rable

Vous paroissez pour moi toujours inexora-
ble ,

Et

Et si je trouve en vous mon aimable vain-
queur ,

Je le retrouve armé de toute sa rigueur.

Et bien, puisqu'il le faut, inhumaine Phenice,

Je veux vous adorer malgré votre injustice ,

Mes tourmens autrefois me parurent trop
doux

Pour ne m'exposer pas à les souffrir pour vous;

Je veux que mon amour , & soumise & dis-
crete ,

N'ait que mon seul respect pour fidèle inter-
prete ;

Je veux que mes regards & mes tristes sou-
pirs

N'osent pas seulement parler de mes desirs ;

Et quoique je vous trouve également cruelle,

Je veux être toujours & soumis & fidèle.

M. la C. de la Suze.

+++++

XIII. E L E G I E.

EN vain, charmante Iris, j'opose ma conf-
rance

Aux douleurs que me cause une si longue ab-
sence :

En vain à mon secours j'appelle ma vertu ,

Rien

Rien ne peut relever mon courage abbatu,
 Rien ne peut dissiper l'excès de ma tristesse ;
 Je sens que ma raison à ce coup me délaisse,
 Je vois bien que mes maux ne guériront ja-
 mais ,

Et que le sort détruit les projets que je fais.

J'ai l'esprit inquiet, & l'ame trop peu libre
 Pour voir finir mon mal aux fameux bords du
 Tibre ;

Je viens grossir son onde avec l'eau de mes
 pleurs ,

Et son superbe cours entretient mes dou-
 leurs.

En rêvant aux douceurs de ma gloire passée ,

Je déteste le jour que je vous ai laissée :

Je songe, aimable Iris, que le courroux des
 Dieux

M'a forcé malgré moi d'abandonner vos
 yeux ;

J'ai vainement erré sur la terre & sur l'onde ,

J'ai couru l'Italie, en merveilles féconde ;

Cette Rome où le luxe étale mille attraits ,

Où la pompe & l'éclat brillent dans ses Pa-
 lais ,

Où l'on voit habiter d'amoureuses Déeses ,

Qui sont de ces beaux lieux les illustres hô-
 tesses.

Dans cet heureux climat & la Terre & les
 Cieux ,

D'un

D'un charme sans pareil me surprirent les yeux ,

Je me laissai floter au destin qui m'entraîne :
Mais de quelque côté que ce Tyran me meine,
Ces somptueux lambris , ces bois délicieux ,
Ne peuvent plus m'offrir qu'un séjour ennuyeux ;

Ni ces Jardins remplis d'éternelle verdure,
Où l'Art en mille endroits embellit la nature ,

Ni tous ces longs côteaux tout couverts d'Orangers ,

Ne rendront point mes fers plus doux, ni plus légers ;

Mon cœur ne goûte plus ces charmantes délices ,

Il sent à tout moment redoubler mes supplices :

Votre agreable image & vos rares beautez ,
Tiennent incessamment tous mes sens enchantez ,

Rien ne peut moderer mon tourment , ni mes peines ,

Ils augmentent au bruit de ces claires fontaines ,

Leur source & leur murmure excitent ses soupirs ,

Mais ils n'éteignent point l'ardeur de mes desirs ;

Et

Et depuis que mon cœur vous a rendu les armes ,

Qu'il s'est trouvé soumis au pouvoir de vos charmes ,

Que l'amour m'a rendu sous vos divins appas ,

Tout plaisir m'abandonne où je ne vous vois pas.

Je brûlerois pour vous quand la troupe immortelle

Prendroit soin de m'offrir la Nymphé la plus belle ;

Quand ils lui donneroient tous ces riches trésors

Qui servent à parer & l'esprit & le corps ,

Je vous sacrifierois cet objet adorable ,

Quand il seroit encor mille fois plus aimable.

Si vous m'aimez , Iris , les Dieux me font témoins

Qu'en possédant leur sort, je m'estimerois moins :

Vous pourriez à l'instant dissiper ma tristesse,
Si vous vouliez un peu répondre à ma tendresse.

Si votre jeune cœur se dispoit d'aimer,
Au feu de mes regards il pourroit s'enflammer :

Il verroit dans le mien votre image tracée ,

Qui par nul autre objet ne peut-être effacée.
Vosyeux vous apprendroient ma secrète dou-
leur ;
Si vous consultiez bien ces miroirs de mon
cœur ,
Vous verriez que l'Amour ne lui donna pour
armes
Que mes vœux , mes soupirs , mon ardeur &
mes larmes ,
Que le soin de vous plaire est son soin le plus
doux ,
& qu'il vous est fidèle , & veut mourir pour
vous :
Mais l'eussiez-vous prévû , hélas ! qui l'eût pû
croire ,
Que vous fissiez mes maux aussi-bien que ma
gloire ,
Et qu'un éloignement contraire à mes de-
sirs ,
Pût changer en tourmens tous mes plus grands
plaisirs ?
Le chant des Rossignols, les Zéphirs de ces
plaines ,
N'ont jamais pû calmer la moindre de mes
peines :
Ces bois , ces prez , ces monts , ces sentiers
écartez
N'ont point eu le pouvoir d'effacer vos beau-
tez ;

Leur

Leur silence ne sert qu'à rafraîchir l'idée
 Que mon ame a toujours fidèlement gardée.
 Je ne puis vivre heureux ni près, ni loin de
 vous :

Et je ne cesse point de ressentir vos coups.
 C'est en vain que la nuit me vient offrir ses
 charmes ,

Quand je suis dévoré de mortelles alarmes ,
 Parmi l'obscurité je ne fais que gemir ,
 Mon ennui me réveille , au lieu de m'endor-
 mir ;

Et loin de l'arracher de ma triste memoire ,
 De pouvoir sur moi-même emporter la victoi-
 re ,

Je ne sçaurois trouver dans ce plaisant séjour
 Un azile assez sûr pour éviter l'amour.

Helas ! je connus bien , admirant sa puissan-
 ce ,

Que j'emploirois en vain ma foible résistan-
 ce.

Aux lieux où j'attachois mes languissans re-
 gards ,

Je rencontrois toujours la pointé de ses dards ;
 Et ce cruel Auteur de ma douleur profonde ,
 Se joue en rallumant ma flâme sans seconde :
 Au lieu de soulager mes tourmens rigoureux ,
 Il me vient accabler de chaînes & de feux.

Assez , & trop long-tems je nourris ma cons-
 tance ,

Allez & trop long-tems une fausse esperance
A trahi mes desseins , puisque votre beauté
A sçû prendre par tout ma chere liberté.

Je n'ai pû voir vos yeux sans sentir leurs atteintes ,

Ni les quitter aussi sans vous faire mes plaintes.

Endurez que mes maux puissent être écoulez
Par ces sombres forêts & leur Divinitez ;
Et souffrez pour finir mes tristes destinées ,
Qu'au lieu de consumer les nuits & les journées

A regretter les lieux où je fus enchanté ,
J'aile prier vos yeux d'adoucir leur fierté ,
Et de me pardonner , quand mon audace extrême

Vous diroit hardiment , belle Iris , je vous aime.

Laissez pour m'écouter cette injuste pudeur ,
Laissez toucher votre ame au tourment de mon cœur,

Laissez-vous attendrir , bannissez cette peste
Fatale à mon repos , à mes vœux si funeste ,
Ou bien vous me verrez , sans force & sans pouvoir ,

Reducit à la merci d'un affreux desespoir.
Si du peu que je vauz votre grand cœur s'irrite ,
Mon feu, divine Iris , me tient lieu de merite ,

L'euf.

L'eussiez-vous mille fois de gloire environné,
Apprenez que le mien vaut un cœur couron-
né :

Vous connoîtrez le prix des respects où mon
ame

S'abîme en vous parlant de ma brûlante flâme,

Si vous confiderez qu'il n'est rien parmi nous

De plus soumis que moi, ni de si fier que vous.

Ce que je vous ai dit au fort de ma misère,

Redouble, belle Iris, une peine si chère :

Je souffrirai les maux que souffrent les A-
mans,

Sans oser prendre part à leurs ravissemens.

Puisque loin d'appaîser mes secrettes alarmes,

Vous méprisez mes vœux, mes soupîrs & mes
larmes ;

Et voyant que tout aime en ce mortel séjour,

Seule vous résistez aux forces de l'amour.

Quoique ce Dieu puissant qui lance le tonner-
re,

Ait bien quitté le Ciel pour aimer sur la Terre ;

Et qu'on ait vû souvent pour des objets mor-
tels

Le Déeses laisser le soin de leurs Autels :

Leur celeste pouvoir ne les a pû défendre

Des extrêmes transports d'un mouvement si
tendre.

Elles cedoient sans crainte & sans s'examiner,

Ne s'imaginant pas qu'on les pût condamner,
Comme ces Déitez, vous êtes adorable,
Comme elles, devenez aux Amans favorable,
Imitez pour m'aimer ces exemples puissans;
Prenez quelque pitié des peines que je sens;
Chassez cette importune & froide indifféren-
ce,

Pour bannir mon chagrin & mon impatience,
Et pour rendre mon sort plus heureux & plus
doux,

Donnez-vous toute à moi comme je suis à
vous.

Je fuirai pour jamais ces bois, ces solitudes
Qui furent les témoins de mes inquiétudes:
Si vous perdez enfin votre injuste rigueur,
Je quitterai bien-tôt cette morne langueur:
Si pour récompenser une flâme fidèle,
Vous daignez approuver mon amour & mon
zèle:

Si vous favorisez ma noble passion,
J'y bornerai ma gloire & mon ambition.
Si vous me laissez voir dans le mal qui me
presse,

Que je puisse espérer tendresse pour tendresse,
Je vous promets, Iris, que vous verrez en moi
Un exemple éternel de constance & de foi.

M. la C. de la Surc.

EDIT

++++++:++++++

EDIT DE L'AMOUR.

L'Amour, Maître de l'Univers,
 Par la grace de la Nature,
 A tous ceux qui verront ces Vers ;
 Salut & galante avanture.
 Tout le monde connoît assez ,
 Sans qu'il soit besoin de le dire ,
 Les abus qui se sont glissés
 En divers lieux de notre Empire.
 Nous avons différé cent fois
 D'y remédier par nos loix.
 Tantôt persuadez qu'au milieu des alar-
 mes ,
 Du tumulte & du bruit des armes
 On entendoit peu notre voix ;
 Et tantôt occupez à vaincre par nos charmes,
 Un Roi le plus puissant des Rois ,
 Après qu'un cœur plus grand que la terre n'est
 grande ,
 A fléchi sous notre pouvoir ,
 Il n'est plus de saison que personne prétende
 De ne pas faire son devoir :
 Mais parce que , sur tout en France ,
 Comme dans le climat que nous aimons le
 plus ,
 Et l'ordinaire lieu de notre résidence ,

Il nous est important de regler les abus
Qu'avoit des derniers tems introduit la licence ;

Après que pendant plusieurs jours
Nous avons eu sur cette affaire
L'avis de Venus notre mere ,
Et de nos freres les Amours :
Enfin dans notre Cour pleniere ,
Séant avec les Jeux , les Graces & les Ris ,
Nous avons réglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime à l'empire des
Lys.

I.

Celui qu'auront charmé les attraits d'une Belle ,
Devra , pour observer quelque forme avec elle ,
Faire parler les soins dans les commencemens :
Mais s'il veut qu'on réponde à son amour extrême ,

Ils n'en parleront pas long-tems ,
Sans qu'il en parle aussi lui-même.

II.

S'abandonner à la langueur
Dans une passion naissante ,
Est un moyen mal propre à s'introduire au
cœur ,

La joye est plus insinuante :

C'est

C'est pourquoi nous voulons que les nouveaux
Amans ,

Malgré la règle des Romans ,

Prennent désormais cette voye :

Mais lorsque de leurs soins ils verront qu'on
fait cas ,

Et pourront se flater de ne déplaire pas ,

Qu'ils fassent succéder la langueur à la joye ,

Qu'ils laissent entrevoir quelques chagrins le-
gers ,

Enfin que l'on parle , & qu'on croye

Qu'on ne parle point aux rochers.

III.

La Coutume d'écrire , autrefois établie

Par quelques timides Amans

Qui n'osoient , tête-à-tête , avouer leurs tour-
mens ,

Nous voulons désormais qu'elle soit abolie.

Quand d'une vaine peur un Amant alarmé ,

N'ose dire en face qu'il aime ,

Il trahit son devoir , il se trahit lui-même ,

Et n'est pas digne d'être aimé.

IV.

Ce ne sont ni les soins , ni le respect extrême ,

Ni les soupirs , ni les pleurs même ,

Qui font croire qu'on est Amant ,

Pour bien persuader qu'on aime ,

Il ne faut qu'aimer seulement.

Du reste , on ne doit pas s'attendre-
 Que nous nous arrêtions à vouloir éclaircir
 Comme il faut déclarer une passion tendre :
 On auroit plus de peine à n'y pas réussir ,

Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.
 Qu'en ce point donc chacun suive son propre
 sens ;

Affuré par l'Amour lui-même ,
 Qu'il est bien mal aisé de dire que l'on aime ,
 Et de le dire à contre-tems.

V I.

Si l'aveu cependant qu'il fera de sa flâme ,
 Fâche ou semble fâcher la Dame ,
 Qu'il témoigne en avoir une extrême dou-
 leur ;

Mais qu'en son ame il la modere ,
 Comme il doit juger qu'en son cœur
 Elle modere sa colere.

V I I.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille que l'Amant
 Ait si peu de chagrin du courroux de la Belle ,
 Qu'il ne soit très-sensible à tout ce qui vient
 d'elle ,

Soit fierté, soit déguisement.
 Se vouloir appliquer à faire une conquête ,
 Et garder toute sa froideur ,
 C'est avoir bien plutôt un dessein dans la tête,
 Qu'une

Qu'une passion dans le cœur.

VIII.

Qu'il lui témoigne donc qu'il se fait un supplice.

De sa moindre froideur, de son moindre caprice,

Qu'il craigne sa colere à l'égal du trépas :

Mais que quelquefois il agisse

Comme s'il ne la craignoit pas.

C'est une maxime éternelle,

Que si jamais il ne fait rien

Pour se mettre mal avec elle,

Jamais il ne s'y mettra bien.

IX.

Mais de tout ce qu'il devra faire,

S'il veut apprendre à bien juger,

Qu'il consulte les yeux qui sçûrent l'engager,

C'est dans les yeux de la Bergere

Qu'on connoît l'heure du Berger.

C'est là qu'on peut sçavoir comme il faut
qu'on profite

Des bons mouvemens qu'elle aura :

L'heure en chiffres d'Amour en ses yeux est
écrite,

Et qui sçaura lire, lira.

X.

Que si par son ardeur discrète

On vient à conquérir un cœur,

Et que par une heureuse & dernière défaite

On sçache en habile vainqueur
Rendre sa victoire complete ,
Que sans se relâcher de sa premiere ardeur ,
On se fasse toujours un souverain bonheur
De la conquête qu'on a faite.
Un ennemi qu'on a réduit ,
Donne sans doute de la gloire :
Mais en vain on remporte une illustre victoire,
Si par sa negligence on en corrompt le fruit.

X I.

Quelque bien qu'on puisse être avecque sa
Maîtresse ,
Nous voulons que l'on garde un certain pro-
cedé
Plein de soin , de délicatesse ,
Où toujours avec la tendresse
Le respect soit accommodé.
C'est par là qu'un Amant dans le cœur s'in-
finuë ,
Et c'est aussi par là qu'il faut qu'il continuë ,
S'il ne veut que bien-tôt on cesse de l'aimer :
On prétendrait en vain de nourrir une flâme ,
Si l'on ne l'entretient dans l'ame
Par les mêmes moyens qui sçûrent l'animer.

X I I.

Aussi pour exciter tout le monde à bien faire ,
Nous desavouons hautement
Toute espece d'attachement

Qui

Qui n'aura point ce caractère.
 Lorsque la Maîtresse & l'Amant
 Tombent dans le relâchement
 D'une honteuse nonchalance,
 Ou que le seul emportement
 A formé leur intelligence;
 Alors, pour parler proprement,
 Du commerce qu'ils ont ensemble,
 Ce n'est plus en effet amour qui les assemble,
 Ce n'est plus que débauche, ou fade amuse-
 ment.

XIII.

S'il faut qu'un démêlé survienne,
 (Comme il ne manquera jamais)
 Que toujours l'Amant se souviene
 De chercher le premier à refaire la paix.
 On peut ou par dépit, ou par délicatesse,
 Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort;
 Mais il faut contre sa Maîtresse
 Croire toujours que l'on a tort.

XIV.

Souvent pour réchauffer une ardeur languis-
 sante,
 Un peu d'absence fait grand bien;
 Mais lorsqu'elle est trop longue, ou devient
 trop fréquente,
 Le remède alors n'en vaut rien:
 Enfin, pour dire davantage,
 Il est dangereux d'être absent;

Car

Car il est plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir ne conserve l'image
Que tant que l'objet est présent.

X V.

Comme souvent la jalousie
Trouble de nos Sujets la paix & le bonheur ,
Et que nous n'avons rien qui nous soit plus à
cœur

Que de bien assurer la douceur de leur vie :
Nous leur recommandons à tous
D'éviter , s'il se peut , de devenir jaloux.

C'est tout ce que nous pouvons dire :
Car enfin là-dessus que pouvoir ordonner ,
Si loin d'avoir rien à prescrire ,
Nous ne sçavons pas même un conseil à don-
ner ?

X V I.

Si quelqu'un bien traité des Belles ,
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
Un trophée à sa vanité ;
Qu'il soit par tout si maltraité
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Publier les bienfaits qu'on reçoit de quel-
qu'un ,
C'est , suivant l'usage commun ,
De la reconnoissance une marque très-claire ,
En amour c'est une autre affaire ,
On la fait mieux paroître à les dissimuler :

Enfin

Enfin l'ingratitude est ailleurs à se taire,
En amour, elle est à parler.

XVII.

Ceux qui jouant la Comédie
Sous le personnage d'Amans,
En tous lieu content des tourmens,
Qu'ils n'ont ressenti de leur vie,
Sont par nous declarez ennemis de nos loix;
Et nous voulons qu'en consequence
Tous nos Sujets qui sont en France,
Leur courent sus comme aux Anglois.

XVIII.

Les Graces, ces filles charmantes,
S'étant plaintes à nous que depuis cinquante
ans
Les Poëtes & les Amans
En font d'éternelles suivantes:
Nous considerant mûrement,
Que sans elles rien ne peut plaire,
Et que nous ne regnons que par leur ministère,
Nous défendons expressément
A tout Poëte, à tout Amant,
De les traiter jamais d'une telle maniere,
Et voulons que dorenavant,
Au lieu de demeurer derriere,
Elles passent toujours devant.
Nous voulons que ces Ordonnances,
Reglemens, Statuts & Défenses,
S'observent desormais dans l'Empire François,
Com-

Comme d'inviolables Loix ,
 Sans qu'on puisse aller au contraire ;
 Car tel est notre plaisir.
 Que si quelqu'un trop temeraire
 Contrevient à notre desir ;
 Pour voir son audace suivie
 Du plus grand châtiment qui puisse être ex-
 primé ,
 Qu'il soit Amant toute sa vie ,
 Et qu'il ne soit jamais aimé.

+++++

L'Heure du Berger.

L'Art de plaire est un Art , ou vain , ou
 mensonger ,
 S'il ne nous instruit pas de l'heure du Berger :
 De cet Art curieux c'est-là le plus utile ,
 Et de la rencontrer il n'est pas trop facile.
 Le beau sexe en amour aime à dissimuler ,
 Et nous paroît glacé quand il se sent brûler.
 Lorsque la passion dans son ame domine ,
 Il ne l'explique pas , & veut qu'on le devine :
 Mais malgré sa froideur , des signes évidens
 Découvrent au dehors les signes du dedans.
 Lorsque l'ambitieuse est douce & s'humilie ,
 Que l'humeur gaye incline à la mélancolie ,
 Et que la réservée à des emportemens ,

C'est

C'est là l'heure infallible & les heureux moments.

Leur procédé nouveau, & leurs humeurs changées,

Montrent que sous ses loix Amour les a rangées,

Et leur esprit soumis fait voit visiblement

Qu'on a tout surmonté jusqu'au temperament.

Chacun ne sçait que trop, que pour une conquête,

L'on ne peut réussir si ce n'est tête à tête;

On découvre bien mieux tous ses amoureux soins :

L'Amour & la pudeur n'aiment pas les témoins.

Les petits cabinets, les bois & les ruelles,

Sont propres aux larcins que l'on fait sur les belles;

Et celles qui souvent nous résistent le jour,

La nuit se laissent vaincre, & tout cede à l'Amour.

L'Aurore aussi par fois des Amans est amie,
Lorsqu'elle ouvre les yeux d'une Belle endormie,

Que le foible rayon au point de son réveil,

Semble participer des erreurs du sommeil,

Que son bras sur son lit nonchalamment s'allonge

Par

Par le ressouvenir d'un agreable songe ,
Qui flate encor ses sens par une illusion ,
On peut tout entreprendre en cette occasion :
L'on obtient aisément aussi ce qu'on souhaite ,
Après une querelle , & que la paix est faite.
Celle qui d'un Amant accorde le pardon ,
Ne veut pas avec lui se broüiller tout de bon :
On n'ose pas si-tôt se remettre en colere
Contre un cœur repentant , & qui tâche de
plaire :

En excusant la faute , on approuve les feux ,
Et qui fait une grace, en peut bien faire deux.

Quand l'Amant se déclare avec une orgueil-
leuse ,
Que dans ce même instant elle devient rê-
veuse ,
Et qu'au lieu de blâmer un si noble entretien ,
Elle baisse la vûë , & ne lui repond rien ;
Ses timides regards , & son profond silence ,
Montrent de son amour la grande violence ,
Qu'elle n'est pas d'humeur à lui rien refuser ,
Et quiconque a tout dit , peut alors tout oser.

Lorsqu'en termes si doux l'Amant dit son
martyre ,
Que l'Amante touchée elle-même soupire ;
Il doit de ses soupirs faire fort grand état ,
Et les prendre toujours pour signe du combat ;

Il doit en même tems attaquer cette Place,
Et ne la peut manquer, s'il ne manque d'au-
dace.

S'il faut être prudent pour ménager un cœur,
Il faut ne craindre rien pour en être vainqueur :
Le respect en public est de la bienfiance,
Mais il faut seul à seul un peu de violence.
A d'amoureux transports il faut s'abandon-
ner.

C'est une marque encor que le cœur se veut
rendre,

Quand la Dame se plaint, fait une reproche
tendre,

Qu'elle accuse un Amant d'avoir trop peu
d'amour,

Bien que sa passion éclate chaque jour ;

Qu'il assure qu'il n'aime, & qu'il n'adore qu'el-
le,

Que son desir ardent lui prouve enfin son zele :
De tous ses beaux discours ses sens peu satis-
faits,

Témoignent clairement qu'elle veut des effets.

Quand une belle Dame est dans la solitude,
Et qu'un fâcheux exil fait son inquiétude,
Lorsque loin de la Cour rien ne la peut tenter :
Si quelque homme galant s'en va la visiter,
Dont l'entretien lui plaise, & le merite est ra-
re,

De

De ses faveurs alors elle n'est point avare :
Dans son desert affreux il lui paroît un Dieu,
Et tout est favorable , & le tems & le lieu.

Au sortir d'un tournois d'une illustre Assemblée ,
Où de gloire & d'honneur une Amante est comblée ,
Lorsqu'un Amant s'élève entre mille beautez,
Lui donnant tous les prix qu'il en rapportez ,
Chez elle à son retour au milieu de la joie ,
Aux vœux du bienfaicteur l'orgueil la livre en proie ,
Il fait , s'il est hardi , tout autant que discret ,
D'un triomphe public , un triomphe secret.

Au jour plein de plaisir d'un festin magnifique
Qu'un Amant liberal donne avec la Musique ,
Sous des feüillages verts, où d'amoureux accens
Endorment la raison , & reveillent les sens ,
Si l'Amant s'apperçoit que l'Amante est allée
Pour s'entretenir seule en quelque sombre allée ,
La trouvant à l'écart , il doit tout esperer ,
Et croire qu'elle avoit dessein de s'égarer.

Celui qui veut gagner le cœur d'une Coquette ,

Doit

Doit la flater toujours , dire qu'elle est parfaite ,

Loüer jusqu'aux défauts, & s'il veut en jouïr
Par la pompe & l'éclat il la faut ebloüir ;

Avoir de beaux habits, une superbe équipage ,

N'envoyer ses billets jamais que par un Page,
Contrefaire toujours l'homme de qualité,
Et lui sacrifier quelque illustre beauté :

On lui fait grand plaisir , alors que l'on déchire

La beauté qui l'efface , & que chacun admire ;
Elle veut à ses yeux la voir pousser à bout ,
Après ce grand service elle accordera tout.

Pour gagner une prude , on fait tout le contraire ,

Il faut sçavoir long-tems & souffrir & se taire,
Avoir bien du mérite, & ne s'en pas vanter,
En public, seul à seul , toujours la respecter,
Choisir pour la loüer le tems de son absence ,
Et faire adroitement qu'elle en ait connoissance.

Mais le plus grand service , qui s'en veut faire aimer ,

C'est de fermer la bouche à qui l'ose blâmer,
Contre tous , en tous lieux , prendre en main
sa querelle ,

Et soutenir qu'elle est aussi sage que belle ;

Contre

Contre la calomnie hautement la servir ,
Et lui sauver l'honneur , afin de le ravir.

Lorsqu'une jeune fille , & d'une humeur
galante ,
Voit le jour d'un hymen sa Rivale contente ,
Qu'elle assiste au contrat , à tout , hors au
plaisir ,

Cet exemple amoureux allume son desir :
Le portrait qu'on lui fait de sa compagne heu-
reuse ,

D'un mystere inconnu la rend si curieuse ,
Que qui traite l'Amour de la belle façon ,
La dispose aisément d'en prendre une leçon.

Quand la veuve est aussi dans la fleur de
son âge ,

Qu'elle n'a plus au front ni bandeau ni nuage ,
Et que son embonpoint augmente ses beau-
tez ,

Sans nous faire pitié , dit ses necessitez ,
Qu'elle plaint doucement les malheurs d'une
veuve ,

La plainte de sa flâme est une sûre preuve ;
Un bon consolateur , un esprit délicat ,
Lui fait rompre son jeûne avec le Celibat.

Lorsque contre un Mary la femme est irri-
tée

De

De se voir d'un jaloux sans sujet maltraité ,
 Qui l'accable d'ennuy par mille soupçons
 vains ,
 Et dont la mine basse augmente ses dédains ;
 S'il l'homme infidèle alors qu'il la maltraite,
 De dépit , de colere , elle le fait Prophète ,
 L'Amant lui fait plaisir qui s'offre à la venger ,
 Et l'heure du dépit est l'heure du Berger.

Voilà les beaux secrets des subtiles finesses
 Par où l'on peut gagner les plus fières Maîtresses :

Il n'est pas trop aisé de pouvoir inventer
 Quelques nouveaux moyens propres pour les
 flater.

Si j'ai tendu les rez où les cœurs se font prendre ,

J'ai bien fait voir aussi comme il s'en faut défendre :

J'ai servi le public par ce fard amoureux ,
 Les pièges découverts en sont moins dangereux.

Les Dames profitant des avis que je donne ,
 Il faut que ce beau Sexe en foule m'environne ;

Et s'il ne prétend pas de passer pour ingrat ,
 De cet Ouvrage utile , il faut qu'il fasse état :
 Un honneur pour le moins doit faire mon partage ,

Pour

Pour mille que mes Vers sauveront du naufrage,

Et la plus genereuse aux yeux de mes Rivaux,
Doit de sa belle main couronner mes travaux.

+++++

PLACET DE LA

PIGEONNE MORTE,

AU ROI.

SIRE, une pauvre Pigeonne,
SInnocente, franche & bonne,
Attend, pour le moins, de vous
Ce qu'obtiennent les Filoux,
Quelque moment d'audience,
Non pour demander vengeance.
Soûmise aux ordres du Ciel,
Elle voit d'un cœur sans fiel,
Le jaloux, de qui l'envie
A scû la priver de vie.
Elle ne vient point aussi
D'un ambitieux fouci
Charmer toutes les oreilles
Du grand bruit de vos merveilles,
Un Cigne au bord du tombeau
N'a pas le chant assez beau,
Et s'il vouloit l'entreprendre,

Seroit

Seroit contraint de se rendre ,
 En un mot, Prince charmant ,
 On lui fait un monument.
 Mais on est en grande attente
 D'un homme qu'on nomme Acante ,
 D'un homme à plusieurs métiers ,
 Très-connu des Financiers ,
 Et très-connu des Poëtes ,
 Qui fait parler les Fauvettes ,
 Qui peut immortaliser ,
 Qui peut , c'est beaucoup oser ,
 Je ne sçai s'il le faut croire ,
 Ajoûter à votre gloire ;
 On sçait qu'il est détenu :
 Jusqu'à ce qu'il soit venu ,
 Elle erre sans sepulture ,
 Et de son petit murmure ,
 Pleine de témérité ,
 Trouble votre Majesté.
 Sire , rendez-le , de grace ,
 Aux vœux de tout le Parnasse ,
 Tout le regne des oiseaux
 En fera des chants nouveaux :
 Cignes , Rossignols , Fauvettes ,
 Dans leurs peines plus secretes ,
 Après un si bon succès
 Vous donneront leurs Placets ,
 Chantant jusques sous le Pole
 Cette agréable parole :

Aimons-le d'un cœur soumis ,

Malheur à ses ennemis.

Les plus fiers Oiseaux de proie ,

Moitié crainte , moitié joye ,

Aux Placets auront recours ;

Et devant fort peu de jours

Nous y verrons venir , Sire ,

Jusqu'à l'Aigle de l'Empire.

+++++

LA PIGEONNE.

Quand la Pigeonne aux abois
Eprouvoit les dures loix

Qui ne distinguent personne ,

Sapho d'un tendre discours ,

Pleurez , disoit-elle , Amours ,

Pleurez l'aimable Pigeonne.

Les Menages , les Gombauds ,

Aux chants amoureux & hauts ,

Dont le (*) bruit par tout raisonne ,

Appellez à son secours ,

Redisoient , pleurez , Amours ,

Pleurez l'aimable Pigeonne.

Au petit bois enchanté ,

L'oiseau qu'on a tant vanté ,

Mal-

(*) La Fauvette qui revient tous les ans en ce petit
bois , celebre par les Poësies qui en ont été faites.

Malgré l'hyver qui l'étonne,
Dit de son ton le plus doux :
Pleurez , Amours , avec nous ,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

(1) La tendresse aux yeux charmans
S'écrie à tous les momens ,
Adieu pour jamais , (2) Mignonne.
Perissent tous les jaloux :
Pleurez , Amours , avec nous ,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Touchez de ses doux accens ,
Venus & ses chers enfans
Ouvrent son cercueil d'Yvoire ,
La font un (3) Astre nouveau ,
Qui brille , également beau ,
Dans le Ciel & dans l'Histoire.

En cet état glorieux
Elle a regret à ces lieux ,
Merveille d'un cœur fidèle ;
Et de cent petits élans ,
Agitant ces feux tremblans ,
Croit encor battre de l'aîle.

Trafille interdit & sans voix ,
Pour voir si l'objet qu'il adore

H ij Vien-

(1) C'est l'empire de Tendre.

(2) Mignonne étoit son nom.

(3) On venoit de découvrir la Comète , que plusieurs
assurent être une Etoile.

Viendrait le decevoir encore ,
Voulut se rendormir cent fois.

Mais vous , beauté trop adorable ,
Qui causez seule ses soupirs ,
Qui connoissez tous ses desirs ,
Et rendez son sort déplorable ;
Vous qui le pouvez soulager ,
Vous qui pouvez finir sa peine ,
Devinez-vous , inhumaine ,
Ce que Trasille a pû songer ?

+++++

E P I T R E

A A C A N T E.

A R G U M E N T.

Sapho ayant partagé les poires de son Jardin sur l'Arbre à un certain nombre de ses amies & de ses amis , la poire d'une Dame de beaucoup d'esprit , & celle d'Acante , se trouverent sur un même Arbre , vis-à-vis d'un Abricotier en espalier. Cette Dame s'en étant allée à la Campagne , pria Acante de lui garder sa poire en son absence , & lui écrit ensuite la premiere de ses Epîtres.

Illustre gardien de ma poire ,
Un Dragon eut jadis la gloire

D'être

D'être gardien des pommes d'or ;
 Ma poire qui vaut mieux encor
 Que ne vaut la plus belle pomme ,
 Merite les soins d'un grand homme ;
 Non seulement pour sa beauté ,
 Mais pour l'honneur d'avoir été
 Préféablement à toute autre ,
 La sœur cadete de la vôtre ,
 Et pour le glorieux destin
 De croître dans le beau jardin
 D'une pucelle de merite ,
 Et d'Apollon la favorite.
 Faites-en donc un peu de cas ,
 Sur tout ne la negligez pas ,
 Que nul ne lui porte dommage ,
 Et que rien ne lui fasse ombrage ;
 Qu'elle soit toujours au Soleil ,
 Afin qu'elle ait le teint vermeil ,
 Et qu'elle en vaille plus de mille ,
 Comme celle du beau Trafille.
 Pour la vôtre , je n'en dis rien ,
 La raison & moi voulons bien ,
 Que comme étant la sœur aînée ,
 Elle soit plus belle & mieux née.

+++++

S T A N C E S

Du Chevalier de Riviere.

*Sur une Fauvette qui revient tous les ans au
Jardin de Mademoiselle de Scudery.*

ON dit que votre Roitelet
Est bien saoul de sa Roitelette,
Que ce petit drôle ne fait
Des soupirs que pour la Fauvette.

Sur la cime de son buisson,
On le voit de votre fenêtré
Sur ses ergots comme un Gascon,
Ne faisant rien que pour paroître.

Il sçait pourtant que les Fauvets
Son de plus illustre famille,
Et que celle des Roitelets
Est la dernière en volatile.

Mais dans l'Histoire des humains
Il voit de plus grandes foiblesses,
Où bien souvent de petits Nains
Ont fait succomber des Alteses.

Il sçait qu'il est roux & petit ,
 Que la Fauvette est grande & blonde ;
 Mais le fripon sçait ce qu'on dit
 De la Maîtresse de Joconde.

Enfin (ceci soit entre nous)
 Il espere de sa conquête ;
 Car le Fauvet n'est point jaloux ,
 Méprisant sa petite tête.

Voyez dès-là s'il y fait bon ,
 Et si la chose est avancée ,
 Le mari n'ayant du soupçon
 Que des oiseaux de sa volée.

Mais vous êtes dessus les lieux ,
 Vous verrez toute sa conduite ,
 Et je vous prie au nom des Dieux ,
 De m'en faire sçavoir la suite.

*Mademoiselle de Scuderi répondit au
 Chevalier de Riviere , & lui manda qu'en
 se promenant dans son Jardin , elle avoit
 trouvé ces deux couplets de la Fauvette au
 Roitelet.*

Vous recevrez de mes nouvelles
 Par les premières Hirondelles ,
 Je les suivrai bien-tôt si le Printems est beau ,
 Attendez-moi sous le petit ormeau ,

À côté du grand Cicomore ,
Où nous vîmes un jour Zéphir parler à Flore,

A U T R E.

Je sçai que je ne suis pas belle ,
Mais je chante passablement ,
Et quand on m'aime tendrement ,
J'aime comme une Tourterelle.

+++++

L A

FAUVETTE.

D I A L O G U E

Entre Acante & la Fauvette.

A C A N T E.

P Uisque Sapho n'est point ici ,
Fauvette , son plus cher souci ,
Prends un peu le soin , je te prie ,
D'entretenir ma rêverie.

L A F A U V E T T E.

Moi , j'entretiendrois un ingrat ,
Qui fait quand il veut un grand plat

D'un

D'un Abricot & d'une poire ,
Et qui ne fait rien pour ma gloire.

A C A N T E.

Cette Poire & cet Abricot ,
Ma Mignonne , ne disoient mot :
Mais toi , tu te chantes toi-même ,
Et mon orgueil seroit extrême ,
Si je pretendois par mes vers
Egalier tes charmans concerts.
Pour un dessein si temeraire ,
Lambert même & sa sœur Hilaire
N'en sçavent pas encor assez.
Deux Rossignols ces jours passez
Se le mirent en fantaisie ,
L'un en creva de jalousie ,
Se voyant par toi surmonter ,
Et l'autre en creva de chanter.

LA FAUVETTE.

Il n'en est rien , mais je l'avouë ,
Faux ou vrai , j'aime qu'on me louë ,
Chacun est de même je croi ,
Parle donc , que veux-tu de moi ?

A C A N T E.

Est-il vrai , celebre Fauvette ,
Qu'en ce lieu faisant ta retraite
Déjà depuis près de vingt ans , (1)
Tu reviennes tous les Printemps ?

H v Qu'un

(1) Les voisins ont remarqué que depuis dix-huit ans ce Jardin n'avoit point été sans Fauvette.

Qu'un petit animal volage ,
Un petit oiseau de passage ,
Parmi tant de legereté ,
Conserve tant de fermeté ?
Quel charme secret te rappelle ,
Cette touffe d'arbres est belle ;
Mais le monde a tant d'autres lieux
Où tu serois encore mieux.

LA FAUVETTE.

J'ai parcouru la Terre & l'Onde ,
J'ai vû les quatre coins du monde ,
Sans voir en tous ces longs détours
Ce qu'on voit ici tous les jours.
J'ai bien vû de filles sçavantes ,
Mais qui n'étoient que des pedantes ;
Des filles de grande vertu ,
Dont l'esprit étoit bien tortu ;
Des filles d'esprit un peu folles ,
Dont l'esprit n'étoit qu'en paroles :
Mais une fille sans défaut ,
De qui le cœur fût noble & haut ,
La vertu presque inimitable ,
L'esprit grand , solide , admirable ,
Sage , éclairé , poli , charmant ,
On la chercheroit vainement
Par tous les quatre coins du monde ,
Car Sapho n'a point de seconde.

A C A N T E.

Il est vrai , mais l'ambition

Est

Est une étrange passion ,
 Et qui croira que de ta vie
 Il ne t'ait pris aucune envie
 D'aller en un plus beau séjour
 Charmer nos grands , faire ta Cour ?

LA FAUVETTE.

Bien des Grands , au siècle où nous sommes ,
 Sont petits comme d'autres hommes ,
 Et la plupart.....

ACANTE.

Hola , tout beau ,
 Fauvette , ton petit cerveau ,
 Sans prendre garde aux conséquences ,
 S'emporteroit en médifance ;
 Je connois les grands , & j'en voi
 Que j'estime aussi peu que toi ;
 Mais j'en sçai plus de quatre encore
 Qui meritent qu'on les honore ,
 Et toi qui n'en fais point de cas ,
 Dis-moi , ne le connois-tu pas ,
 Celui que ta Sapho revere ,
 Des Muses l'Amant & le pere ,
 Grand en esprit , grand en bonté ,
 Et grand en generosité ,
 Fâcheux en un point , je l'avouë ,
 C'est qu'il n'aime point qu'on le louë ?

LA FAUVETTE.

Il a beau faire , cependant
 De l'Orient à l'Occident ,

H vj

En

En France , aux Nations étrangères ,
Tout raisonne de ses loüanges ,
Et tous les jours par mon devoir ,
Je suis prête de l'aller voir :
Mais on m'a dit que cent affaires ,
Au bien de l'Etat neccessaires ,
Le partagent incessamment ;
Qu'il faut que bien adroitement
Ses moindres momens il dispense ,
Pour pouvoir donner audience
A cent & cent particuliers ,
Aux gens de Robe , aux Cavaliers ,
Au peuple , à la Cour , au Poëtes ,
Et point du tout pour les Fauvettes.

A C A N T E.

Il t'écouterà toutefois ,
Prepare seulement ta voix ,
Et quelques chansons des plus belles ,
Je lui dirai de tes nouvelles ;
Mais en échange , Oiseau charmant ,
Parle-moi plus sincerement.
Sapho , dis-tu , cette merveille
Qui n'aura jamais de pareille ,
Te fait aimer ce petit bois ;
Et ne sçait-on pas qu'autrefois ,
Quand cette lumiere éclatante ,
De ses propres clartez contente ,
Se cachoit encore à nos yeux ,
On n'éclaircit qu'en d'autres lieux ,

Ce bois , ta première demeure ,
Te revoyoit comme à cette heure ?

LA FAUVETTE.

O Dieux ! en quelle extrémité
Me met ta curiosité !
Veux-tu que les races futures
Se moquent de mes aventures ,
Et qu'on les vende au premier jour
Avecque l'Almanach d'amour ?
Mais tes promesses sont trop grandes ,
Apprens ce que tu demandes ,
Et s'il se peut , tiens-le caché.
Vingt ou trente ans avant Pfiché ,
L'amour qui n'aimoit rien encore ,
Avec ce feu qui tout devore ,
Se divertissoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux ;
Ni le trident , ni le tonnerre ,
Ni le bras du Dieu de la guerre ,
Ni l'adresse , ni le sçavoir ,
Ne résistoient à son pouvoir ,
Et bien souvent du plus aimable
Il faisoit le plus misérable.
Apollon étoit rebuté
Quand Vulcain étoit bien traité ,
Les heures portières fidelles
De ces demeures éternelles ,
Qui sans autres soins importants ,
Ne songeoient qu'à passer leur tems ;

Un

Un jour pour punir son caprice
Par quelque agreable malice ,
Dirent qu'il falloit à son tour
Donner de l'amour à l'Amour.
Elles sont deux fois douze en nombre ,
De qui l'humeur n'a rien de sombre ,
Jeunes , fraîches , pleines d'appas ,
Marchant toutes d'un même pas ;
Toutes sœurs , toutes d'un même âge ,
Même taille , même visage :
Même feu brille dans leurs yeux ,
Et rien ne ressemble mieux
Dans leur monde , ni dans le nôtre ,
Que fait une heure avec une autre.
Leur pere même sans pareil ,
Soit Jupiter , soit le Soleil ,
(Car l'histoire en est incertaine)
Ne les distingue qu'avec peine ;
Cent fois il est embarrassé ,
Prenant Irene pour Dicé :
Souvent il appelle Ortezie ,
Qu'on lui répond , je suis Mazie.
Une de ces aimables sœurs :
Fit un grand amas de douceurs ,
De mots obligeans , de caresses ,
De soins , d'amitiez , de tendresses ,
De ces regards faux & charmans ,
Qui pour les credules Amans
Disent tout ce qu'un cœur desire ,

Et

Et pourtant ne veulent rien dire.
 Elle choisit & tems & lieu
 Pour attaquer ce petit Dieu ,
 Qui peut dompter les plus rebelles ,
 Et bien que de mille autres belles
 Il eût sçû défendre son cœur ,
 Soit qu'il fût de meilleure humeur ,
 Soit que son heure fût venuë ,
 L'heure lui donna dans la vûë :
 Helas ! dit-il en soupirant ,
 A la fin une heure m'apprend ,
 Par le vouloir des destinées ,
 Ce que n'avoient pû tant d'années ,
 Que mes flâmes , que mes liens
 Etoient des maux , étoient des biens ,
 Et ce que mon cœur insensible
 Trouvoit encore moins possible ,
 Des maux qui se font desirer ,
 Des biens qui nous font soupirer.
 Puis il lui parle de ses charmes ,
 N'épargne prieres ni larmes ,
 Exprime mille ardens desirs ,
 Par autant de brûlans soupirs ,
 Et dit en son nouveau martyre
 Tout ce qu'aux autres il fait dire.
 L'heure feint de s'en irriter ,
 Un moment après d'en douter ,
 Puis de le croire & de se rendre :
 Enfin d'une voix douce & tendre :

Soyez ;

Soyez , dit-elle , en le quittant ,
Soyez amoureux & constant ,
Et sçachez qu'une amour fidelle
Ne trouva jamais de cruelle.
D'aïse l'Amour est transporté ,
Sa nouvelle felicité ,
Se répand sur tout son empire ,
Rien n'y gemit , rien n'y soupire ,
Les plus infortunez Amans
En plaisirs changent leurs tourmens ,
Et la plus cruelle souffrance
Devient heureuse en esperance .
A peine le Soleil levant
A commencé le jour suivant ,
Que l'amour s'éveille , se presse
D'aller voir sa belle Maîtresse ,
Et comme un petit insensé
Cherche les yeux qui l'ont blessé.
Mais parmi tant de sœurs aimables
Il trouve tous les yeux semblables ,
Chacune a les mêmes attraits ,
Et le blesse des mêmes traits ;
Chacune lui semble sa belle ,
C'est elle , & si ce n'est pas elle :
En vain du geste & du regard ,
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il étoit esclave ;
Chaque heure d'un pas lent & grave ,
Feignant d'ignorer son ennui ,

Passoit, & se mocquoit de lui.
Il s'éloigne, & dit en lui-même,
Que peut-être l'heure qu'il aime,
Pour le combler de ses faveurs
Se dérobera de ses sœurs;
Déjà son ame impatiente
Se consume dans cette attente;
Jamais on ne fit tant de vœux,
Jamais dans l'empire amoureux
Heure ne fut tant attenduë,
Que le fut cette heure perduë.
Tout triste, tout honteux, tout las',
L'amour retourne sur ses pas.
Alors toutes les Sœurs ensemble
Lui disent, amour, que t'en semble?
Est-il pas bien doux d'être Amant?
Les heures n'aiment qu'un moment;
Mais pour toi, s'il t'en prend envie,
Tu peux aimer toute ta vie.
L'Amour après un tel affront,
Epreuve un changement bien prompt,
Il n'a plus que de la colere,
Et rien ne le peut satisfaire.
Pour punir sa facilité
Qui l'avoit fausement flaté,
Il veut, & ses loix sont bien rudes,
Que ces Sœurs qui font tant les prudes,
Qui dédaignent tant son amour,
Brûlent d'autres feux tour à tour.

Qu'on

Qu'on trouve une heure en la journée ,
Foible , facile , abandonnée ,
Qui ne sçache rien ménager ,
Et c'est là l'heure du Berger.
Mais quoi , sa flâme méprisée
Dans le Ciel servoit de risée ,
Il quitte le séjour des Dieux ,
Et pour laisser en mille lieux
Quelque marque de sa vengeance ,
Contre la perfide inconstance ,
O vous , qui par de lâches tours ,
Troublez l'empire des amours ,
Dit-il , vains diseurs de fleurettes ,
Volages , inconstans , coquettes ,
Esprits changeans , soyez changez ,
Et que les amours soient vengez.
Il dit , & sa seule parole
Allant de l'un à l'autre Pole ,
De mille & mille Amans legers
Fit autant d'oiseaux passagers.
Ceux à qui les amours nouvelles
Ont toujours semblé les plus belles ;
Contre ces oiseaux inconstans
Cherchent en tous lieux le Printemps :
Ceux que la froide indifférence
Seule porta dans l'inconstance ,
Vont cherchant les climats glacez ,
Et par le beau tems sont chasséz.
On vid sur la terre & sur l'onde

Floter la troupe vagabonde
De ces volages emplumez ;
Les uns en Cailles transformez ,
Voleterent les aîles basses ,
Les autres devenus Becassés ,
Se trouverent un pied de nez ;
Quelques autres plus étonnez
Que s'ils fussent tombez des nuës ,
Se trouverent tout-à-fait Gruës :
Faut-il te dire mon malheur ?
Prens-tu plaisir à ma douleur ?
Et bien pour être un peu coquette ,
Je devins moi-même Fauvette.
Mais c'étoit en mes jeunes ans ,
Que j'avois des desirs changeans :
Le tems m'a fait être plus sage ,
Je consulte quand je m'engage ;
Mais dès que j'en ai fait serment ,
J'aime ensuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vainqueur de l'inconstance ,
Tout changement m'est odieux ,
Jusques au changement de lieux :
Si ma cruelle destinée
Me fait errer toute l'année ,
Au moins quand la belle saison
Reviendra sur votre horison ,
Ce bois ma première demeure
M'aura jusqu'à ce que je meure ;

On

Ou que par un destin plus doux
L'Amour appaise son corroux ,
Soit enfin touché de ma peine ,
Et me rende la forme humaine.

A C A N T E.

Qu'il le fasse , j'en suis content :
Entre nous , Fauvette , pourtant
Ta constance n'est qu'une fable ,
Coquette est un mal incurable ,
Qui coqueta dès le berceau ,
Coquettera jusqu'au tombeau.
Nous sçavons toute ton histoire ,
Penses-tu nous en faire accroire ?
Nous prens-tu pour des Allemans ?
Un Poëte des plus galans ,
Et qui se connoit en coquettes ,
Nous a conté tes amourettes
Avec le petit Roitelet :
Et que dis-tu de ce couplet ?
*Je sçai que je ne suis pas belle ,
Mais je chante passablement ,
Et quand on m'aime tendrement ,
J'aime comme une Tourterelle.*

L A F A U V E T T E.

Je dis qu'on peut mal aisément
Cacher un amoureux tourment :
Mais plus aisément encore ,
Ne point aimer qui nous adore.

Tu fais bien , car en peu de mots ,
Les constans ne sont que des sots ;
Chere Fauvette , quand j'y pense ,
Ta peine est une recompense ,
Tu peux d'un desir curieux
Visiter la Terre & les Cieux ,
Voir les Villes & les Provinces ,
Les differens séjours des Princes :
Point d'affaires & point de Cour ,
Jamais de violent amour ,
Jamais de pensée importune ,
Pour la gloire ou pour la fortune :
Sans autrement te tourmenter ,
Qu'à prendre l'air & qu'à chanter ,
Faisant de journée en journée ,
Un Printemps de toute l'année.

LA FAUVETTE.

Ah ! que tu connois peu nos maux ,
Et nos peines & nos travaux !
Trembler sans cesse pour sa vie ,
De mille ennemis poursuivie ;
Trouver en cent Climats divers ,
Non un Printemps , mais cent Hyvers ,
Passer les mers le plus profondes ,
En danger de cheoir dans les ondes ,
Si l'aîle vient à nous manquer ,
Ou la tempête à nous choquer ;
Bâir & rebâir sans cesse ,

Cha

Chaque jour quand la faim nous presse ,
 Dépeupler tous les environs
 De mouches & de mouchérons ,
 Voilà nos plus doux exercices ,
 Et nos plus charmantes delices.
 Crois-moi , je te le dis encor ,
 Tout ce qui reluit n'est pas or ,
 Et le plus souvent l'inconstance
 N'est heureuse qu'en apparence ,
 Aime toujours fidelement ,
 Et prend bien garde seulement ,
 Que Z E N O C R A T E , s'il n'est sage ,
 Ne devienne Oyseau de passage.

*L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de
 lui-même :*

Zenocrate toujours amoureux & volage ,
 Courant les mers d'amour de rivage en ri-
 vage.

+++++

S U I T E

D E L A F A U V E T T E .

Le Rôtelet à la Fauvette.

C'Est donc vainement que j'attens
 Les plus tardives Hirondèles
 Ces Messageres du Printems

N'ap-

N'apportent point de vos nouvelles.
 En vain je passe chaque jour
 Sur la cime du Cicomore ,
 Je ne découvre rien encore
 Qui m'annonce votre retour ;
 Mais un bruit qui vous deshonore ,
 M'apprend que vous changez d'amour ,
 La nouvelle est trop averée ,
 Vous abandonnez nos forêts ,
 Et vous êtes dans les marais
 Une Coquette déclarée.
 Qui vous oblige à me changer ?
 M'accuse-t'on d'être léger ?
 Suis-je devenu plus difforme ?
 Je suis ce même Roitelet
 A qui par un galant couplet ;
 Vous disiez quelquefois , attendez-moi sous
 l'Orme.
 Mais puisqu'enfin l'on me reforme ,
 Adieu, je suis votre valet.

+++++

REPONSE DE LA FAU- *vette au Roitelet.*

JE vous jure , foi de Fauvette ,
 Que je ne fus jamais Coquette :

Mais

Mais trop inconstant Roitelet ,
 J'ay sçû d'une vieille Choüette ,
 Qu'on dit qu'une jeune Aloüette
 Vous enchante de son caquet ,
 Et que depuis cette amourette
 Vous parlez comme un Perroquet ;
 Mais si vous devenez coquet ,
 Je vous jure , foi de Fauvette ,
 Que vous aurez votre paquet.

+++++

REPONSE DU ROITE- *let à la Fauvette.*

Cette causeuse de Choüette ,
 Cette plieuse de toilette ,
 Vous en a donc de moi depuis peu bien conté ?
 Hé quoi ! pour avoir écouté
 Une Alloüette jeune & belle ,
 Qui chantoit en montant au Ciel à tire-
 d'aîle ;
 Est ce de quoi vous alarmer ?
 Ne sçauroit-on la voir ni l'oüir sans l'aimer ?
 O dieux , la plaisante querelle !
 C'est bien à vous de me blâmer ,
 Vous qui tous les matins au lever de l'Aurore ,
 Pendant que le Fauvet & moi dormons encore ,

Chan-

Chantez deffus le Cicomore
 Pour attirer tous les Oiseaux passans ,
 Avec des tons legers & languissans ,
 Dont vous enchantez tous leurs sens :
 Un Linot depuis peu charmé de votre note ,
 A fait divorce avecque sa Linote ,
 Vous mettrez des divisions
 Dans les plus belles unions.
 C'est une chose fort honnête :
 Qui n'auroit point martel en tête ,
 D'un Rossignol nouveau venu ,
 Que vous avez déjà trois fois entrerenu ?
 Un folâtre Verdier l'autre jour plus d'une
 heure

Avec vous becqueta dans une même Meure :
 J'étois caché dans un Laurier ,
 Et vous voyois sur le Meurier :
 Enfin je ne sçaurois m'en taire ,
 Quand cela devroit vous déplaire.
 Je veux vous dire encor que l'on vit un Pin-
 son

Un jour auprès de vous à l'ombre d'un buif-
 son ,

Qui vous disoit une chanson

De sa façon ,

Et vous vous plaisiez tant au son ;

Que j'en eus dans le cœur un terrible glaçon :
 Puisque j'ai commencé, si faut-il que j'acheve,
 Car aussi-bien la douleur qui me créve

Tome I.

I

Ne

Ne me donne ni paix ni trêve :
Je dis donc qu'il n'est pas jusques à des Moineaux

Qui ne vous disent mots nouveaux
Soir & matin dans les Ormeaux :

Mais par votre brusque menace
Je vois bien mieux encor qu'un autre a pris
ma place

Et que le Roitelet de votre cœur s'efface :

Car quand on menace tout haut ,

Je suis persuadé qu'il faut

Qu'on soit prêt à faire le faut ,

Si la chose n'est déjà faite :

C'est pourquoi , legere Fauvette ,
Je m'en vais deormais songer à ma retraite.

+++++

R E' P O N S E

à la seconde Lettre du Roitelet.

J'Aime des Rossignols , des Verdiers , des
Pinsons ,

Je chante pour leur plaire , & j'en prens des
leçons ,

Mille & mille moineaux vivent sous mon em-
pire ,

Et d'un petit Linot j'écoute le martire.

Vous

Vous deviez dire au moins que j'en veux au
Phénix

Et que j'adore encor l'Oiseau de Paradis.

Parlez des Pellicans, des Alcions, des Cygnes,
Qui par leurs chants ou par leur nom ,
Pourr oient sans doute être fort dignes
De changer en Coucous tous les Paons de
Junon :

Mais pour plaire à votre Aloüette ,

Vous me traitez en infame coquette.

Cependant malgré moi je ne vous puis haïr ,
Après cela , cruel , pourrez-vous me trahir ?

Et cette injuste jalousie

Qui vous vient du rapport d'une méchante
Pie ,

Pourra-t'elle effacer d'une esprit amoureux
Tant d'innocens plaisirs , tant de momens
heureux ?

Revenez , revenez , quittez votre Aloüette ,
Qui ne vaut pas votre chere Fauvette :

Reprenons nos amours , reprenons nos chan-
sons ,

Et chantant tous les jours de buissons , en buis-
sons

Surpassons , s'il se peut , les tendres Tourterel-
les ,

Dont les flâmes sont éternelles :

Car enfin le dépit doit ceder

Au plaisir de se racommoder.

Cette maxime est des plus belles ,
Et vous la trouverez dans les chansons nou-
velles.

+++++

III. RE'PONSE DU ROI- telet à la Fauvette.

Que vous sert-il de me nier
Que vous êtes une infidèle ?
Vous pensez vous justifier
En me faisant une querelle ?
En venant me calomnier ,
Passer pour une Tourterelle ?

Deux mots seuls , mais fort convainquans ,
Vont faire voir votre inconstance ,
Les plus sçavans Chantres du tems
Ont avecque vous confidence ;
Mais des Confidens éloquens
Ne s'obligent pas au silence.

On peut tenir pour fort suspect
Le conte fait par la Choüette ,
Mais quand vous-même sans respect
Vous vous déclarâtes coquette ,
Vous fûtes prise par le bec ,
Et vous confessâtes la dette.

Vous quittez avecque raison

De nos Forêts la nuit profonde ,
 Pour vous percher dans la maison
 De cette Sapho sans seconde ,
 Dont l'esprit sans comparaison
 De tant de lumieres abonde.

Mais ce lieu n'est pas un séjour
 Où l'on fasse estime des bêtes ,
 L'on ne voit rien dans cette Cour
 Qui soit propre aux petites têtes ,
 Un Roitelet brûlant d'amour
 Est plus digne de vos conquêtes.

Il est vrai que je suis rousseau ,
 Mais , Fauvette , vous êtes fauve ;
 Revenez , j'ai près d'un ruisseau
 Un nid pour vous , où Dieu me sauve ,
 Au creux d'un petit arbrisseau ;
 Qui pourra vous servir d'alcove.

Mais je vous presse vainement ,
 Toute coquette est incurable ,
 Si j'étois un nouvel Amant ,
 Vous seriez moins inexorable :
 Vous changerez à tout moment ,
 Je serai toujours misérable.

Dessus le tronc d'un arbre mort ,
 Dans une triste solitude ,
 Je n'espere plus de mont fort

Qu'une éternelle inquietude ,
 Mais rien ne m'afflige si fort
 Que votre extrême ingratitude.

+++++

DERNIERE RE'PONSE

de la Fauvette au Roitelet.

J E viens d'un aimable verger ,
 Où bien souvent je rêve & je soupire ,
 J'ai vû des vers gravez sur un jeune Oranger :
 Qui disent justement tout ce que je veux dire ,
 Recevez-les , cher Roitelet ,
 Et n'oubliez jamais cet amoureux couplet.

(*) Qu'une flâme mal éteinte
 Est facile à rallumer ,
 Et qu'avec peu de contrainte
 On recommence d'aimer !

Helas ! je le connois par mon experience ,
 Et je ne sçaurois plus supporter votre absence ,
 Quittez , quittez cet arbre mort ,
 Faites revivre votre flâme ,
 Confessez que vous avez tort ,
 Et vous regnerez dans mon ame.

J'ap-

(*) Ce sont quatre vers d'une Piece qu'on appelle l'Oranger.

J'appris autrefois d'un Amant
 De la sçavante Philomelle ,
 Que pour s'aimer plus tendrement
 Il faut avoir une querelle :
 Et quand je vis votre courroux ,
 D'un si charmant espoir mon ame fut saisie ,
 Que je trouvai je ne sçai quoi de doux
 Dans votre injuste jalousie :
 Mais hélas ! ce remede est un peu dangereux
 Sur un esprit qui n'est guère amoureux ,
 Et mon cœur commence de craindre
 Qu'un feu que je veux irriter
 Ne vienne à la fin à s'éteindre ,
 Par la même raison qui devoit l'augmenter.
 Je vous en dirois davantage ,
 Si nous étions sous cet ombrage
 Où la premiere fois nous parlâmes d'amour.
 Dès la pointe du jour ,
 Venez-y , je vous en conjure
 Par cet agreable murmure
 Que font les soupirs amoureux ,
 De deux Amans heureux.
 Car je veux qu'un Vautour m'emporte ,
 Si ma flâme n'est vive & forte ,
 Et si l'Aigle de Jupiter
 Pourroit aujourd'hui me tenter.

+++++

CAPRICE

CONTRE L'ESTIME.

A S A P H O.

Donc je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à Tendre :
Donc sans jamais être aimé ,
Je ne serai qu'estimé ?
Sapho je veux que ma rime
Berne cette vaine estime ,
Monstre aussi lâche que fin ,
Qui cache son noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.
A vous seule je prétens
D'en donner le passe-tems :
Ecoutez , Fille divine ,
De ce monstre l'origine.
En ce siècle bienheureux ,
Où vivoient les demi-Dieux ,
L'Estime étoit inconnue ,
Et l'amitié toute nue ,
Seule maîtresse des cœurs ,

Quand

Les combloit de ses douceurs :
 Quand la foi , quand les paroles
 Furent de vaines idoles.

L'estime en ce changement
 Pour pere eut le Compliment ,
 Pour merel'Indifference ,
 Qui lui donnerent naissance.

Je vais d'un coup de pinceau
 Vous peindre un couple si beau.
 Pour la prude Indifference ,
 Vous la connoissez , je pense ,
 Et peut-être un peu trop bien ,
 Plût à Dieu , qu'il n'en fût rien.

Cette belle , glorieuse ,
 Imperieuse , rieuse ,
 Croit l'Amour une chanson ,
 Elle a pour cœur un glaçon ;
 Et d'une façon humaine
 Suit le plaisir , fuit la peine :
 Mais dans ces foibles desirs ,
 N'a que de foibles plaisirs.

Ainsi le destin assemble
 Le bien & le mal ensemble.

Son bon ami Compliment
 Est un bon Seigneur Normant ,
 Grand , bien fait , de bonne mine ,
 Dont le poil à la blondine ,
 Bouclé , poudré , pommadé ,

Cache un visage fardé.

Ses pas sont des reverences,

Il a mille complaisances,

Toujours prêt à cajoller,

Se picquant de bien parler,

Et même de bien écrire,

Mais Sujet à se dédire.

Pour vous le dire en un mot,

Un peuple nombreux, mais sot,

L'estime un grand personnage :

Un petit peuple, mais sage,

Ne l'estime qu'un grand sot,

Qu'un lanternier, qu'un falot,

Qui pour ame & pour courage

N'a que vent & que langage.

Or comme il alloit un jour

En cent lieux faisant sa cour,

Par tout semant ses fleurettes,

Pour attraper des coquettes,

Ou duppant les apprentifs

Par de longs superlatifs,

Il rencontra par le monde

L'Indifference la blonde,

Nymphe veritablement

Digne d'un si noble Amant :

Ils se virent, ils s'aimerent,

Enfin ils se marièrent,

Et de leurs froides amours

Nâquit, non pas un grand Ours,

Et

Non pas un lion sauvage,
 Terreur de son voisinage,
 Mais un Monstre apprivoisé,
 Qui va toujours déguisé
 D'un habit de Demoiselle,
 Et qu'Estime l'on appelle.
 A son honnête maintien,
 A son modeste entretien,
 A ses paroles de foye,
 A voir avec quelle joye,
 Elle vient nous visiter,
 Qu'elle ne peut vous quitter,
 Que vous n'avez rien d'aimable,
 Rien de bon, rien de passable,
 Dont son discours avec Art
 Ne fasse un chapitre à part;
 Qu'en tout ce qui vous offense,
 Elle garde le silence,
 Même avec plus de bonté
 Que ne veut la charité :
 Ne diriez-vous pas qu'elle aime
 Son prochain comme elle-même ?
 Mais hélas ! ô siècle ! ô mœurs :
 Que les signes sont trompeurs !
 Après cette mascarade,
 Que vous deveniez malade,
 Jusqu'à souffrir le trépas,
 L'Estime n'en pleure pas :
 Que la médisante Envie

Parle mal de votre vie ,
Plûtôt que de disputer ,
Et de s'aller tourmenter
Pour tâcher de vous défendre ,
L'Estime en dit pis que pendre.
Qu'un Tyran audacieux ,
Qu'un voisin malicieux ,
A vous ruïner s'apprête ,
Ou menace votre tête
Par des crimes supposez ,
L'estime a les bras croisez ;
Qu'il vous faille pour ressource
Un prompt secours de sa bourse
Dans quelque peril urgent ,
L'estime n'a point d'argent.
Seule en toute la nature ,
Cette sotte creature
Ne se laisse point charmer
Au divin plaisir d'aimer ;
Et ni vertu ni merite
Ne touchent cette hypocrite.

Sapho sans aller plus loin ,
Je vous en prens à témoin ,
Vous & votre excellent frere ;
Mais j'en creve de colere.
Quel écrivain au jourd'hui ,
Se peut comparer à lui ,
Soit que d'un vers heroïque ,
Digne de la Muse antique ,

Il nous conte ric à ric
 Les conquêtes d'Alaric :
 Soit que du grand Artamene ,
 Ou de l'illustre Romaine
 Il mette l'histoire au jour ,
 Où le plus folâtre amour
 Renonçant au badinage
 Apprend à devenir sage ?
 Quelle fille parmi nous ,
 Se peut comparer à vous ;
 A cet esprit magnanime ,
 Qui pour se voir si sublime ,
 Si vaste , si merveilleux ,
 N'en est pas plus orgueilleux ;
 A cette ame vertueuse ,
 Bonne , franche , genereuse ,
 A ce cœur si grand , si haut ,
 Que ceux qui vont à l'assaut ,
 Et qui défont les armées ,
 Près de lui sont des Pygmées ?
 Maintenant qui se plaindroit
 Que la Cour en votre endroit ,
 A la honte de la France ,
 Manque de reconnoissance ?
 Parlons-en de bonne foi ,
 Sa plainte , à ce que je croi ,
 Ne seroit pas legitime ,
 Toute la Cour vous estime.
 Dieux ! qui pourroit endurer

De

De voir toujours séparer
Par des caprices étranges ,
Ses bienfaits de ses loüanges ?
Mais ce discours vous déplaît ,
Laiſſons la Cour comme elle eſt.

Celle à qui mes deſtinées
Dès mes plus jeunes années
Aſſujetirent mon cœur ,
Et qui pleine de rigueur ,
Déjà fiere de ſes charmes ,
Mais plus fiere de mes larmes ,
N'en avoit aucun ſouci ,
Elle m'eſtimoit auſſi .
O dure ! ô cruelle eſtime !
Qui ne crois pas faire un crime ,
Quand tu laiſſes froidement
Perir un fidèle Amant.

Toi , que ni ſoins , ni ſervices
Que ni vœux , ni ſacrifices ,
Reſpect , ni diſcretion ,
Tendreſſe , ni paſſion ,
Ni la mort la plus terrible
Ne rendent point plus ſenſible ,
Que t'a fait le genre humain ?
Tu te travailles en vain ;
Impitoyable furie ,
Porte ailleurs ta barbarie ;
Malgré toi nous nous aimons ,
Retourne avec les Demons

Dans

Dans leur triste & noir abîme.
 O dure ! ô cruelle estime !
 Et vous , Sapho , que mon cœur
 Avec zele , avec chaleur
 Admire , chérit , honore :
 M'estimerez-vous encore ?
 N'aurai-je point par pitié
 Un peu de votre amitié ?
 Mais je cherche ma ruïne ,
 S'il est vrai , fille divine ,
 Qu'à quiconque m'aime bien ,
 Mon cœur ne refuse rien.
 Si votre amitié m'engage
 A vous aimer davantage ,
 Ne faites que m'estimer ,
 Je pourrois vous trop aimer ;
 Mais , que dis-je , misérable !
 Non , vous êtes trop aimable ,
 L'on ne peut vous trop aimer ,
 Ah ! cessez de m'estimer.



+++++

L'ORANGER,

A S A P H O.

QU'on en parle , & qu'on en gronde
Chere Sapho , croyez-moi ,
Tout doit aimer dans le monde ,
C'est une commune loi.

C'est en vain que l'on se flatte ,
Enfin il s'y faut ranger ;
Si vous aimez une chatte ,
Moi j'aime un jeune Oranger.

Encore êtes-vous heureuse ,
Vous qui n'avez pour rival
Dans votre flamme amoureuse ,
Que quelque pauvre animal.

Si je sens brûler mon ame
Pour un objet sans pareil ,
J'ai pour rivaux de ma flamme
Et l'Aurore , & le Soleil.

L'Aurore étalant ses charmes ,
Et tout ce qu'elle a de beau ,
Tous les matins fond en larmes
Auprès de mon arbrisseau.

Sur

Sur sa verdoyante tête ,
 Tournoyant de toutes parts ,
 Le Soleil sans cesse arrête
 Ses plus amoureux regards.

Mais son espérance vaine
 D'elle-même se détruit ,
 Il n'en aura que la peine ,
 Et j'en cueillirai le fruit.

Ainsi jadis à sa honte ,
 Il suivoit incessamment
 Daphné , qui quoi qu'on en conte ,
 Brûloit pour un autre Amant.

Mon Oranger m'est fidèle ,
 Mais quoi la jalouse erreur
 Est la compagne éternelle
 D'une amoureuse fureur.

Quelquefois je le néglige ,
 Pour mieux éprouver sa foi ,
 Je connois qu'il s'en afflige ,
 Et ne peut vivre sans moi.

Sa feuille qui se retire ,
 M'invite à le secourir ,
 Et de loin semble me dire ,
 Veux-tu me laisser mourir ?

Aussi

Aussi-tôt mon ame tendre ,
Se lasse de sa langueur ,
J'accours , & lui fais reprendre
Une nouvelle vigueur.

Il sort de sa fleur charmante
Un doux air , un air charmant ,
Dont mes soins & mon attente
Sont payez en un moment.

Jeunes beautez qu'on redoute ,
Et qui regnez sur les cœurs ,
Vous vous mocquerez sans doute
De ces legeres faveurs.

Mais sous votre injuste empire ,
Les faveurs le plus souvent ,
Que font elles , à bien dire ,
Que de l'air & que du vent ?

Conterai-je vos caprices ,
Qui font perdre tant de pas ,
Vos ruses , vos artifices ,
Que les arbrisseaux n'on pas ?

Cent fois brûlant pour vos charmes ,
Mais resolu de changer ,
J'ai souhaité non sans larmes ,
Den'aimer qu'un Oranger.

Je l'aime , & quand l'inhumaine
Qui me cauçoit tant d'ennui ,

Vou-

Voudroit partager ma peine ,
Je n'aimerai plus que lui.

Je tenois ce fier langage ,
Quand ce chef-d'œuvre des cieux ,
Iris au charmant visage
Se vint offrir à mes yeux.

Qu'une flâme mal éteinte
Est facile à rallumer ,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Iris me mit tout en flâme ,
Iris me fit inconstant ,
Iris m'arracha de l'ame
L'Oranger que j'aimois tant.

Quel moyen d'être rebelle ?
Il fallut s'humilier ,
L'Amour étoit avec elle ,
Qui me fit tout oublier.

Connois-tu bien qui nous sommes ?
(Dit l'enfant impérieux)
Volage, apprens que les hommes
Aiment comme il plaît aux Dieux.

+++++!+++++

DIALOGUE

DU SOMMEIL,

DE TRASILLE, ET DE L'AMOUR,
où le Songe parle sur la fin.

LE SOMMEIL à *Trasille*.

L'Amour tout couvert de sonnettes,
Faisant claquer de castagnettes,
Vient dans ta chambre chaque nuit :
Trasille, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin si tu ne le fais taire,
Chez toi je n'aurai plus que faire.

TRASILLE.

Mais toi qui fais tant le mutin,
Je t'attens du soir au matin,
Et passe la nuit toute entiere,
Sans pouvoir clorre la paupiere.
Sommeil, pourquoi ne viens tu pas
Charmer mes maux par tes appas ?
Méchant, c'est que tu m'abandonnes
Pour suivre certaines personnes,
Qui dorment tandis que je suis
Persecuté de mille ennuis.

LE

LE SOMMEIL.

Parle bas , ou bien je te quitte
 Le moindre bruit me met en fuite ,
 Trafille , cesse de gemir ,
 Et tais-toy , si tu veux dormir.

L'AMOUR.

Seigneur Sommeil , Seigneur Trafille ,
 Ce n'est pas chose si facile ,
 Vous ne dormirez , ma foi , pas.

TRASILLE.

Hola , qui me tire là-bas ?

LE SOMMEIL.

C'est l'Amour , faut-il le dire ?
 Mais il ne fait encor que rire ,
 Tantôt il fera le Lutin ,
 Car tu sçais que ce libertin
 De ton fusil brûle les méches ,
 Qu'il tabourine de ses flèches ,
 Et qu'il rit comme un insensé ,
 Quand il a tout bouleversé.

TRASILLE.

Trêve , trêve de raillerie ,
 Amour , laisse-nous , je te prie.

L'AMOUR.

Ce n'est pas à toy que j'en veux ,
 C'est au Sommeil ce paresseux ,
 Qui se frotte les yeux , qui bâille ,
 Qui ne fit jamais rien qui vaille ,

Et

Et qui ronfle comme un coquin,
Depuis le soir jusqu'au matin.

L E S O M M E I L.

Petit Dieu méchant comme un diable,
Pourquoi me rends-tu misérable ?
Dis moi le mal que je te fais,
Et me laisse dormir en paix ?

L' A M O U R.

Lâche enfant de Dame Paresse,
Qui fais gloire de ta moleste ;
Tai-je pas cent fois reproché,
Ce que fit la belle Psiché,
Quand tu m'endormis auprès d'elle,
Et qu'elle fit brûler mon aîle ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fis un si méchant tour,
Qu'il reveille toute ma bile ;
Ecoûte ce qu'il fit, Trafile.
Acante étoit fort amoureux,
Et je le rendois malheureux,
Quand un soir au tems qu'on se couche
Le Sommeil me ferma la bouche,
Me donna cent coups de Pavots,
Et marmotant cinq ou six mots,
Me mit la tête sous mon aîle,
Et me portant dans la ruelle,
M'endormit ainsi qu'un poulet :
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'innocent Acante

En avoit l'ame si contente ,
 Qu'il disoit par tout (quoiqu'à tort)
 Que chez lui l'Amour étoit mort ;
 Il chantoit par tout sa victoire ,
 Il ne publioit plus ma gloire ,
 Lui qui par mille vers pompeux ,
 Chantoit auparavant mes feux :
 Lorsqu'il eût n'être plus en cage ,
 Il ne fit pas le moindre Ouvrage ,
 Pas même un couplet de chanson ,
 Disant que j'étois un oïson.

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi , je te jure ,
 Qui te fis alors cette injure ,
 La raison te fit tout cela ,
 Le dépit même s'en mêla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues sont vaines ,
 Acante est rentré dans mes chaînes ;
 Là , je le laisse sermonner ,
 Se dépiter , & raisonner ;
 La raison sans cesse raisonne ,
 Mais elle ne guérit personne ,
 Et le dépit rend bien souvent
 Plus amoureux qu'auparavant ,

TRASILLE.

Amour , ne sois plus en colere ,
 Le Sommeil veut te satisfaire ,
 Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR

L' A M O U R.

Hé bien , je vous donne campos ,
Et près de vous deux je me couche ,
Pour y dormir comme une foughe.

T R A S I L L E.

Et moi j'enrage de bon cœur ,
Car l'Amour est mauvais coucheur ,
Helas ! bons Dieux , comme il gambille.

L' A M O U R.

Ainsi sans cesse je fretille ,
Lorsque je couche avec les gens.

L E S O M M E I L.

Mais tu parois hors de ton sens ,
Tais-toy , je vois venir un songe ,
Couvert d'un aimable mensonge
Qui va mêler à mes Pavos
Un doux & gracieux repos ,
Et qui nous tiendra compagnie
Tant que cette nuit soit finie.

L E S O N G E *parle.*

Je rends heureux les misérables ,
Je sçai contenter leurs desirs ,
Et je sçai par des faux plaisirs
Soulager les maux véritables.

Je sçai tromper heureusement ,
Mes biens ne sont biens qu'en mensonge :
Mais le bonheur le plus charmant ,
Quand il est passé , n'est qu'un songe.

Doux

Doux espoir des cœurs amoureux ,
 Delices où l'on s'abandonne ,
 Dans vos momens les plus heureux ;
 Avez-vous rien que je ne donne ?

Trafille a toutes vos douceurs ,
 Sa fortune est incomparable ,
 Et sans mes charmes imposteurs
 Il seroit toujourns miserable.

Alors on vit un prompt éclair
 Passer au travers d'un nuage ,
 Le Songe se perdit en l'air
 Avec cette trompeuse image.

Votre jaloux s'en est douté ,
 Le mensonge & la verité
 Donnent les mêmes deffiances.
 Pour agir en femme d'esprit ,
 Il faut sauver les apparences ,
 Et se mocquer de ce qu'on dit.

Tout vous touche indifferemment ,
 Et sans faire choix d'un Amant ,
 Vous souffrez que chacun vous voye.
 Belle Iris, vous vous méprenez ,
 Un heureux donne plus de joye
 Que cent Galans infortunéz.

Parmi vos bonnes qualitez ,
 C'est sans raison que vous contez

Celle d'être fort complaisante.
 Ne l'être pas au dernier point ,
 N'est pas une chose obligeante ,
 Il vaudroit mieux ne l'être point.

Qui ne vous verroit qu'une fois
 En six semaines ou deux mois ,
 Vous trouveroit assez commode :
 Mais qui vous verroit plus souvent ,
 Ne sçauroit vivre à votre mode ,
 Sans enrager en vous servant.

Vous êtes civile d'abord ,
 Chacun vous plaît , vous plaisez fort ,
 Vous donnez quelques esperances ;
 Et de cent petits agrémens ,
 Qui sont de trompeuses avances ,
 Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

Cet Art de vivre ne produit
 Que le chagrin d'être éconduit
 Si-tôt qu'on presse davantage :
 Les faveurs que vous accordez ,
 Sont celles par où l'on s'engage :
 Des autres vous vous défendez.

Vous êtes prude , je le croi ;
 Mais pour votre bien , croyez-moi ,
 Piquez-vous moins de le paroître.
 Si vous tardiez , vous auriez tort ,

Sans

Sans doute vous le pourriez être
Malgré vous jusques à la mort.

L'âge coule insensiblement ,
Il nous dérobe l'agrément ,
Dans peu vous serez moins galante.
Quelquefois malheureusement
L'on pense à devenir Amante ,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

Je vous aime , vous le sçavez ,
Les preuves que vous en avez ,
Vous devroient assez satisfaire ;
Mais étant devenu perclus ,
Vous direz qu'on ne sçauroit plaire
Qu'avec quelque chose de plus.

Iris , prenez croyance en moi ,
Je ferai tout ce que je dois ,
Pour meriter que je vous serve :
Si-tôt qu'on a donné le cœur ,
On met aisément sans réserve
Le reste aux pieds de son vainqueur.

Souvent la honte & la fierté ,
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombez pas dans cette erreur ;
L'on est à plaindre , je vous jure ,

Quand on n'est riche que d'honneur.

Resolvez-vous , sans m'amuser ,
D'accepter ou de refuser
Le parti que je vous propose ,
Il n'est point d'homme sans défaut ,
Chacun est bon à quelque chose
Je le suis à ce qu'il vous faut.

+++++

R E' P O N S E

A. M. D. V.

EH ! bons Dieux , qui le pourroit croire ?
De si beaux vers sur une poire !
Et fût-elle de saint-Lezin ,
Quel Voiture , ou quel Sarazin
Disputeroit avec ces Belles
De la gloire des bagatelles ,
Quand afin de nous mieux charmer
Elles se mêlent de rimer ?
Pour moi que l'injuste Nature
Ne fit Sarasin ni Voiture ,
Je m'y trouve bien empêché ;
Mais il faut tenir son marché ;
Je n'aime point à me dedire ;
Je l'ai dit , il faut vous écrire.

Helas !

Hélas ! quoi ! vous écrire encor ?
 Ces poires à la robe d'or ,
 Si mignonnes , si parfumées ,
 Ces deux poires nos bien aimées ,
 Et dont vous faisiez tant de cas ,
 Ces poires ne sont plus , hélas !
 Ou ne sont que poires d'angoisse ;
 Car pour si peu que l'on connoisse
 Combien elles eurent d'appas ,
 On en pleure , on en crève , hélas !
 C'étoit bien raison que la vôtre
 Eût beaucoup plus d'esprit que l'autre.
 Elle en eut trop pour son malheur ,
 Et se perdit avec sa sœur :
 Voici de l'une & l'autre poire
 La triste & lamentable histoire.

Fiérede vous appartenir ,
 Et gardant en son souvenir
 Vos loix , vos severes paroles ,
 (Car ce n'étoient pas poires molles)
 La vôtre sans se contenter
 De vivre , croître & vegeter ,
 Pour s'instruire & pour profiter ,
 Ne faisoit jamais qu'écouter ;
 Sur tout elle prêtoit l'oreille ,
 Quand cette fille sans pareille ,
 Sapho notre grande merveille ,
 La mere des tendres amours ,
 La mere des tendres discours ,

Au jardin tenoit ses grands-jours.
 Or elle entendoit que sans cesse
 Chacun y parloit de tendresse ;
 Lettre, billet, où compliment,
 Tout finissoit par tendrement ;
 De travers ou de bonne grace
 Tendre trouvoit par tout sa place,
 Jusqu'à mettre à landreriry (*)
 Un petit endroit attendry.
 Que fit-elle ? à force d'entendre
 Il lui prend une amitié tendre
 Pour un Abricot son voisin ,
 Elle l'appelle son cousin ,
 Le voit , l'entretient , le caresse ,
 Ce n'étoit pourtant que tendresse ;
 Souvent en ce doux entretien
 Tout un jour ne lui dure rien ,
 Hors de là l'ennui la devore
 Ce n'étoit que tendresse encore :
 Mais qui peut résister au fort ?
 Comme l'Abricot l'aimoit fort ,
 Et que même il n'aimoit rien qu'elle ,
 Qu'il étoit beau, qu'elle étoit belle,

Et

(*) *Conrat sage comme un Caton ,
 A pourtant , au cœur , ce dit-on ,
 Landrirette ,
 Un petit endroit attendry.
 Landreriry.*

Et qu'ils se voyoient nuit & jour ,
 Leur amitié devint amour ;
 Je voyois la Poire parée ,
 Sa douceur faire la sucrée ,
 Ne pouvoir tenir dans sa peau ,
 Montrer ce qu'elle avoit de beau ,
 Regarder l'Abricot sans cesse.
 Qu'est-ce ci , lui disois-je ? qu'est-ce ?
 Je vois de l'amour sur le jeu ,
 Bien , je cacherais votre feu ,
 A votre tour , foyez discrète ,
 Et quand quelque nouveau Poëte ,
 Quelque Cavalier inconnu ,
 Au Samedi nouveau venu ,
 Quelque Dame jeune & galante
 Dira , c'est donc là cet Acante ?
 Je ne sçai pas s'il écrit bien :
 Mais pour le moins il ne dit rien.
 Vous qui sçauvez que mon silence
 N'est pas toujourns ce que l'on pense ,
 Qui par vos maux , par vos tourmens
 Jugerez de ce que je sens ,
 Qui verrez enfin ma pauvre ame
 Brûler d'une semblable flâme ,
 Se ronger d'un pareil souci ,
 Poire , n'en dites rien aussi.
 Cependant la poire enflâmée ,
 Croissoit , aimoit , étoit aimée ,
 Estimoit son sort bien heureux :

En vain pour combattre ses feux ,
Son voisin , l'arbre de Pirame , *
Qui porte le deuil de sa Dame ,
Et l'Amante aux pâles couleurs
Clitie , & quelques autres fleurs
Du Païs des Metamorphoses ,
Qui sçavent de si belles choses ,
Lui disoient chacun à son tour ,
C'est une peste que l'amour.

Comme une jeune écervelée ,
De mille blondins cajollée ,
Quand sa mere sur ses vieux ans
Lui défend de voir des Galans ,
Laisant passer cette tempête ,
Ecoute , rit , hoche la tête ,
Et dit par fois en marmottant :
Vous en avez bien fait autant.
La Poire votre favorite
Lui répliquoit , je vous imite ,
En arrive ce qui pourra ,
L'Abricot m'aime & m'aimera.
Quand notre amour seroit publique
C'est un amour chaste & pudique ,
Un amour tout Platonique :
Qui sans desir & sans espoir ,
S'attachant aux loix du devoir ,

Ne

* C'est un grand Meurier qui est tout auprès.

Ne prétend qu'aimer & que voir.
 Possédé d'un amour extrême,
 L'Abricot n'en dit pas de même,
 Il enrage, il fait le mutin,
 De ce que son cruel destin
 L'attache contre une muraille,
 Il veut enfin, vaille que vaille,
 Malgré l'espalier & ses cloux
 (Voyez si les Amans sont foux)
 Courber sa branche pour descendre,
 Et près de la poire se rendre.
 Aussi-tôt de son petit corps
 Il y fait cent petits efforts,
 La branche à son desir résiste,
 Mais dans son desir il persiste,
 Et menace de la quitter,
 Puisqu'elle veut tant résister.
 Elle sans se mettre en colere,
 Trois fois comme une bonne mere,
 Lui dit, hola, mon fils, hola :
 Mais ce fou vous la laisse là.
 Il tombe, (O poire infortunée!)
 Et met fin à sa destinée :
 Après lui tu fis cent efforts
 Pour aller joindre son beau corps,
 En tombant de la même sorte,
 Mais ta branche fut la plus forte,
 Et peut-être encore aujourd'hui
 Tu vivrois & vivrois sans lui,

Si bien-tôt l'amoureux Zéphire
N'eût eu pitié de ton martyre ,
Ce Dieu presqu'au même moment ,
Parlant à Flore tendrement ,
Disoit : Si Flore étoit mortelle ,
Je voudrois mourir avec elle.
Il entend du bruit à ce mot ,
Et voit par terre l'Abricot ;
Il voit que la Poire affligée
Se débat comme une enragée ,
Et ne demande qu'à mourir.
Je veux , dit-il , la secourir :
En un état si pitoyable
La vie est un mal effroyable.

Alors Zéphire entre en courroux ,
Et n'est plus ce Zephir si doux ,
Qu'on trouve dans tous nos Poètes ,
Disant à Flore des fleurettes :
Il se renfonce & puis devient
Tel qu'Homere , s'il m'en souvient ,
Le représente en ses Ouvrages ,
Couvrant le Ciel d'épais nuages ,
Avec ces autres insolens ,
Qui ne sont nullement galans :
Il souffle , & la poire abbatuë ,
Rend graces au coup qui la tuë ;
Comme elle avec même douceur ,
Tombe aussi ma poire sa sœur ,

Qui

Qui l'aimoit d'un amour extrême,
 Et presqu'autant que je vous aime :
 Ainsi qu'un gros morceau d'aimant
 Attire une aiguille aisément
 Et cette aiguille encor une autre,
 Ainsi ma poire suit la vôtre,
 Qui roule & se rend aussi-tôt
 Auprès de son cher Abricot.
 Sapho de ses mains charitables
 Releve ces trois misérables,
 Et pour s'être si bien aimez,
 Veut que leurs corps soient embaumez,
 Et mis ensemble en marmelade.
 Quiconque d'amour est malade,
 Qu'il se garde bien d'en tâter,
 Il verroit son mal augmenter,
 Peut être jusqu'à l'emporter.
 Hazard pourtant, je vous le jure,
 Je tenterai cette aventure ;
 Car enfin si je meurs pour vous
 Mon sort me semblera trop doux.



+++++

R O N D E A U

fait par Silvie.

A Chevez, cher Tirsis, achevez votre ouvrage,

Ne traitez plus l'amour comme un pur badinage ;

A quoi bon tant de soins, à quoi bon tant d'ardeur,

Si depuis si long-tems que vous avez mon cœur,

Vous n'en demandez point de secret temoignage ?

Vous n'avez de ma foi ni promesse ni gage,

Quoi ! pour les obtenir manquez-vous de courage ?

Si l'amour vous conduit, qui vous peut faire peur ?

Achevez.

Ecoutez de mes yeux l'intelligent langage.

Lorsque vous m'approchez, je change de visage,

Dans mon ame l'amour surmonte la pudeur,
Mon front est tout couvert de honte & de rougeur

Ah ! timide Tirsis, en faut-il davantage ?

Achevez.

REQUÊTE

+++++

^
REQUÊTE
DES AMANS
CONTRE LES FILOUX.

P Rince le plus aimable , & le plus grand
des Rois ,
Nous venons implorer le secours de vos Loix :
Tout l'Etat amoureux vous adresse ses plaintes.
Vous seul pouvez calmer nos soucis & nos
craintes ,
Vous seul pouvez nous faire un sort qui soit
plus doux ,
L'amour même ne peut nous rendre heureux
sans vous.
La nuit si favorable aux flâmes amoureuses ,
A beau nous préparer les faveurs précieuses :
Sans respecter ce Dieu , les Voleurs indiscrets
Troublent impunément ces mystères secrets :
Chaque jour leur audace éclate davantage ,
On ne va plus la nuit sans souffrir quelque ou-
trage :
On trompe d'un jaloux les regards curieux :
Mais d'un filou caché l'on ne fuit point les
yeux :

Com-

Comme on n'ose marcher sans avoir une escorte ,

On ne peut se glisser par une fausse porte ,
Et seul au rendez-vous, si l'on veut se trouver ,
On est deshabillé avant que d'arriver.

La nuit dont le retour ramenoit les delices
Ces paisibles momens à l'amour si propices ,
Destinez seulement à de tendres plaisirs ,
Ne sont plus employez qu'à de fâcheux sou-
pirs ,

Les maris rassûrez , les meres sans alarmes ,
Dans un si grand desordre on sçût trouver des
charmes.

La nuit n'est plus à craindre à leur esprit jaloux ,
Ils dorment en repos sur la foi des Filoux :
Ils aiment le plaisir qui nous tient en con-
trainte ,

Et la frayeur publique a dissipé leur crainte.
O vous qui dans la paix faites couler nos jours ,
Conservez dans la nuit le repos des amours ;
Que du Guet surveillant la nombreuse cohorte
Nous serve à l'avenir d'une fidelle escorte ;
Qu'ils sauvent des voleurs tous les amans
heureux ,

Et souffrent seulement les larcins amoureux :
Qu'ils nous ôtent la crainte , & qu'en toute
assûrance
Nous goûtions les plaisirs de l'ombre & du
silence.

En

En faveur de l'Amour, finissez notre ennui,
 Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui :
 Ce Dieu dont le pouvoir domine tous les au-
 tres ,

En vous donnant ses loix , semble avoir pris
 les vôtres :

Il garde pour vous seul ce qu'il a de plus doux ,
 Il commande par tout , & n'obeït qu'à vous ;
 Il separe de vous l'éclat de la Couronne ,
 Et fait qu'on aime en vous votre seule per-
 sonne :

Plaisir, que rarement les Rois peuvent goû-
 ter ,

Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.

Ainsi , puisse le Ciel , pour vous faire justice ,
 Au moindre de vos vœux être toujours pro-
 pice ,

Epargner vos souhaits , prévenir vos desirs ,
 Et remplir votre cœur de joie & de plaisirs :
 Mais comme il n'en est point hors l'amoureux
 empire ,

Et qu'un Roi ne peut être heureux s'il ne sou-
 pire ,

Puissiez-vous de l'amour secrètement char-
 mé ,

Toujours fort amoureux , être toujours aimé ;
 Et sans vous desirer de nouvelles conquêtes ,

Puissiez-vous demeurer dans l'état où vous
 êtes.

RE'PON-

+++++

R E P O N S E.

DES FILOUX

A LA REQUÊTE DES AMANS.

P Rince, dont le seul nom fait trembler tous
les Rois ,

Suspendez un moment la rigueur de vos Loix ,
Souffrez que les Voleurs vous demandent justice

Contre de faux Amans tous remplis d'artifice ;
Si l'on les croit , ils sont de nous fort maltraités ,

Nous nous opposons seuls à leurs felicités ;
Nous troublons leurs plaisirs ; les nuits les plus obscures

N'ont plus pour leur amour de douces aventures.

Où sont-ils , les Amans que nous avons volez ?
Commandez qu'on les nomme , & qu'ils soient enrôlez.

Helas ! depuis dix ans que nous courons sans cesse ,

Nous n'avons pû trouver ni Galans , ni Maîtresses ;

Et pour notre malheur, nous n'avons jamais pris.

Ni

Ni portraits précieux , ni brasselets de prix :
En vain sans respecter , Plumes , Soutanes ,
Croffes ,

Nous avons arrêtez & Chaïses & Caroffes ;
Nous ne trouvons jamais où s'adressent nos
pas ,

Que plaideurs , que joüeurs , que chercheurs
de repas ,

Que courtisans chagrins , que chercheurs de
fortune ,

Dont la foule , grand Roi ! souvent vous im-
portune :

Mais de tendres Amans , vrais esclaves d'A-
mour ,

On en trouve la nuit aussi peu que le jour.

C'étoit au tems jadis que les Amans fidèles
Pour tromper les Argus , montoient par les
échelles ,

Qu'on les voloît sans peine au premier point
du jour ,

Et qui cachotent leur vol autant que leur
amour.

Sous votre grand Ayeul , d'amoureuse me-
moire ,

Les Filoux nos ayeuls celebres dans l'Histoire ,
Ne passoient pas de nuits sans prendre à des
Amans

Des portraits enrichis d'or & de diamans :

Et chacun sans Placet , sans tant de doleance ,
Rache-

Rachetoit son portrait , & payoit le silence.
C'est ainsi qu'on aimoit en ce siecle si doux ,
Sous un Prince charmant qu'on voit revivre
en vous.

Mais aujourd'hui qu'Amour daigne suivre la
mode :

Que le moindre respect passe pour incom-
mode ,

Nous trouvons tout au plus quelques pauvres
Coquets ,

Qui n'ont jamais sur eux que des Madrigalets :
Ils courent nuit & jour , se tourmentant sans
cesse ,

Sans jamais enrichir ni voleurs ni Maîtresse.

Qu'ils marchent hardiment , ils font peu de
jaloux ,

Et n'ont à redouter ni Maris ni Filoux.

Pour tous leurs rendez-vous , ils peuvent pren-
dre escorte

Sans besoin de la nuit , ni de la fausse porte.

Mais la licence règne avecque tant d'excès ,

Qu'ils osent bien se plaindre & donner des
Placets.

Ne les écoutez pas , ils sont pleins d'artifice ,

Prononcez cet Arrêt tout rempli de justice :

Un Amant qui craint les Voleurs ,

Ne merite point de faveurs.

+++++

PROCURATION D'AMOUR.

FUT présent devant Nous Notaire du grand
Dieu,

Dont le sacré carquois se fait craindre en tout
lieu ;

Et qui pour triompher ne veut pas d'autres ar-
mes

Que la seule douceur de ses aimables charmes,
Tendre & discret Amant Messire Endimion,
Toujours ferme & constant en son affection,
Demeurant dans Erice, au cœur percé de flé-
ches,

Où l'ont voit mille Amours entrer en mille
breches,

Qui pour son Procureur Apollon a commis,
L'un de ses Confidens & plus fidels amis,
Auquel pour cet effet il a donné puissance,
Ainsi comme pour lui d'agir en son absence
Près de sa chere Amante, à qui l'œil du Soleil,
Dans son vaste contour ne voit rien de pareil,
Et dans qui le Destin propice & favorable
Eut soin de renfermer tout ce qu'on voit d'ai-
mable :

Et donne d'abondant au susdit Apollon
Ledit Constituant, noble homme Endimion,
Plein

Plein pouvoir de toucher des mains de la Re-
belle

Ce qu'elle peut devoir à son amour fidelle ,
En un mot d'en tirer le plus qu'il se pourra ,
Bons mots , bons entretiens , faveurs , & ca-
tera :

Lui bailler du reçu décharge suffisante ,
Telle que cette Belle en demeure contente ,
Et que sur le refus par sa severité ,
De payer les salaires à sa fidelité ,
De la faire appeller au Tribunal d'Erice ,
Pour s'y voir condamner à payer son service ,
Et suivant l'équité d'un juridique Arrêt ,
Rembourser son amour avecque l'interêt ,
Même la prendre au corps , en cas que l'in-
humaine

Ne voulût de douceur reconnoître sa peine ;)
A charge toutefois par ledit Procureur
Qu'Endimion commet de son bien Receveur ,
De rendre un compte exact de ce que sa con-
duite

Pourroit enfin tirer d'une juste poursuite.
Ne desire & n'entend ledit Constituant ,
Que sondit Procureur en qualité d'Agent ,
Dans cette qualité aucun autre il subroge ,
Voulant expressement , au cas qu'il y déroge ,
Et qu'il souffre qu'un tiers lui prête son secours ,
Qu'il soit déchû du droit de traiter ses
amours.

Fait

Fait ainsi que dessus , ès Etudes d'Erice ,
 Présens à cet écrit Alcandre & Berenice ,
 Environ le midi , justement dans le jour
 Qu'on commence à compter les Kalandes d'A-
 mour ,
 Par nos cœurs asservis à l'amoureux Empire ,
 Et de notre Prison l'an mil six cens le pire .

+++++

VERS ENVOYEZ A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

*POUR ACCOMPAGNER UNE
 corbeille pleine de bijoux , dont les Filoux
 lui faisoient present pour ses Etrennes.*

Ces hommes redoutez que l'on nomme
 Filoux ,
 Dont vous avez pris la défense ,
 Sont de leur gloire trop jaloux ,
 Pour demeurer dans le silence :
 Ils parlent , mais bien foiblement ,
 N'ayant aujourd'hui la puissance
 De marquer leur reconnoissance
 Que par des souhaits seulement.

Si la fortune favorable
Jettoit un doux regard sur eux,
Et que devenant plus traitable,
Elle favorisât leurs vœux ,
Quand du butin ils feroient leur partage ,
Le plus riche feroit pour vous faire un hom-
mage .

Tous les jours en faisant leurs courses ,
Ils rapportent assez de bourses ,
Dont l'espoir les va devançant ;
Car pipez de leur bonne mine ,
Quand au fond on les examine ,
On n'y rencontre que du vent.

Telle est celle que dans ce jour
Nous vous présentons pour étrenne ,
Nous en avons fait choix sur plus d'une
douzaine
Prises en Ville ou dans la Cour ,
Car la nuit nous ne sçavons pas ,
Où le hazard guide nos pas.

Nous prîmes la même journée
Le brasselet plein de petits bijoux ,
Qu'une Dame peu fortunée
Venoit de recevoir avec un billet doux.

La Belle croyant nous toucher ,
Nous en conta toute l'Histoire ,
Que sans peine elle nous fit croire ,

Mais

Mais nos cœurs furent de rocher.

Si nous vous sommes nécessaires ,
 Sans vous faire tant de discours ,
 Nous quitterons en tout tems nos affaires ;
 Pour vous offrir notre secours.
 Dans le besoin sonnez fort votre cloche ,
 Soudain le Balafre , la Roche ,
 Bras de Fer , & Roland sans peur ,
 Vous serviront avec ardeur ,
 Car ce sont des gens sans reproche.

+++++

R E P O N S E

DE MADEMOISELLE
 DE SCUDERY,

A UNE JEUNE DAMOISELLE
*qu'elle soupçonne lui avoir fait cette
 galanterie.*

Votre injustice est sans égale ,
 De faire parler des Filoux ,
 Lorsque d'une main liberale
 Vous donnez d'aimables bijoux.

Croyez-

240 R E C U E I L
Croyez-moi , Charmante Celie ,
Vous ne sçauriez vous déguiser ,
Et votre Muse est trop polie ,
En vain elle veut m'abuser.

Je connois sa délicatesse ,
Son air charmant & ses appas ,
Et je ne sçai quelle tendresse
Que les autres Muses n'ont pas.

En vain le Balafré , la Roche ,
Entreprendroient de me duper ,
Et je vous fais un doux reproche ,
De me vouloir toujours tromper.

Vous sçavez pourtant trop bien feindre ,
Et mon cœur vous feroit pitié ,
S'il commençoit un jour à craindre
D'être surpris en amitié.

Reprenez-vous , chere Celie ,
Et promettez-vous désormais ,
Que soit serieux , soit folie ,
Vous ne me tromperez jamais.

+++++

LE SOUFFLET.

Ces Vers ont été envoyez par
Sapho , avec un soufflet fort
joli.

*On suppose que c'est lui qui parle à
la Dame.*

A Utrefois en Zephir je volois par les plaines ,
Et sentoies les ardeurs des amoureuses peines :
Maintenant en soufflet je me vois transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
Flore pour me punir , me changea de la sorte ,
Pour un Zephir d'hyver j'ai l'haleine assez
forte ,
Et je vous servirai jusqu'au mois des Amours ,
Où l'aimable Printems ramene les beaux
jours.
Cet fut moi , malheureux , (oserai - je le
dire ?
Ah ! quand j'y pense encor , mon triste cœur
souponne)

Qui badinant un jour avec des jeunes fleurs,
 Ternis insolemment leurs plus vives couleurs,
 Sans sçavoir que votre chere conquête,
 Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
 Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courrouça,
 Et pour la contenter, me bannit, me chassa,
 M'interdit les jardins de toute la Nature,
 Et me fit prendre enfin cette triste figure:
 Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous,
 De nul autre Zephir je ne serai jaloux.

+++++

L A

TUBEREUSE

A CELIE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

A Ngelique, ou Celie, ou tous les deux
 ensemble,
 Malgré toutes les fleurs, que ce beau jour as-
 semble,
 Je veux tous vos regards, toute votre amitié,
 Ou ne leur rien laisser que regards de pitié.
 Des bords de l'Orient je suis originaire,
 Le Soleil proprement se peut dire mon pere,
 Le

Le Printems ne m'est rien, je ne le connois
pas,

Et ce n'est point à lui que je dois mes appas.

Je l'appelle en raillant le pere des Fleurettes,

Du fragile Muguet, des simples Viollettes,

Et de cent autres fleurs qui naissent tour à
tour,

Mais de qui les beautez durent à peine un jour.

Voyez-moi seulement, je suis la plus parfaite,

J'ai le teint fort uni, la taille haute & droite,

Des roses & des lis j'ai le brillant éclat,

Et du plus beau jasmin le lustre délicat.

Je surpasse en odeur & la jonquille & l'am-
bre :

Et les plus grands des Rois me souffrent dans
leur chambre.

Faut-il vous dire tout ? Votre esprit est discret,

Je vai lui confier mon plus galant secret.

J'ai sçû plaire à Loüis, à qui tout voudroit
plaire,

Ne me regardez plus comme une fleur vul-
gaire.

A son air de Heros, à ses exploits guerriers,

On eût dit que son cœur n'aimoit que les lau-
riers,

Que seule à ses faveurs la palme osoit preten-
dre :

Cependant il me voit d'un regard assez tendre.

Après un tel honneur, cedeZ, moindres beautez,

L ij Vous

Vous avez plus de nom que vous n'en meritez.
 Vous , Celie , excusez si j'ai l'ame hautaine ,
 Et si dans mes discours je paroïs un peu vaine :
 Par l'avis de Sapho , je demande vos chants ,
 Si chers des neuf Sœurs , si doux & si tou-
 chans ,

Pour publier par tout du Couchant à l'Aurore ,
 Que je suis sans égale en l'Empire de Flore ,
 Que le triste Hyacinte , avec tous ses appas ,
 Et cette fleur qui suit mon pere pas à pas ,
 Les roses de Venus nouvellement écloses ,
 Ajax si renommé dans les Metamorphoses ,
 La fleur du beau Narcisse , & la fleur d'adonis ,
 Toutes doivent ceder à la fleur de Loüis.

M. DE SCUDERY.

+++++

XIV. ELEGIE.

R Emplissez l'air de cris & vos grottes pro-
 fondes ,
 Pleurez , Nymphes de Vaux , faites croître
 vos ondes ,
 Et que Langueil enflé ravage les trefors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
 On ne blâmera point vos larmes innocentes ,
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pres-
 santes ,

Chacun

Chacun attend de vous ce devoir genereux ,
Les destins sont contens , Oronte est malheur-
eux.

Vous l'avez vû naguère au bord de vos font-
taines ,

Qui sans craindre du sort les faveurs incer-
taines ,

Plein d'éclat , plein de gloire , adoré des mor-
tels ,

Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux
Auteïs.

Helas ! qu'il est déchû de ce bonheur suprême !

Que vous le trouveriez différent de lui-même !

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes
nuits ,

Les soucis devorans , les regrets , les ennuis ,

Hôtes infortunez de sa triste demeure ,

En des gouffres de maux le plongent à toute
heure.

Voilà le precipice où l'ont enfin jetté

Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les Palais des Rois cette plainte est com-
mune ;

On n'y connoît que trop les jeux de la fortune ,

Ses trompeuses faveurs , ses appas inconstans :

Mais on ne le connoit que quand il n'est plus
tems.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines
voiles ,

Qu'on croit avoir pour soi le vent & les
étoiles,

Il est bien mal-aisé de regler ses desirs,

Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphirs.

Jamais un favori ne borne sa carrière,

Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière,

Et tout ce vain amour de grandeurs & de
bruit

Ne le sçauroit quitter qu'après l'avoir dé-
truit.

Tant d'exemples fameux que l'Histoire ra-
conte,

Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?

Ha ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plai-
sirs,

Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,

Qu'il pouvoit doucement laisser couler son
âge !

Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipa-
ge,

Cette foule de gens que l'on voit chaque jour
Saluer à longs flots le Soleil de la Cour ;

Mais la faveur du Ciel vous donne en récom-
pense

Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,

Un tranquille sommeil, d'innocens entre-
tiens,

Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ce penser, Oronte nous rappelle,

Vous

Vous , dont il a rendu la demeure si belle ,
Nimphes, qui lui devez vos plus charmans ap-
pas ,

Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas ,
Tâchez de l'adoucir , fléchissez son courage :
Il aime ses Sujets , il est juste , il est sage ,
Du titre de Clement rendez-le ambitieux ,
C'est par là que les Rois sont semblables aux
Dieux.

Du Grand , du Grand HENRY qu'il contem-
ple la vie ,

Dès qu'il se pût vanger , il en perdit l'envie.
Inspirez à LOUIS cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clemence ;
S'il a crû les conseils d'une aveugle puissance ,
Il est assez puni par son sort rigoureux ,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.



+++++

L E

LOUIS D'OR

A MADEMOISELLE

DE SCUDERY.

Sapho, qui recevez de mille endroits divers

Tant de prose galante & d'agreables vers,

Jetez les yeux sur cet Ouvrage :

Degrace daignez le souffrir ;

Quand j'eus dessein de vous l'offrir ,

Votre seule bonté m'en donna le courage.

Ainsi, rare Sapho, l'ornement de nos jours ,

Sans chercher de plus longs détours ,

Ni sans m'excuser davantage ,

Je vais commencer mon discours.

Ne vous imaginez point Mademoiselle, que ce que je vais vous conter, soient des nouvelles particulieres de la Cour : bien que j'y sois depuis quelque tems , je n'en sçai pas davantage. Les gens aussi peu considerables, & aussi peu empressez que moi,

moi, la suivent assez ordinairement sans la voir, ou la voyent bien souvent sans la connoître. L'autre jour m'étant retiré de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans l'oisiveté où je me trouvai, m'amusant à conter ce qui me restoit d'argent pour mon voyage, il me tomba dans la pensée, que si tant de pièces différentes que je tenois, avoient du sens & de l'intelligence dans la tête dont elles étoient marquées, il n'y auroit presque rien qu'elles ne pussent m'apprendre; & que l'or & l'argent ayant de tout tems gouverné le monde, on pourroit sçavoir par leur moyen des nouvelles de tous les siècles. A peine avois-je eu cette pensée, qu'une Pistole d'Italie, que j'avois séparée des autres, prenant brusquement la parole pour toutes, me parla de cette sorte:

Comme je te connois discret,

Je t'avertis en confidence;

Mais n'en dis rien, car c'est un grand secret.

A tort vous nous croyez manquer de con-
noissance:

La plûpart des hommes sont foux,

Car bien que nous sçachions nous taire;

Nous voyons ce qu'ils font pour nous,

Et sçavons ce qu'ils nous font faire.

Je fus fort épouvanté d'une nouveauté si extraordinaire : bien que je n'ignorasse point que les Pistoles seméloient de beaucoup de choses, je ne sçavois pas encore qu'elles sçûssent parler. Mais enfin m'étant un peu rassuré, je lui repartis: Et quoi, as-tu bien assez d'esprit pour répondre à toutes les questions que je te ferai ?

Alors avec ardeur reprenant la parole,
Je dirai d'Or, repliqua la Pistole.

Vrayment, lui-dis-je, tu ne te contente pas de parler, tu fais des vers, & qui pis est, tu fais des pointes. Mais puisque te voilà de si belle humeur, je suis prêt à t'écouter. Je ne ferai pas le premier qui me sera engagé dans des Dialogues extraordinaires : en tout cas puisqu'il y en a dans Lucien d'aussi surprenans, il sera mon garant. Sur tout, si tu me veux plaire, entretiens-moi de diverses choses, dont tu peux avoir connoissance : conte-m'en des galantes autant qu'il te sera possible : mais au moins que je ne sçache rien de certaines aventures qui ne méritent pas le nom de galanterie, & dans lesquelles les Pièces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

Sur cet article par avance
 J'impose un éternel silence
 Aux écus d'or autant qu'aux écus blancs.

Ne crains point, interrompit gravement un double Louïs, qui mouroit d'envie de parler : si nous avions à t'entretenir de quelque chose qui approchât de l'amour, où l'interêt pût avoir quelque lieu, nous ne traiterions pas cette matiere si grossièrement ; je ne te parlerois que de ces dons utiles & secrets, que l'on appelle générosité & grandeur d'ame ; que de ces personnes bien faites & bien faisantes, qui pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur établissement & à leur fortune ; ou de ces Galans industrieux, qui sçavent faire des liberalitez si à propos, qu'on ne sçauroit les refuser ; enfin de tous ceux qui employent leurs richesses pour l'utilité ou pour le plaisir des personnes qu'ils aiment.

Qui sçait de ses grands biens faire un parfait usage,

Est magnifique en équipage,

Fait tout avec profusion,

Tâche à donner souvent bal ou colation.

Que s'il peut engager en quelque promenade

L'objet dont les beaux yeux l'ont sçu rendre
 malade,

Son carosse attelé de six chevaux de prix ,
Fait trembler sous ses pas le pavé de Paris :
Il se met en campagne , & sans reprendre haleine ,

En d'agréables lieux il conduit l'inhumaine.
Là l'aimable Musique & les mets délicats
Par des soins diligens ont devancé leurs pas.

Cependant ce train magnifique ,
Tous ces mets délicats , cette aimable Musique ,

Ce qui devance ou ce qui suit ,
Et qui gagne le cœur des plus indifférentes ,
Ce n'est que de l'argent traduit
En cent manières différentes.

En effet , poursuit le Louïs , recevoir ou donner de l'argent , est une chose également honteuse : même après l'avoir donné , quelques-uns tâchent de le rattraper. Une Dame de ma connoissance en usa de cette sorte assez plaisamment , il ya quelque tems. Après avoir fait un présent considérable à son Amant , elle le pria à deux jours de là , de lui prêter tout ce qu'il auroit d'argent en son pouvoir , pour une affaire de conséquence qui lui étoit survenue.

Le Cavalier surpris d'entendre ces paroles ,
De sa mourante bourse arracha ses pistoles.

Et

Et confus autant qu'interdit,
Les croyant prêter, les rendit.

Toutefois, continua le Quadruple, si tu voulois être entièrement satisfait; il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta bourse. Quand nous sommes seuls, comme je suis présentement, nous ne sommes pas propres à grand'chose, n'en sommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous ensemble, faisons tous les jours des choses incroyables: & c'est en grande compagnie que nous avons contribué au gain de plusieurs Batailles, à la prise de plusieurs Villes imprenables, & à mille conquêtes amoureuses. Il m'avertit même de bonne foi, que le plus souvent la vertu des gens ordinaires n'alloit que du plus au moins.

Que leur grand nombre avoit des charmes si puissans,

Que souvent la plus prude & plus habile,

Qui peut résister à deux cens,

Se laisse emporter à deux mille.

Je crois aisément ce que tu dis, lui répondis-je; mais quoiqu'il en soit, j'aime mieux ne m'engager en conversation qu'avec toi seul, de peur d'embrouiller la chose.

chose. Tu n'as pas tant de tort, me dit-il. Si nous étions plus de deux, nous voudrions peut-être parler tous à la fois, comme font assez ordinairement les hommes quand ils se trouvent plusieurs ensemble. Ecoute-moi donc tout seul, je t'en conjure, & sois persuadé que je te ferai sçavoir des choses assez curieuses. Comme je suis d'un Or le plus ancien qu'on puisse trouver, je pourrai te conter mes aventures : car afin que tu ne t'y trompes pas, j'ai conservé le même sens & la même intelligence que j'ai presentement, dans toutes les formes différentes, sous lesquelles j'ai paru. Je fus tiré de la Mine sous le regne du dernier Darius, & j'ai vû tout le bouleversement de ce grand Empire. Cependant sans te rien dire de toute la suite de l'Histoire, & dont je te fais grâce, & que je te pourrois conter ici, s'il m'en prenoit fantaisie, il me suffira de t'apprendre qu'en ce tems-là je portai la figure du Conquerant qui renversa le Trône des Perses : & je me contenterai de te faire sçavoir en passant, quelque chose des amours de ce siecle-là, qui étoient tout-à-fait différentes de celles de celui-ci. Les langueurs, les plaintes, & les desespoirs n'étoient point en usage parmi les Courtisans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous gens accoutumés à de promptes & grandes

grandes expéditions, ils avançoient bien plus en un jour, qu'on ne fait maintenant en une année. Pour te confirmer cette vérité, souviens-toi de la Reine des Amazones :

Rappelle un peu dans ta mémoire
De Talestris la memorable Histoire,
Qui pour se délivrer de ce mortel ennui
Qu'on a toujours de trop attendre,
Arriva le matin dans le camp d'Alexandre,
Et coucha le soir avec lui.
Mais depuis est venu le regne des fleurettes,
Veritable chicane en matière d'amour.
L'on ne fait qu'en dix ans ce qu'on fit en un
jour.

Encore dans ces amourettes,
Où l'on se brûle à petit feu,
Si l'on trouve jamais ou coquette ou cruelle,
Ce n'est qu'un pitoyable jeu,
Et tout se passe en bagatelle.

Mais pour te conter par ordre mes aventures, il faut que je te dise, que long-tems après la mort d'Alexandre je tombai entre les mains d'un avare, qui ne se contentant pas de m'enfermer avec plusieurs de mes compagnons, il nous enterra, ce misérable, dans les fondemens d'une vieille tour, & mourut enfin sans s'être servi de son argent,

argent , ni sans l'avoir enseigné. Nous demeurâmes là plusieurs siècles, jusques à ce qu'on nous déterra par hazard , en creusant pour avoir les pierres des murailles sous lesquelles nous étions : nous fûmes ainsi de nouveau remis au jour, mais nous n'y fûmes pas plutôt, que nous trouvâmes une grande différence dans le monde.

Depuis ce long enterrement
Le monde avoit changé de forme & de figure :

L'on y parloit différemment ,
Tout étoit d'un autre nature.
Nous n'étions même plus à l'usage de tous.
Puisqu'enfin en sortant de sous cette muraille ,
Jusques à la moindre de nous
Parvint à la grandeur d'antique & de médaille.

Aussi fûmes-nous recherchez avec soin
des curieux qui nous firent valoir un prix
excessif , & qui nous montroient comme
le plus rare ornement de leurs cabinets. Je
pense que je serois encore entre leurs
mains , si mon dernier maître , qui se
mêloit de Chimie , me jugeant d'un Or
très pur , ne m'eût voulu multiplier. Je
ne sçache point de tourment qu'il ne me
fit

fit endurer. Il essaya toutes choses inutilement ; il me fit passer plusieurs fois par le feu.

Mais il ne fit que s'y morfondre,
Il eut beau me fondre & refondre ,
Le bon homme fut confondu ,
Car je ne ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas long-tems en cet état ; je fus donné à un Orfèvre , qui m'employa à mettre en œuvre plusieurs Diamans de prix , & fit une boëtte de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée , qu'un jeune Romain l'acheta pour mettre le portrait de sa Maîtresse. Au reste , comme l'on ne conte jamais d'histoire pareille à celle-ci , sans qu'il soit à propos de se souvenir de quelques vers , il faut que je t'en dise , qui ont été traduits en François , & que j'entendis reciter à notre Cavalier , un jour qu'il regardoit le portrait de sa Maîtresse , & qu'il parloit à soi-même , suivant la loüable coutume des Amans :

Malgré la rigueur de l'absence ,
L'amour qui sçait charmer la plus forte douleur ,
Vient au secours de ma constance ,

Et

Et tient ce doux propos dans le fonds de mon
cœur :

Vis en repos , Tircis , ta divine Princesse

— Partage en ce moment ta profonde tristesse ,

Et par mille transports seconçant tes desirs ,

Elle te rend avec tendresse

Et douleur pour douleur , & soupirs pour sou-
pirs.

Alors dans l'excès de ma joye

Je sens dans mon esprit tant de charmes se-
crets ,

Qu'en quelque rang que je la voye ,

J'abandonne mon cœur aux plus hardis sou-
hairs.

Amour , qui prends le soin d'une flâme si bel-
le ,

Afin de la rendre immortelle ,

A nos cœurs amoureux donne une même
loi :

Que je ne vive que pour elle ,

Qu'elle ne vive que pour moi.

Tu jugeras par ces vers , que c'étoit un
simple Cavalier , qui aimoit une personne
fort au-dessus de lui ; & je ne t'en dirai
pas davantage ; car en matiere de digres-
sions , comme de folies , les plus courtes
sont les meilleurs. Aussi sans m'arrêter à
cette Histoire , je t'apprendrai que je pas-
sai

fai entre les mains d'un autre Maître, qui
 m'emploïa d'une maniere bien differente,
 quoiqu'au même usage : il me fit servir à
 cinq ou six Portraits en moins de rien, &
 j'eus le divertissement de voir que tantôt
 la Blonde chassoit la Brune, selon que la
 Blonde ou la Brune regnoit dans son cœur :
 j'avois pourtant bien du dépit de ce qu'il
 en quittoit quelquefois une belle pour une
 laide : car il ne lui importoit ; pourvû
 qu'il changeât. Il ne laissoit pas avec tout
 celad'avoir des momens bien amoureux ;
 & il me souvient qu'un jour qu'il atendoit
 sa derniere Maîtresse, il dit plusieurs fois
 d'un air assez languissant, passionné &
 chagrin.

Qu'une impatience amoureuse

Est un supplice rigoureux !

Qu'une heure qu'on attend, & qui doit être
 heureuse ,

Cause de momens malheureux !

Quoi, Climéne n'est point venue ?

Cette ingrante ne m'aime pas :

Qui pourroit l'avoir retenuë ,

Si l'amour conduisoit ses pas ?

Enfin ce galant homme se lassa de cel-
 le-ci comme des autres , & quelque tems
 après

après l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de sa boëtte de portrait, deux tables de diamans. Nous fûmes ensuite au service d'une Dame, qui nous donna bien du plaisir avec ses façons: elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort sot, mais faisant grande dépense: l'autre étoit bien fait, plein d'esprit & de cœur, mais marchant à fort petit train.

Aussi pour adoucir cette fiere inhumaine,
Ecrire juste & parler bien
Ne lui purent servir de rien:
Il perdit ses pas & sa peine;
Car par un silence éloquent,
L'autre, sans dire mot, lui contoit de l'argent.

Cependant le regne de cette Belle finit en moins de rien. L'un se laissa de souffrir, & l'autre de payer; & je fus séparé des diamans avec lesquels j'avois été depuis long-tems, pour être employé à mille usages differens. Je fus tantôt en bague, tantôt en montre, tantôt en chaîne; mais sur toutes choses je devins un des plus jolis Cachets du monde: je portai la figure d'un petit Amour, qui au lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avoit sur
la

la bouche , & qui marchant comme à la dérobée & fort doucement , tenoit une de ses mains devant son flambeau , pour en cacher la clarté : ces cinq paroles étoient écrites autour : *Ni le bruit , ni l'éclat.*

Je pourrois bien te conter ici mille choses si je voulois : mais ma qualité de Cachet m'en empêche : & je te puis même assurer que jamais personne n'a rien sçû des mysteres dont j'ai été dépositaire.

Mon empreinte toujourns heureuse
Ne ferma jamais de Poulet ,
Ni ne servit à de Lettre amoureuse ,
Qui vît éventer son secret.

Il fallut pourtant changer de condition avec le tems. Je fus encore fondu plusieurs fois , & j'ai servi à plusieurs Statuës ; j'ai été employé tantôt à celle d'un Heros , d'un demi-Dieu , d'une Deesse , d'un Homme , & tantôt à celle d'un animal : mais à la verité , bien que j'aye été dans tant de conditions différentes , je n'ai jamais pû devenir Or potable , quelque soin qu'on y ait apporté. Je suis revenu en monnoye plusieurs fois ; & il n'y a point d'usage où je n'aye été mis : tantôt

tôt j'ai été employé pour payer, tantôt pour prêter, tantôt pour donner, rarement pour honorer la vertu, mais plus rarement encore pour la récompense d'un Poète. Les choses magnifiques & flatueuses qu'ils disent de tous ceux qui leur peuvent faire du bien, leur sont presque toujours inutiles.

Leur mérite est toujours connu,
Mais les grands Seigneurs sont étranges,
Et qui subsiste de loüanges,
Vit avec peu de revenu.

Mais pour ne m'arrêter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai presque couru toute la terre; que j'ai été Sequin en Turquie, Mouton à la grande laine, Noble à la Rose, & Jacobus en Angleterre, Double Ducat en Espagne: & que je te pourrois conter mille sortes de choses; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuse d'avoir oublié beaucoup que d'avoir trop dit. Il me suffira donc de t'apprendre, qu'après toutes ces aventures, comme je semblois être destiné au service des Dames, je fus remis en œuvre, & fus employé en une paire de pendants d'oreilles. Je ne fus pas plutôt en cet état, que je benissois ma bonne fortune, m'imaginant
que

que je ne pouvois manquer d'être du secret de la personne que j'allois servir : & je crus que tous ces petits mots qu'on disoit si bas , étoient des choses si agréables , que j'aurois un plaisir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrapé quand je connus que ce n'étoit le plus ordinairement que des secrets que tout le monde sçavoit , que de fausses confidences , & que des sottises dites avec précaution. Je m'avisai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maîtresse de cette sorte, pour faire les importans ; ou pour faire croire à ceux qui les voyoient , qu'ils n'étoient point mal avec une Dame aussi-bien faite. Cependant comme celle-ci étoit fort coquette, & qu'elle écoutoit à droit & à gauche, chacun de nous n'avoit que la moitié de son secret. Ce n'est pas que la plûpart du tems ce ne fût la même chose ; car ce qui entroit par une oreille, sortoit par l'autre, sur tout, pour les reprimandes d'une vieille Dame qui lui faisoit souvent des leçons. Enfin , je n'aurois jamais achevé, si je voulois dire tout ce qu'on entend à l'oreille d'une Coquette, & tout ce que j'appris au service de celle là. Elle l'étoit si fort, qu'après avoir trompé tout le monde, tout le monde la quitta.

Vous

Vous qui pensez avec adresse
Fourber & coquetter sans cesse ,
Même chose vous aviendra ,
Autant vous en pend à l'oreille ,
Et quiconque coquettera ,
Craigne une aventure pareille.

Enfin après m'être beaucoup ennuyé avec la Belle dont je viens de parler , je faillis à périr absolument : car une Demoiselle suivante nous vola , & me sépara des Emeraudes avec lesquelles j'étois depuis un tems si fâcheux : si bien que je fus brisé en mille pieces , & mis au billon avec quelque passément d'argent. Je ne fus pas plutôt en cet état , qu'il ne tint presque à rien que je ne fusse donné à ces hommes impitoyables & cruels , qui à force de coups de marteaux mettent l'or en feuille ou en couleur. J'étois aneanti si cette dernière aventure me fût arrivée ; & je te laisse à penser le grand plaisir que j'aurois eu , ou quel avantage ce doit être , de servir à la dorure d'un plancher , d'être appliqué au derrière d'un carosse , ou de finir malheureusement sa vie en papier doré. Ma bonne fortune me garentit de tous ces malheurs , & je suis parvenu à la dignité , & en l'état où tu me vois , dans lequel je souhaite de durer à jamais ; car ni l'image
de

de tant de Princes que j'ai portée , ni la figure du grand Alexandre que j'ai conservée durant tant de siècles , ne m'embellissoit point tant que celle du jeune Heros que je porte aujourd'hui , qui avec toutes les vertus qui manquoient à l'autre , & avec encore plus de courage que lui , s'il ne venoit de donner la Paix , auroit trouvé la conquête de tout le monde aisée.

Aux lauriers immortels qui couronnent sa tête ,

Jules vient de mêler les myrthes de l'Amour.

Un calme bienheureux succède à la tempête ,

La Discorde est rentrée en son triste séjour.

Nous ne verrons former nos heureuses années

Que de beaux & paisibles jours.

De nos cruelles destinées

Jules vient d'arrêter le pitoyable cours.

Cependant il est tems que je finisse , de peur de t'ennuyer , & que je te laisse en repos pour ce soir. S'il te prend fantaisie d'en sçavoir davantage , tu n'as qu'à t'informer à d'autres pièces , à qui il sera arrivé des choses d'une nature différente.

Notre Dialogue finit ainsi , & le Louis n'eût pas plutôt cessé de parler , que je pris la résolution d'avoir quelques jours

après, une pareille conference avec les autres : à quoi je n'aurois pas manqué , si toute cette bonne compagnie ne se fût bientôt séparée , & si je n'eusse vû avec un déplaisir tout-à-fait sensible, qu'il m'étoit impossible de faire de longues conversations, & de retenir long-tems mon argent avec moi.

+++++

R E' P O N S E

DE M A D E M O I S E L L E

DE SCUDERY.

VOus sçavez bien , Monsieur', que je suis accoûtumée d'entendre parler des Lapins , des Fauvettes & des Abricots : mais après tout je n'ai pas laissé d'être surprise de la conversation que vous avez eüe avec votre Louïs d'or : & je le trouve si bien instruit des choses du monde , que j'en suis étonnée.

Quand il seroit du tems des premiers Jacobus , Des Nobles à la Rose & des vieux Carolus , Il ne sçauroit pas plus de choses.

Ovide a moins que lui fait de Metamorphoses ;

Il fait aux plus Galans d'agréables leçons ;
 Il raille, il fait des vers de toutes les façons :

Mais ce qu'il fait de plus étrange ,
 C'est qu'entre mes mains il se range :

Car ses freres ne m'aiment pas.

Ils n'ont aussi pour moi que de foibles appas ,
 Et par le mépris je m'en vange.

Mais pour ce Loüis d'or que je reçois de vous ,
 De qui la gloire est immortelle ,

Qui ne craint plus ni touche ni coupelle ,
 Il fait seul un trésor dont mon cœur est jaloux.

Voilà , Monsieur , tout ce qu'une mala-
 de vous peut répondre ; mais je vous as-
 sûre que ce n'est pas tout ce qu'elle pense ;
 & que si Sapho se portoit bien , elle vous
 loueroit de meilleure grace, & vous remer-
 cieroit avec plus d'esprit. Que sçai-je mê-
 me si passant des louanges de votre Loüis
 d'or à un sujet plus relevé , elle ne se senti-
 roit point inspirée de vous parler ,

D'un Loüis dont la vie en merveilles seconde
 Est l'ouvrage du Ciel , & le bonheur du mon-
 de ,

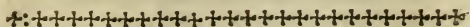
Dont le bras triomphant , & les charmes vain-
 queurs

Domptent les Nations, & captivent les cœurs ;
 D'un Jules , dont les soins redonnent à la
 France

Les jeux & les plaisirs , la paix & l'abondance ;
Qui va faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or , la force des Etats ,
Et gemir de regret le Pactole & le Tage ,
Que la Fable a flatez d'un pareil avantage :
D'un Jules dont les soins ont nos desirs bor-
nez ,

Dont les sages conseils justement couronnez
Font voir à l'Univers , que la plus belle gloire
Est de cesser de vaincre au fort de la victoire ?

Mais je m'appерçois que ce sujet-là est
trop relevé pour moi , & qu'il vaut beau-
coup mieux ne rien dire , que de n'en dire
pas assez. Il n'en est pas de même de vous ,
Monsieur ; au contraire je vous exhorte à
faire quelque ouvrage plus grand à la gloî-
re de ceux que vous avez loüiez en huit vers
seulement : car il ne faut pas faire des
portraits en petit , d'un grand Heros , com-
me on en fait d'une Maîtresse , puis qu'on
ne doit avoir les uns que pour les cacher ,
& les autres doivent être vûs de tout le
monde,



CHANSON.

Sous ces ombrages verts un Amant le plus
rendre

Que l'amour ait jamais charmé,
Un foir voyant qu'Iris ne pouvoit se défendre
Des violens transports qui l'avoient enflâmé ;
O nuit, s'écria-t-il, devenez plus obscure,
Et cachez mon bonheur à toute la Nature ;
Celle pour qui je meurs se rend à mes desirs.
A ces mots, éperdu d'amour & de plaisirs,
Il n'en pût dire davantage,
Et l'on n'entendit plus dans le sombre bocage
Qu'un murmure confus de languissans soupirs.

Autre Chanson.

Forêts solitaires & sombres,
Où la fraîcheur, le silence & les ombres
Se conservent malgré le jour,
Ne sçauriez-vous charmer le mal qui me pos-
sede ?

Et n'avez-vous point de remède
Contre un cruel & malheureux amour ?

Autre Chanson

Le doux silence de nos bois
N'est plus troublé que de la voix

Des oïseaux que l'Amour assemble.
 Bergere qui fais mes desirs ,
 Voicile mois charmant des fleurs & des zephirs,
 Et la saison qui te ressemble ;
 Ne Perdons pas un moment des beaux jours ,
 C'est le tems des plaisirs & des tendres amours.

Autre

Il n'est rien dans la vie
 Qui ne lasse & qui n'ennuie ,
 Quand on n'a point d'amour ;
 Et peut-on sans aimer passer un heureux jour ?

Autre

Je sens au cœur un nouveau trouble
 Qui m'inquiète & qui me plaît ;
 En vous voyant il se redouble ,
 Je ne sçai pas quel trouble c'est.

Autre

Un Berger plus beau que le jour
 Me disoit dans ces bois au lever de l'Aurore',
 Iris, si tu voulois que j'y revinsse encore ,
 Tu me verrois mourir d'amour.
 Ah ! dût-il m'en coûter ma vie avec la sienne,
 N'importe, Amour , faites qu'il y revienne.

Autre

Je fuyois sous ces verts ombrages
 Un Berger qui sur moi prenoit trop de pou-
 voir ,
 Et j'avois resolu de ne jamais le voir ,
 Quand

Quand il vint me surprendre au fond de ces
 bocages.

Ah ! que son air étoit amoureux, triste & doux !

Que l'on est foible quand on aime !

Et que mal aisément dans ce peril extrême ,

Amour , on auroit pû se défendre de vous !

Autre

Qu'il est propre à se faire aimer ,

L'amoureux Berger qui m'enflâme !

Tout ce qui peut plaire & charmer ,

Est dans ses yeux & dans son ame.

Ah ! que ses doux regards & ses tendres sou-
 pirs

Servent bien ses jeunes desirs !

Autre

Ah ! c'est verser trop d'inutiles larmes ,

Perfide , enfin , je trouve ailleurs des charmes ,

Un cœur fidèle

Languit pour mes yeux :

Mais , ô Dieux ,

Ta passion m'étoit toujours nouvelle ,

Ingrat , pardons-en tous deux

La memoire cruelle.

Autre

Dans ce bocage , où brille une jeune verdure ,

Amarillis rêvoit au murmure des eaux ,

Et laissoit ses troupeaux

Errans à l'avanture ,

Quand l'amoureux Berger qu'enflâment ses regards ,

Rassembla les troupeaux épars.

Lors remarquant ce soin fidèle ,

Retirez-vous , Berger , dit-elle ,

Je sçaurai bien garder tous mes troupeaux
des loups ,

Mais mon cœur ne sçauroit se défendre de
vous.

Autre Chanson.

Etoiles d'une nuit plus belle que le jour ,

Qui penetrez ces lieux solitaires & sombres ,

Et qui venez malgré les ombres

Jusqu'au fond de ces bois découvrir mon
amour :

Jugez si le Berger dont mon ame est charmée

Sçait mieux aimer que moi ,

Soyez les témoins de sa foi.

Voyez si j'aime & si je suis aimée ;

Et si vous prenez soin de flater les amans ,

D'une si douce nuit prolongez les momens.

Autre

O vous , dont le langage & sensible & flateur

Sçait si bien penetrer jusques au fond du cœur !

Par quels charmes nouveaux sçavez-vous faire
naître

L'estime & l'amitié sans vous faire connoître ?

Helas ! si vous avez ce dangereux pouvoir ,

Que

Que ne feriez-vous point si l'on pouvoit vous
voir ?

O vous , cruelle autant que vous êtes flatueuse ,
Pourquoi dérobez-vous à mes justes desirs
Un bonheur qui pouvoit faire tous mes plai-
sirs ?

Me tiendrez-vous long-tems cette loi rigou-
reuse ?

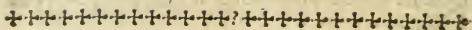
Quel plaisir prenez-vous de me faire souffrir ,
Et dans une recherche inquiète & douteuse
Me faire si long-tems languir ?

Helas ! je suis trop sensible & trop tendre ,
Pour supporter cette injuste rigueur ;
Quand une douce idée a rempli tout le cœur ,
On n'a pas la force d'attendre.
Si j'ai sçu me faire estimer ,
Pourquoi se cacher à ma vûe ?

Ah ! si je sçai jamais quelle est cette incon-
nuë ,
Elle sçaura si je sçai bien aimer.

M. la C. de la Suze.





L'AMOUR RAISONNABLE.

I.

JE ne sçai si les chagrins de l'Amour ne sont pas à preferer aux ennuis de ces cœurs, dont l'indifference les rend incapables d'aucun plaisir. Le Tems à qui les Poètes & les Peintres donnent des aîles, ne passe jamais que lentement pour eux.

Quoique les heures soient bornées,
Et que le tems soit court, même aux plus mal-
heureux,
Si vous voulez compter les jours pour des an-
nées ;
Ne soyez point amoureux.

+++++

II.

CE n'est pas qu'on ne se trompe de
 s'imaginer que l'amour n'ait que des
 douceurs, elle a ses chagrins aussi-bien
 que ses plaisirs, & un cœur se doit re-
 foudre à les ressentir, tant qu'il vivra sous
 l'empire amoureux: mais on peut dire
 que souvent quelques momens de plaisirs
 font oublier tous les maux qu'on a souf-
 ferts, & qu'un Amant qui sçait l'Art de
 flater sa douleur, trouve des charmes
 dans cette passion.

L'amour a des douceurs & de charmans de-
 sirs,

L'amour a des chagrins, des tourmens & des
 gênes :

Pour en connoître les plaisirs,

Il en faut connoître les peines.

+++++

III.

Rien n'est plus difficile ni plus im-
 portant que le choix d'une Maî-
 tresse,

M v j

resse,

treffe : il faut qu'il se fasse autant par connoissance que par inclination , & le repos d'un Amant est tellement attaché à ce choix , qu'il fait lui-même sa bonne ou sa mauvaise fortune. Il doit connoître toutes les qualitez d'une Belle , avant que de s'engager à la servir. Comme on n'aime pas toutes les fois qu'on veut aimer , on ne cesse pas d'aimer aussi - tôt qu'on le

Si vous faites une Maîtresse ,
 Choisissez-là d'un esprit doux ,
 Qu'elle ait le cœur capable de tendresse ,
 Et que ce cœur soit tout à vous.
 Mais pour faire encor davantage ,
 Il faudroit la choisir & jeune & belle &
 sage.

+++++

IV.

LE nombre des Rivaux ne fait pas le mérite d'une Belle. La plupart des hommes aiment par caprice , ou suivent leur inclination , sans consulter la raison. Ils s'attachent souvent auprès de ces beautés adroites , à qui mille cœurs ont déjà
 passé

Dans ces cœurs remplis de gloire
La fierté combat l'amour ,
Mais l'amour bien souvent remporte la vic-
toire.

+++++

VI.

JE ne conseillerois jamais d'offrir un cœur à ces belles capricieuses qui ne font rien par raison ; qui dependent sans choix les rigueurs & les graces , & qui ne considerent ni les soins ni les services d'un amant. On n'est jamais assuré de leur affection ; elles désavoient un moment après ce qu'elles on dit d'obligeant , & on ne sçait de quelle maniere les prendre pour leur plaire.

Gardez - vous bien d'aimer une belle inhumaine ,

Capricieuse , fiere & vaine ,

Car vous la perdrez tôt ou tard.

Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine ,

Et se conserve par hazard.

+++++

VII.

IL est difficile de dire de quelle humeur doit être une Maîtresse; les uns aiment les enjouées, les autres en veulent aux mélancoliques : la bonne foi ou la coquetterie se peuvent trouver en ces divers temperamens. C'est à l'Amant à choisir, où plutôt c'est à l'Amour à l'attacher auprès de celle qui lui plaît. Il ne dépend pas toujours de nous de disposer de notre cœur.

Le choix d'une Maîtresse est assez difficile,
Sur tout quand on la veut jeune, belle & civile,

Et dont l'esprit ne soit ni gay ni sérieux :

Mais selon le commun usage,

Si l'enjouée a l'art de plaire davantage,

La mélancolique aime mieux.

+++++

VIII.

AUssi-tôt qu'on a donné son cœur à une Belle, on ne doit songer qu'à lui plaire, on ne doit avoir d'autre volon-

Qu'un Amant est dans l'embarras,
 Quand deux beautés égales en appas
 En veulent à son cœur, & flatent sa fortune !

C'est en vain qu'il se croit heureux,
 Il vaudroit mieux pour lui n'être aimé de pas
 une,
 Que de l'être de toutes deux.

+++++

X.

LA facilité qu'on trouve dans le cœur
 d'une Belle, est plutôt une marque
 de sa foiblesse, qu'un témoignage du
 mérite d'un Amant. Le hazard qui semêle
 de tout, peut faire qu'une conquête ne
 coûte pas beaucoup de soins; mais alors
 on doit regarder le cœur qu'on a acquis,
 comme un bien qu'on peut perdre facile-
 ment.

L'Amant qui gagne un cœur plus vite qu'il
 ne faut,

A se voir tromper se hazarde:
 Les cœurs que l'on prend d'assaut,
 Sont de difficile garde.

+++++

XI.

Peu de gens sçavent faire une déclaration d'amour de bonne grace , cependant chacun s'en mêle , & croit s'en acquitter heureusement. Il faut bien prendre son tems pour y réussir. Un Amant qui ne plaît pas alors , court risque de ne plaire jamais. Avant que de vous engager à parler de votre passion , examinez bien les dispositions qu'on a de vous écouter.

Je vous aime sont trois mots
Qu'un Amant dit dès qu'il soupire ;
Mais ce n'est rien que de les dire ,
Si l'on ne les dit à propos.

+++++

XII.

Lorsque l'amour commence à naître , un Amant n'a point de plus pressant desir que d'en parler à celle qu'il aime , & il se rendroit malheureux , s'il pretendoit le lui cacher toujours. Il ne faut point
douter

douter qu'il ne lui soit avantageux, qu'elle connoisse en même tems sa passion & son respect.

Il ne faut pas qu'on s'obstine
A se taire nuit & jour :
Mais avant qu'un Amant parle de son amour,
Il est bon qu'on la devine.

++++++:++++++

XIII.

UN regard dit plus en un moment que les plus longs discours, & le langage des yeux n'est pas celui qui persuade le moins. Non seulement il est expressif, amoureux & languissant; mais il est extrêmement hardi, & les Amans peuvent dire par ce muet langage tout ce qu'ils veulent, malgré la défense des Belles, & sans qu'elles puissent s'en fâcher.

Le langage des yeux est un charmant langage,

Et c'est le seul dont l'usage
Est à la mode en tous lieux.

Il peut même adoucir une beauté farouche :
Et l'expression de la bouche
Doit céder à celle des yeux.

XIV.

+++++

XIV.

Quelque longue que puisse être une conversation, elle paroît toujours trop courte aux Amans. Ils sont tellement charmez dans leur entretien, qu'ils voudroient y passer le reste de leur vie. Ils ne se quitrent qu'à regret, & il semble qu'ils ne se soient jamais parlé, & qu'ils aient à traiter de toutes les affaires du monde.

Qu'on s'entretienne sans cesse
Avec une aimable Maîtresse,
Qu'on parle par autrui, qu'on parle par écrit :
Dès qu'un Amant se retire,
Après avoir crû tout dire,
Il trouve qu'il n'a rien dit.

+++++

XV.

Lorsqu'on n'est point aimé, on ne souffre pas une mediocre douleur, & elle redouble sa force quand il n'est pas permis de la faire voir. Les douleurs muettes sont insupportables. Comme on n'espere

pere de soulagement qu'en rompant le silence , le desir de parler donne presque autant de peine , que la passion qu'on ressent.

On peut aimer sans esperer ,
Et dans ce desespoir tout craindre ;
Mais difficilement un cœur peut endurer
Un mal violent sans se plaindre.

+++++

XVI.

L Es Amans veulent toujours être assurés du rang qu'ils tiennent dans l'esprit de leur Maîtresse : les yeux peuvent en dire quelque chose ; mais souvent ils sont des trompeurs , & l'on prend quelquefois des regards de hazard pour des regards amoureux. L'incertitude n'est pas un des moindres supplices de l'amour.

Pour sçavoir avec quelque adresse ,
Si l'on est bien avec une maîtresse ,
Il en faut consulter les yeux :
Mais pour être plus sûr que votre amour la
touche ,
Vous ferez encore mieux ,
De l'apprendre de sa bouche.

XVII.

+++++

XVII.

TOus les soins qu'on peut prendre, ne sçauroient cacher long-tems l'amour. Il est de cette passion comme du feu qui paroît toujours ou par sa flâme, ou par sa fumée. Tout ce qu'on peut faire, est d'empêcher qu'elle ne fasse un grand éclat. C'est à la prudence d'un Amant d'y mettre ordre, & sa passion seule n'est pas capable de cette conduite.

Sçachez qu'il est bien mal aisé,
Lorsqu'on brûle pour une Belle,
Qu'on ne montre quelque étincelle
Du feu dont on est embrazé.

+++++

XVIII.

IL se faut bien garder parmi les Dames de parler de ses bonnes fortunes : un Amant qui en entretient sa Maîtresse, ne fait guères bien sa cour, & l'on se défie toujours d'un cœur qui a brûlé d'autres feux.

Quand

Quand vous aurez éteint dans le fond de votre ame

Une premiere flâme :

Oubliez-la pour toûjours :

Vous manqueriez de prudence & d'adresse ,

Si vous confiez vos premieres amours

A votre derniere Maîtresse.

+++++

XIX.

Toutes les Belles se plaisent à donner de l'amour, & s'étudient à n'en point prendre. Les conquêtes qu'elles font, flattent leur vanité, & les plus modestes, lorsqu'elles sont véritablement aimées, ne rebutent pas toûjours un Amant.

Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable

Qui se fâche de voir adorer ses appas ;

Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,

Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agreable,

C'est que l'Amant ne lui plaît pas.

+++++

XX.

C'Est une erreur de croire que la hardiesse sied bien aux Amans , lorsque la raison ne la guide pas. L'amour respectueuse est la véritable Amour , & un honnête homme n'en connoît point d'autre.

Auprès des jeunes beautéz ,
 Gardez-vous bien d'avoir de cestemeritez
 Que le respect à condamnées :
 Car un temeraire Amant
 Perd souvent dans un moment
 Le fruit de plusieurs années.

+++++

XXI.

SI votre Maîtresse vous pèrmet de lui écrire , vos Billets ne feront pas de legeres impressions sur son esprit , & ils sollicitèront puissamment son cœur : mais si vous pouvez la resoudre à vous faire réponse , ses aimables caracteres charmeront toutes vos inquietudes. Les momens qu'on
 donne

donne a cette lecture, sont les plus agréables qu'on puisse goûter.

Oùi dès qu'une beauté vous écrit à son tour,
 Vos amours sont heureuses :
 Un seul billet vaut mieux en matiere d'amour,
 Que mille paroles flatueuses.

+++++

XXII.

L'Amour ne marche guères seul, & la jalousie est souvent à sa suite ; mais c'est une de ces suivantes infidelles dont les rapports ne donnent que des inquiétudes & des soupçons. Ce n'est pas qu'une mediocre jalousie ne soit quelquefois utile : ce petit trouble qu'elle excite dans les cœurs, porte enfin à des éclaircissemens qui rendent les Amans plus heureux.

Un peu de jalousie a souvent bonne grace
 Entré la Maîtresse & l'Amant :
 Mais il faut qu'insensiblement
 Cette humeur jalouse se passe ;
 Lorsqu'elle dure trop, on connoît aisément,
 Que l'amour s'affoiblit de moment en moment,
 Et que la haine prend sa place.

+++++

XXIII.

Plus vous aurez d'aimables qualitez;
 Plus vous ferez haï de vos Rivaux :
 mais quand on espere d'être aimé d'une
 Maîtresse, on ne craint guère leur haine.
 Quoiqu'on doive estimer ses Rivaux, lors-
 qu'ils ont du merite, on n'est pas obligé
 de les aimer; il est toujors permis de sou-
 haïter qu'ils soient exposez à toutes les ri-
 gueurs de l'amour.

Si votre amour vous sollicite
 A rendre vos Rivaux malheureux & jaloux,
 Faites que l'on trouve en vous
 Plus d'amour & plus de merite.

+++++

XXIV.

Que ne souffre point un Amant éloi-
 gné de la beauté qu'il aime ? Mais
 celui qui voit qu'un Rival l'entretient,
 ressent une peine encore plus cruelle, &
 voudroit être absent de sa Maîtresse, pour
 n'être pas le témoin du plaisir de son Ri-
 val,

On

On apprend par expérience
 Que ce n'est pas un petit mal
 D'être contraint de garder le silence,
 Pour laisser parler un Rival.

+++++

XXV.

IL faut donc avouer que les Rivaux
 donnent de la peine ; & bien qu'on soit
 persuadé de la fidélité de celle qu'on aime ,
 on ne doit pas laisser de craindre leur per-
 severance.

Quoiqu'aimé, l'on doit toujours craindre
 Ces opiniâtres Rivaux
 Qui ne font jamais que se plaindre
 De la rigueur de leurs maux.
 Il est même nécessaire
 De les éloigner tout-à-fait ,
 Non pour le progrès qu'ils ont fait,
 Mais pour celui qu'ils pourroient faire.

+++++

XXVI.

DE tous les Rivaux, ceux qui sont au
 dessus de nous, ou de qui notre for-

N ij tune

tune dépend , sont toujours les plus à craindre. Il n'arrive que trop souvent qu'une Maîtresse se laisse ébloüir à la grandeur ; mais avant qu'elle en soit vaincue , il faut qu'un Amant employe toute son amour & toute son adresse , afin qu'elle lui livre ces redoutables Rivaux. Je ne ferai jamais du sentiment de ceux qui disent :

Quand nos Rivaux sont au dessus de nous ,
 Nous devons toujours filer doux ,
 Bien que leur presence importune :
 Et le secret est , dans ses maux ,
 De ne point nuire à ses Rivaux ,
 De peur de nuire à sa fortune.

+++++

XXVII.

JE sçai qu'il est nécessaire qu'un Amant conserve un certain caractère d'homme d'honneur , qui ne doit jamais s'effacer ; mais il lui est permis de travailler pour son amour , sans considérer l'intérêt de ses Rivaux : lorsqu'il s'en trouve qui tâchent de nuire à la réputation de sa Maîtresse , il est bon qu'il les lui fasse connoître , & il est encore mieux qu'il se fasse sage à leurs dépens,

Sans

Sans envie & sans médifance

D'un Rival indiscret découvrez les défauts,

Et profitez avec prudence

Des fautes de vos Rivaux.

+++++ ++++++ ++++++ x x ++++++ ++++++

XXVIII.

L'Amour aussi-bien que la guerre, demande beaucoup de soins. Comme un Capitaine doit tâcher d'éloigner les ennemis de la place qu'il assiege, & d'y avoir quelque intelligence : un Amant ne doit rien épargner pour écarter ses Rivaux d'auprès de sa Maîtresse, & pour se mettre bien dans son cœur.

Les plaisirs succèdent aux maux,

Lorsqu'un Amant par son adresse

Se fait aimer de sa Maîtresse,

Et craindre de tous ses Rivaux.

+++++ ++++++ ++++++ : ++++++ ++++++ ++++++

XXIX.

Faites en sorte qu'une Belle conçoive une haute opinion de votre vertu ; ce sera le plus sûr moyen de vous établir

Et pour ceux que donne l'amour ,
Il renoncé souvent à tous les biens du monde.

+++++

XXXI.

UN homme est heureux lorsque la fortune & l'amour lui distribuënt leurs faveurs. La fortune donne de l'éclat à son amour, l'amour lui donne lieu de faire paroître sa fortune, & toutes deux ensemble contribuënt à le rendre heureux.

Pour être toujours sans tristesse ,
Et pour vivre sans souci ,
Soyez , si vous pouvez , aimé d'une Maîtresse ,
Et de la fortune aussi.

+++++

XXXII.

IL y a des Amans à qui leurs chaînes paroissent legères , & qui trouvent même des charmes dans leur servitude : mais il faut qu'ils ne soient point haïs , ou qu'ils se flatent de l'espérance d'être aimez. L'espérance entretient l'amour, affoiblit les douleurs , & redouble les plaisirs.

Un cœur fortement amoureux,
 Trouve mille plaisirs dans son amour extrême :

Mais il faut pour se voir heureux,
 Etre autant aimé que l'on aime.

+++++

XXXIII.

IL n'est rien de plus vrai, que l'intérêt corrompt les cœurs, & que lorsqu'on agit par ce principe, ce n'est point l'amour qui y regne, mais bien une autre passion qui se sert de son nom. Quelques grandes que soient les faveurs d'une Maîtresse, si elles sont intéressées, elles diminuent de leur prix. Il faut n'être ni raisonnable, ni amoureux pour en faire cas; & quiconque les estime, mérite d'être trompé.

Les loix de l'Amour sont blessées,
 Lorsqu'il se rencontre des cœurs
 Qui mettent au rang des faveurs
 Les faveurs intéressées.

XXXIV.

++++++:++++++x+

XXXIV.

TOut le monde tombe d'accord que l'amour est aveugle : il ne faut pas donc s'étonner si un Amant est dans l'erreur, lorsqu'il croit que rien n'est égal à l'objet qu'il aime. Ce qui plait le plus, l'emporte toujours ; & souvent les sens séduisent tellement la raison, qu'ils persuadent tout ce qu'ils veulent.

Quelquefois les Amans se trompent en beauté,

Et negligent les plus aimables :

Mais à dire la vérité,

Les erreurs en amour sont toujours excusables.

++++++:++++++

XXXV.

POur sçavoir si vous aimez fortement, examinez le pouvoir que l'amour & la raison ont sur votre cœur : si la raison l'emporte, vous n'aimez pas assez ; si c'est l'amour, vous aimez un peu trop : mais si leur puissance est partagée, vous

N y

êtes

êtes en état de jouir de toutes les douceurs de cette passion , & de n'avoir que des desirs raisonnables.

Qui brûle doucement d'une amoureuse flâme,
Ne doit jamais chercher sa guérison,
Sur tout lorsque l'Amour se trouve dans son
ame
Aussi forte que la raison.

+++++

XXXVI.

ON a beau dire à un homme amoureux,
qu'il cessera d'aimer, il n'en veut rien
croire, & il ose même assurer qu'il aimera
toujours. C'est répondre un peu legere-
ment de l'avenir, & c'est vouloir ignorer
que le tems affoiblit l'amour, & que mal-
aisément on peut disposer pour toujours
de son cœur.

Il est certain qu'un jeune Amant
Croit aimer d'une amour extrême,
Et jure qu'éternellement
Il aimera l'objet qu'il aime ;
Mais souvent il n'est plus le même,
Et change presque en un moment.

XXXVII.

+++++

XXXVII.

ENcore que le cœur d'un Amant soit capable de changer, il faut qu'il soit persuadé que s'il étoit possible, il aimeroit au delà du tombeau; que rien ne peut ébranler sa passion; que le tems ne fera que l'augmenter: & il doit agir comme si son amour ne pouvoit jamais finir.

Un veritable Amant presume d'ordinaire,
 Qu'il doit aimer d'une éternelle amour,
 Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
 S'il n'a cessé d'aimer, est bien près de le faire.

+++++

XXXVIII.

UN Amant ne doit jamais perdre l'esperance; & quand la raison n'est pas assez forte pour lui donner des conseils, il faut que le tems soit le medecin de sa douleur. On a beau desirer la mort, elle ne vient pas toujours au secours de ceux qui la souhaitent.

Qu'un Amant maltraité peste contre le sort ,
Qu'il souhaite cent fois la mort ,
Qu'à cent chagrins divers son ame s'abandon-
ne ;
Malgré tous ses transports ses yeux verront le
jour :
L'absence ni l'ennui , les chagrins ni l'Amour ,
Ne font jamais mourir personne.

+++++

XXXIX.

IL y a des Amans qui s'imaginent qu'on
ne doit pas tout dire à une Maîtresse :
Ces Amans n'aiment guères , ou ne con-
noissent pas le pouvoir de l'Amour. Il est
bien difficile qu'en donnant son cœur , on
puisse s'en réserver les secrets.

N'en doutez point , Amans discrets ,
L'Amour n'est jamais sans foiblesse :
Celle que votre cœur a choisi pour Maîtresse
Sera par force ou par adresse ,
Maîtresse de tous vos secrets.

+++++

XL.

L'Amour ne se paye que par l'Amour, & ceux qui ne demandent pas d'être aimez, trahissent leur passion; & se privent du bien dont ils voudroient jouir. J'avouë qu'une Belle en donnant son amitié, donne beaucoup à un Amant; mais c'est lui faire un présent dont-il ne sçau- roit être satisfait.

Quand on vous donneroit des preuves chaque
jour

D'une amitié sans seconde,

La plus grande amitié du monde

Ne vaut jamais la moindre amour.

+++++

XLI.

LA plupart des Amans ne sçavent ce qu'ils demandent, & au lieu de consulter la raison, ils ne consultent que leur caprice. Ce n'est pas qu'il n'y ait des momens où ils paroissent raisonnables; mais ces momens passent, & il en succede d'autres,

tres, où ils ne sont contents ni d'eux-mêmes, ni de leurs Maîtresses.

L'Amour est d'une humeur difficile à comprendre ;

Toujours prêt à tout entreprendre ,
Tantôt il suit le mal , tantôt il suit le bien :
Souvent il prend tout ce qu'on lui présente ,
Quelquefois rien ne le contente ,
Et quelquefois il est content de rien.

+++++

XLII.

PLusieurs font ce que les Amans les plus passionnez pourroient faire, & cependant ils sont persuadez que leur cœur est à l'épreuve de toute sorte d'atteinte. Si l'on ne veut rien aimer, il ne faut rien voir d'aimable. Lorsqu'on a l'ame tendre, le cœur sensible, & qu'on est auprès des Belles, il est dangereux qu'on ne s'y trouve pris.

Il ne s'est point passé de jour ,
Qu'Amour en badinant n'ait fait des aventures ;

Quiconque se jouë à l'Amour ,
N'en sort pas toujours sans blessûres.

XLIII

+++++

XLIII.

LE cœur des Amans n'est jamais sans
 esperance , ou sans crainte ; ces deux
 passions y succedent l'une à l'autre , & l'oc-
 cupent presque toujours. On a beau
 faire des efforts pour chasser la crainte , &
 pour rappeler l'esperance , les Amans ne
 peuvent pas le faire toutes les fois qu'ils
 le desirent.

Amans , tant que vous aimerez ,
 Vous craindrez , vous espererez ,
 Malgré toute votre prudence :
 Lorsque l'on peut être un seul jour
 Ou sans crainte , ou sans esperance ,
 On se peut dire sans amour.

+++++

XLIV.

L'Extrême prudence n'est guère le par-
 tage d'un Amant , ce n'est pas que cette
 vertu l'abandonne toujours ; il peut la con-
 server dans le plus fort de sa passion , mais
 alors elle n'est point exacte à regler les
 mou-

mouvemens d'un cœur , & elle est souvent contrainte de relâcher de ses droits en faveur de l'Amour.

Il est difficile qu'on montre
Un cœur aussi tendre qu'ardent ,
Qui puisse être en toute rencontre
Fort amoureux & fort prudent

+++++

XLV.

CEux qui disent que la ruse est permise en Amour , ne sont pas du parti de la raison. Le Dieu qui fait aimer , nous oblige souvent de rendre avec honte , les cœurs que nous avons pris par ruse. Ne foyez donc point prevenu de ces erreurs , & persuadez-vous que la probité est nécessaire pour se faire aimer.

Sans doute un Amant s'abuse ,
Quand de son artifice il se fait une loi :
La Guerre peut souffrir la ruse ,
Mais l'Amour veut la bonne foi.

+++++

XLVI.

Peu de cœurs se trouvent capables de bien goûter les plaisirs qu'on trouve en aimant. Pour faire qu'un Amant ressente toutes les douceurs de l'Amour, il faut qu'il ait je ne sçai quoi de délicat dans l'ame, qui ne se rencontre qu'en ceux qui ont beaucoup de tendresse.

Un cœur délicat en tendresse,
 Trouve mille douceurs dans ses propres sou-
 pirs :
 Mais un cœur sans délicatesse,
 N'a point de sensibles plaisirs.

+++++

XLVII.

ENcore qu'on s'imagine souvent de n'aimer pas, on a dans le cœur un commencement d'amour qui devient, avec le tems, une passion violente. Quelquefois cette flâme inconnuë répand dans l'ame un excès de joye qui charme ceux qui le
 ref.

ressentent, & quelquefois elle les accable
d'un chagrin extrême.

Dans l'excès d'une ardente flâme
Nous formons divers desirs :
Tantôt cent maux s'emparent de notre ame ,
Tantôt nous goûtons cent plaisirs

+++++

XLVIII.

L Es soumissions, les civilitez & l'obeïssance, sont les armes ordinaires dont un Amant se sert pour gagner le cœur d'une Belle; mais il ne suffit pas d'être soumis, civil & obéissant, il faut avoir une espece de soumission douce & agreable, jointe à une civilité sans affectation, & à une obeïssance pleine de douceur. Dès le moment qu'on aime, on a le dessein de se faire aimer; mais plus d'un Amant après avoir pris mille soins, se trouve payé d'ingratitude.

Il est sans doute necessaire
D'être aimé de l'objet dont on se voit charmé :
Pour être bien-tôt aimé,
Il ne faut que bien-tôt plaire ,

+++++

XLVIX.

UN Amant qui desire d'être aimé, ne doit jamais partager son cœur. Il est difficile qu'avec une partie du vôtre, vous puissiez en gagner un tout entier. Quand on croit aimer deux Maîtresses, il est constant qu'on n'en aime aucune.

Partager son cœur en aimant,
Est presque une chose impossible,
Le cœur d'un véritable Amant,
Doit être un cœur indivisible.

+++++

L.

FUYEZ toujours la coquetterie, comme un obstacle invincible aux desseins d'un Amant. Vous pourriez être le mieux fait de tous les hommes, si vous passez pour coquet, vous serez aimable sans être aimé; vous verrez tous vos desseins avorter; & il n'est point de Belle raisonnable qui ne vous refuse son cœur.

Tous

Tous les coquets ont beau faire,
 Ils sont moins aimez que haïs,
 Et souvent ils n'avancent guère,
 En battant bien du païs.

+++++

L I.

ON se trompe lorsqu'on s'imagine
 qu'on ne scauroit se passer de confi-
 dens. Une Belle qui aime sa réputation,
 ne doit jamais endurer que son Amant
 soit prévenu d'une maxime si pernicieuse.
 Toutes ces confidences accusent une Maî-
 tresse de foiblesse, ou un Amant de va-
 nité.

Pour rendre avec peu de soins
 Vos intrigues bien secrètes,
 N'ayez dans vos amourettes
 Ni confidens, ni témoins.

+++++

L II.

IL est nécessaire qu'un Amant soit tou-
 jours en garde contre les envieux, &
 contre

condre les médifans ; ils font dans l'Empire de l'Amour les perturbateurs du repos public. S'il n'y en avoit point dans le monde , peut-être les Dames feroient un peu moins féveres , & les Amans pourroient parler des faveurs innocentes qu'ils reçoivent , fans qu'on les expliquât mal ; mais le fiècle eft trop perverti , & il faut regarder la plupart des hommes comme autant d'ennemis.

Afin de vivre en paix dans l'Empire amoureux ,

Gardez-vous toute votre vie

Des médifans , des envieux :

Car la médifance & l'envie

Troublent tous les Amans heureux.

+++++

L III.

EN Amour , comme en toute chofe , il faut avoir des armes affez fortes pour s'opposer aux médifans. Tel voudroit vous attaquer , que lorsqu'il vous voit en état de repouffer fes coups , y fonge plus d'une fois. Il eft bon néanmoins d'éviter ces combats de langue , où la réputation
des

des Belles peut être blessée. On n'y gagne jamais rien , & si un Amant n'a pas trop dit , il a souvent trop écouté pour son repos, ou pour la gloire de sa Maîtresse.

Fuyez ces médifans , ces ames de satire ;
Et pour vivre avec eux dans une longue paix ,
Soyez en état de médire ;
Mais il faut , s'il se peut , ne médire jamais.

+++++

LIV.

UN Amant dont l'ame est sans tendresse, n'a que des desirs sans bornes, & d'ordinaire il demande les graces comme s'il étoit en droit de les obtenir. Ne soyez point de cette humeur , & ne pretendez pas même qu'une Maîtresse vous accorde toutes les innocentes faveurs que vous lui demanderez. La rareté en fait le prix , & les Belles ne doivent pas prodiguer leurs bienfaits : les favorables regards & les douces paroles donnent de sensibles plaisirs à ceux qui ont l'ame tendre.

Quand vous serez aimé d'un objet plein d'ap-
pas ;

Qu'un honnête refus ne vous rebute pas ,

Et

Et ne l'accusez point d'avoir l'ame inhumaine.

Il faut en ce tems-là pénétrer dans son cœur :
Quelquefois un refus lui coûte tant de peine,
Qu'il vaut plus qu'une faveur.

+++++

LV.

ON ne doit pas s'endormir dans les bras de la bonne fortune, il faut songer à garder ses conquêtes, & faire ce qu'on peut pour plaire toujours à la personne à qui nous avons plû une fois. Encore que vous soyez aimé d'une Belle, si vous cessez de paroître aimable, l'Amour peut sortir de son cœur, & vous pourriez vous repentir de votre negligence.

Soyez toujours constant, sensible & raisonnable,

Et ressouvenez-vous qu'un Amant est blâmé,
Si dès qu'il est sûr d'être aimé,
Il cesse de paroître aimable.

+++++

LVI.

LA plûpart des Amans s'imaginent que dès qu'on est aimé, les respects, les soumissions, & les devoirs sont inutiles; qu'on ne doit plus traiter une Maîtresse de souveraine, & que c'est lui faire grace de partager son autorité avec elle. Le cœur d'une aimable personne est toujours d'un même prix, & il est honteux de négliger ce qu'on a acquis avec peine.

Lorsqu'une Maîtresse vous aime,
Soyez toujours le même,
Sans vous lasser de ce bonheur:
L'Amour vous doit apprendre,
Qu'il faut que l'on conserve un cœur
Par les mêmes moyens dont on a sçu le prendre.

+++++

LVII.

Quoique le principal dessein d'un Amant soit de plaire à sa Maîtresse, il doit
nean-

neanmoins ne déplaire pas au reste des Belles. Une Maîtresse règle souvent son affection sur l'estime qu'on fait du mérite d'un Amant, & quand on s'est attiré l'imitié de quelque beauté, dont l'esprit est porté à la vengeance, elle peut vous rendre de mauvais offices auprès de la personne que vous aimez.

Quiconque sçaura galamment
L'art de dire des bagatelles,
Pourra se vanter hautement
De ne déplaire pas aux Belles.

Mais l'Amant ne doit point pour vanter leurs
apas,

Rendre sa flatterie extrême :

Celui qui veut trop plaire à ce qu'il n'aime
pas,

Déplaît souvent à ce qu'il aime.

+++++

LVIII.

L'Avarice déplaît généralement à tout le monde ; quand un même Amant seroit le mieux fait de tous les hommes, s'il est avare, il est odieux. La liberalité donne des graces aux Amans, & c'est une excellente qualité pour plaire. Ce n'est

pas que les femmes qui aiment la vertu ,
ne soient fâchées qu'on fasse des dépenses à
leur considération , elles ne l'endurent ja-
mais qu'avec peine , mais elles sont bien
aises que ceux qui les approchent ayent
l'inclination liberale.

Tout ce que fait l'avare , il le fait toujours
mal :

S'il aime quelque Belle , elle en est offensée ;
Et moins elle est interessée ,
Plus elle estime un Amant liberal.

+++++

LIX.

Lorsqu'il ne s'agit pas des interêts de
votre Maîtresse , ne vous érigez ja-
mais en Juge dans tous les démelez que la
beauté fait naître parmi les Belles. Il cou-
ta chère autrefois à un illustre Berger , de
s'être déclaré pour une Déesse. On se sou-
vient toujours des outrages qu'on croit
avoir reçûs , & une Belle offensée ne les
pardonne jamais.

Lorsque vous verrez deux Belles
En concurrence de beauté ,
Sans vous ranger d'aucun côté ,
Laissez-les disputer entr'elles.

XL.

+++++

L X.

L Es Belles se plaisent souvent d'être aimées de ceux qui passent pour braves, dans la pensée qu'elles ont d'être, moins exposées à la médisance : Elles s'imaginent que les hommes de cœur sont plus aimables, & qu'ils ont toutes les qualitez qu'on peut souhaiter.

Le moyen le plus excellent
De toucher le cœur des Belles,
Est de passer auprès d'elles
Pour amoureux, brave & galant.

+++++

LXI.

L'Amour se déguise en complaisance, afin d'entrer avec moins d'éclat dans l'ame d'une Belle. C'est par la complaisance qu'on commence tous les projets amoureux, & sans elle l'Amour ne sçauroit par où se prendre pour faire les approches d'un cœur.

O ij

Afin

Afin qu'une beauté malgré sa résistance,
 Ait un jour quelque complaisance
 Pour flater votre amour,
 Il est besoin que vous-même,
 Ayez pour elle à votre tour,
 Une complaisance extrême.

+++++

LXII.

IL est à souhaiter qu'un Amant soit toujours propre, & qu'il ne paroisse jamais en désordre aux yeux de sa Maîtresse, ou du moins que sa négligence ne puisse pas lui déplaire,

Ne vous piquez point de beauté,
 C'est une trop grande foiblesse,
 Soyez pourtant bien mis sans paroître affecté:
 Qui néglige la propreté,
 Semble négliger sa Maîtresse.

+++++

LXIII.

IL est bien difficile qu'on n'ait quelques démêlez avec une Maîtresse, &
 que

que la prudence d'un Amant puisse toujours les éviter ; mais dans cet interregne (s'il faut ainsi dire) les cœurs prennent de nouvelles forces pour aimer avec plus d'ardeur.

C'est un bonheur pour les Amans fidèles
Lorsque durant quelques momens
Ils souffrent les chagrins que donnent les querelles,
Pour goûter les plaisirs des raccommode mens.

+++++

LXIV.

TOut le monde ne tombe pas d'accord que l'absence soit un remède contre l'Amour ; ce n'est pas qu'elle ne l'affoiblisse , non seulement dans le cœur des Amans tièdes qui ne veulent jamais rien fortement , & qui oublient ce que leurs yeux ne voyent pas, mais encore dans les cœurs les plus constans. Je ne parle que d'une longue absence ; car une absence de quelques jours n'est pas capable d'alterer une forte passion.

Une amour veritable a de la violence,
L'absence toutefois en peut venir à bout,

O iij Quand

Quand l'amour résiste à l'absence,
Elle est à l'épreuve de tout.

+++++

LXV.

ENcore que tous les Amans soient sensibles à tous les plaisirs & à toutes les douleurs de l'amour, on peut dire que les mélancoliques aiment fortement, & que les enjouez n'ont que de foibles ardeurs.

Un Amant enjoué plaît dans sa belle humeur,
Un sérieux est propre à conquérir un cœur,
Et tous deux sont enfin capables de tendresse.
Mais quand l'Amour se les assujétit,
Et qu'ils sont avec leur Maîtresse,
L'un persuade, & l'autre divertit.

+++++

LXVI.

L'Esprit donne cent agreables moyens de gagner le cœur d'une Belle, & la réputation d'homme d'esprit fait souvent une partie de la bonne fortune d'un Amant.

Et

Et par la Prose, & par les Vers,
 Votre amour peut avoir mille sujets divers
 De se faire connoître :
 Faites-les donc servir à votre passion ;
 Mais gardez-vous bien de paroître
 Bel esprit de profession.

+++++

LXVII.

UN Amant dont la voix est agreable ,
 a l'avantage de ne laisser jamais lan-
 guir la conversation , & c'est un secours
 pour ceux qui n'y peuvent toujours four-
 nir ; mais il ne faut pas imiter ceux qui
 chantent à tout moment , & qui malgré
 la beaute de leur voix , ne laissent pas à la
 fin de lasser ceux qui les écoutent.

Bien souvent un cœur amoureux ,
 Par un air triste & langoureux
 Exprime toute sa tendresse :
 Et l'on a vû plus d'une fois
 Une ingrante & fière Maîtresse ,
 Se rendre aux doux accens d'une charmante
 voix.

+++++

LXVIII.

LA bonne mine attire les regards de la plupart des femmes , & pour peu qu'on ait d'ailleurs des qualitez , on se fait bien-tôt aimer. En amour les yeux sont les premiers vaincus , & tous ces Amans qui plaisent aux yeux d'une Belle , peuvent bien-tôt être selon son cœur.

La bonne mine est un grand avantage ,
 Et qui peut l'avoir en partage ,
 N'a pas un petit bonheur.
 Untel Amant triomphe , & l'Amour le desti-
 ne
 A tous les excès de faveur ,
 Pour peu que son esprit , son adresse & son
 cœur ;
 Répondent à sa bonne mine.

+++++

LXIX.

LOrsqu'on a de l'esprit & du juge-
 ment, on n'est pas en peine de se faire
 valoir ;

valoir ; qu'on n'affecte pas de faire paroître à tout moment ses bonnes qualitez , il faut qu'on les montre , parce qu'on les a ; mais il ne faut pas qu'on les ait seulement pour les montrer.

Tous les Amans d'un merite ordinaire ,
Sont presque toujours rebutez ;
Mais plus on a de bonnes qualitez ,
Plus on a de moyens de plaire.

+++++

LXX.

SI l'on demande raison à la mode de tous ces caprices , elle vous répondra , tel est mon plaisir. Cependant presque tout le monde suit les regles de cette capricieuse , comme si la raison les avoit autorisées. Un Amant qui les choqueroit , passeroit pour ridicule. C'est en cette occasion qu'il faut faire comme les autres , & aller quelquefois contre sa propre inclination.

Les modes sont certains usages ,
Suivis des fols & quelquefois des sages ,
Que le caprice invente , & qu'approuve l'Amour.

O y

Tels

Tels usages souvent sont assez incommodes ;
 Mais quand on aime , ou quand on suit la
 Cour ,
 On doit toujours suivre les modes.

+++++

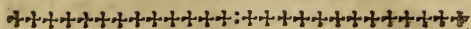
LXXI.

NE refusez point de jouer avec les Dames , lorsque la personne que vous aimerez sera de la partie. Mais ne faites pas comme ces Amans qui affectent de perdre au jeu , pour montrer leur liberalité ; jouiez seulement avec generosité & sans chagrin : pour le moins vous aurez l'occasion de contribuer au divertissement de votre Maîtresse , & de vous rendre souvent nécessaire.

S'il faut en quelque occasion
 Jouer avec l'objet de votre passion ,
 Faites , sans hesiter , tout ce qu'on vous propose.

Vous pourriez perdre par malheur ,
 Mais ce que vous perdrez sera bien peu de chose.

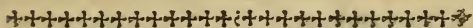
Si vous pouvez gagner son cœur.



LXXII.

L Es Belles aiment les plaisirs , & on ne leur déplaît pas quand on prend soin de les divertir. Un Amant doit être ingénieux en fêtes , ses richesses donnent de l'éclat à ses actions , & sa magnificence contribué à le faire aimer ; mais ces Amans de grand bruit qui ne donnent point d'autres preuves de leur amour que leurs dépenses excessives , ne sont pas les plus aimez.

L'Amour veut qu'un Amant se pique
De donner quelquefois le bal & la musique ,
Sur tout pour les jeunes beautez ,
Un Amant riche & magnifique
Fait valoir aisément ses bonnes qualitez.



LXXIII.

L'Amour triomphe avec plus d'éclat dans un cœur qui a été formé d'un sang noble , & la noblesse donne mille avantages aux Amans ; mais quand la for-

O v j ture

tune leur a refusé cette grace , la vertu
leur tient lieu de naissance.

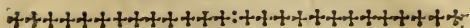
Quel que soit votre rang , ayez de l'esperance ,
L'amour ne peut souffrir un courage abbatu ,
S'il est bien en Amour d'avoir de la naissance ,
Il est encore mieux d'avoir de la vertu.

+++++

LXXIV.

UN Amant ne doit jamais rien faire
qui puisse l'éloigner du cœur de sa
Maîtresse, & lorsqu'il a sujet de s'en plain-
dre , il faut qu'il lui parle en Amant sou-
mis , & qu'il ne l'irrite jamais.

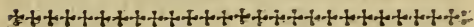
De craindre qu'une Belle ait lieu de vous blâ-
mer ,
Ne vous emportez point quand vous voudrez
vous plaindre ;
Le propre d'un Amant est de se faire aimer ,
Et non pas de se faire craindre.



LXXV.

L'On ne doute point que l'infidélité d'une Maîtresse ne puisse jeter un Amant dans le desespoir ; mais quelque criminelle qu'elle soit , on ne doit consulter ni l'Amour , ni la colère.

Il est de l'homme d'honneur ,
 Lorsqu'il veut punir dans son cœur
 L'infidélité d'une Dame ,
 De la laisser à son Rival ,
 De la fuir avec soin , de la haïr dans l'ame ,
 Et de n'en dire ni bien ni mal.



LXXVI.

L'Amour ne se plaît jamais tant à parler, que lorsqu'il se trouve avec la joie ; néanmoins un Amant doit prendre garde à ne s'ériger point en grand parleur. Faites que le jugement conduise vos paroles, & ne dites pas toujours tout ce que vous avez envie de dire.

Un

Un Amant qui parle fans cesse,
 Fait penser à sa Maîtresse
 Qu'il ne peut jamais rien celer,
 Pour agir avec prudence,
 Il ne faut ni trop parler,
 Ni trop garder le silence.

+++++

LXXVII.

LE mensonge est tellement connu pour un vice, que ceux mêmes qui aiment le plus à mentir, le condamnent. Pour être toujours malheureux en amour, il ne faut que passer pour menteur. Bien loin de persuader une Belle raisonnable, on ne persuade pas même une coquette. L'on n'est guère heureux quand on doit à un mensonge les faveurs d'une Maîtresse.

Les Belles de bon sens aiment la verité :

Ainsi l'Amant sans probité
 Découvre bien tôt sa malice ;
 Et dès qu'il passe pour menteur ,
 On peut accuser d'artifice
 Sa bouche , ses yeux , & son cœur.

+++++

LXXVIII.

Qui cesse d'aimer la gloire, merite
d'être hai. Ceux qui vivent sous
l'empire amoureux la doivent considerer
comme la compagne de leur amour, &
celui qui ose la trahir, est capable de
trahir une Maîtresse. Aimez la gloire de
tout votre cœur, vous n'aurez en cette
amour que d'illustres Rivaux, & vous
ferez avoüez de la personne que vous
aimerez.

Il est bien mal-aisé de croire
Qu'un cœur fidèle ait deux amours ;
Mais il peut aimer toujours
Une Maîtresse, & la gloire.

+++++

LXXIX.

N'Imitez point ceux qui n'aiment que
par vanité ; ils se rendent insupporta-
bles à toutes les Belles ; & selon leurs ma-
ximes, si les faveurs ne sont connües, elles
sont sans douceur. Ils aiment la beauté
d'une

d'une Maîtresse, & sont ennemis de sa réputation, ou plutôt ils n'aiment que la vanité. Vous devez considérer la gloire de la personne que vous aimez plus que votre propre satisfaction.

Aimez avec fidélité,
Et cachez les faveurs de la personne aimée;
Qui n'aime que par vanité
N'attrape que de la fumée.

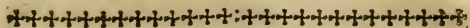
+++++

LXXX.

Quelquefois un Amant abandonne une entreprise sur le point qu'il ne faut plus qu'un pas pour l'achever, le tems & les services parlent à son avantage, & il est bien difficile qu'une Belle défende toujours l'entrée de son cœur avec opiniâtreté.

Ne desesperez de rien,
Attendez de pied ferme & le mal & le bien,
Soyez constant, soyez fidèle,
Et l'Amour vous fera garent,
Qu'après avoir été esclave d'une Belle,
Vous en ferez le conquerant.

LXXXI.



LXXXI.

UN Amant se rend malheureux s'il persevere dans un amour qui ne lui donne que des chagrins , & il est juste qu'il cesse d'aimer lorsqu'il n'a plus d'esperance. Souvent on se fait haïr à force de vouloir se faire aimer. Pour éviter ce malheur , ne donnez plus de soins lorsque vous voyez qu'on n'a point de disposition à les recevoir.

Après avoir poussé cent soupirs enflâmez
 Dans votre perséverance ,
 Si la Belle que vous aimez
 Est toujours dans l'indifference ,
 Sans faire le fâcheux , l'emporté , le jaloux ,
 Prenez congé de cette Belle ,
 Car elle n'est pas pour vous ,
 N'y vous n'êtes pas pour elle.



+++++

LXXXII.

L'Amour a toujours pris en amitié le Dieu du silence, & le secret n'est pas le moindre de ses plaisirs; mais quelquefois les Amans commencent leur malheur par leur imprudence, & le monde l'acheve par sa malice.

Les secrets de l'Amour seroient toujours secrets,

Malgré les médifans, malgré les indiscrets,
Si deux cœurs bien unis ne manquoient point
d'adresse;

Mais rien ne rompt ce commerce charmant
Que l'imprudente humeur d'une jeune Maîtresse,

Ou la vanité d'un Amant.

+++++

LXXXIII.

L'Amour est quelquefois aussi injuste qu'aveugle. Nous aimons plutôt ce qui paroît aimable, que ce qui nous aime,

me; & malgré la raison, un Amant est obligé de suivre les caprices de l'Amour. Il faut alors donner notre estime & notre amitié aux Belles à qui nous refusons notre cœur; mais il ne faut rien faire qui puisse entretenir leur passion, ou qui puisse leur promettre plus qu'on ne veut leur donner.

A tort un Amant est blâmé ,
De n'être pas toujours le maître de soi-même ,
Il n'est point criminel de n'aimer pas qui l'aime ,
Quand l'objet qui l'enflâme est digne d'être aimé.

++++++:++++++

LXXXIV.

Qui voudroit ôter à l'Amour les exagérations , lui ôteroit une partie de ses agrémens , & son langage auroit bien de la peine à persuader. L'Amour veut toujours flater , & les Belles veulent toujours être flatées.

En vain voudroit-on douter ,
La plus modeste aime à se voir flater
En toute sorte de langage.

La flaterie est douce , & plaît infiniment ;
 Mais elle plaît davantage
 Quand elle vient d'un Amant.

+++++

LXXXV.

L Es ruptures ne sont point avantageu-
 ses aux Amans , & le dépit s'y mêle
 presque toujours. Il n'est pas aisé d'ap-
 paîser les Belles , & souvent elles refusent
 la paix qu'on leur demande.

Ne rompez jamais s'il se peut ,
 Avec une aimable Maîtresse ,
 Toutes les fois qu'on le veut ,
 On n'a pas toute sa tendresse ,
 Et qui la perd pour trois jours ,
 Peut la perdre pour toujours.

+++++

LXXXVI.

E Ncore que les plaintes d'une Belle
 soient injustes , un Amant ne laisse
 pas d'y trouver des douceurs , & sur tout
 lorsqu'elle ose se plaindre qu'il ne l'aime
 pas

pas assez. En cette rencontre il faut attribuer ce reproche plutôt à son amour, qu'à sa raison, & un Amant en doit tirer des conséquences favorables.

Malgré tout ce qu'un Amant craint,
Son ame doit être charmée,
Lorsqu'une Maîtresse se plaint
De n'être pas assez aimée.

x+++++xxx++ ++++++

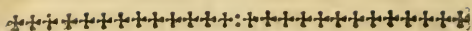
LXXXVII.

ON doit se trouver autant qu'il est possible avec une Maîtresse, & le moins qu'on le peut avec les autres Belles. Tous les Amans ne sont pas à l'épreuve d'un regard favorable, & la plupart se laissent séduire à ce qui les flatte.

Les doux regards ne sont que trop puissans
Pour surprendre les sens,
Et quiconque les souffre, un peu trop se hazarde :

L'Amant le plus fidèle en est souvent pressé,
Et si son cœur n'est point en garde,
Il court risque d'être blessé.

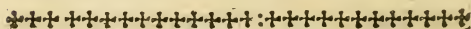
LXXXVIII.



LXXXVIII.

ON doit toujours suivre la volonté d'une Maîtresse, il est vrai que ses commandemens peuvent être injustes ; mais alors c'est la punition du mauvais choix qu'un Amant a fait, & l'Amour qui veut être absolu ne lui permet pas d'en appeller.

Il faut qu'un Amant se presse
D'obéir à sa Maîtresse,
Et sur tout lorsqu'il le peut.
Il ne fait jamais bien d'oser lui contredire,
Il doit faire ce qu'elle veut,
Ou bien sortir de son empire,



LXXXIX.

TOus les commandemens d'une Maîtresse sont autant de faveurs. Un Amant n'a pas peu de pouvoir sur l'esprit d'une Belle, lorsqu'elle se résout à lui commander quelque chose, & c'est une marque

que infailible qu'elle le prefere dans fon
cœur au refte des hommes.

La priere d'une Maîtrefle
A des douceurs pour un Amant,
Mais un fimple commandement
A toujours plus de tendrefle.

+++++

XC.

SI vous pouvez obliger votre Maîtrefle
d'écouter le recit des principaux inci-
dens de votre vie, vous l'engagerez infen-
fiblement à prendre part à votre fortune,
& à vous inftruire d'une partie de fes fen-
timens. C'eft dans fes fortes d'entretiens
que l'Amour unit fouvent les cœurs.

Parfaits Amans faites en forte
Qu'on foit fenfible à vos malheurs,
La plaifir eft plus grand, & la douleur moins
forte,
Quand on partage entre deux cœurs
Et les plaifirs, & les douleurs.

+++++

XCI.

C'Est une marque d'amour d'être persuadé qu'une Maîtresse possède des qualitez qu'on trouve rarement à celles de son sexe. En certe occasion ce n'est point la raison qui éclaire les Amans , c'est l'Amour seul qui ne fait jamais voir que des choses avantageuses dans la personne qu'on aime.

Courez sur la terre & sur l'onde,
Et voyez tout ce qu'a le monde
De plus rare & de plus charmant :
Vous n'avez point de tendresse,
Si vous ne croyez fortement
Que tout cede à votre Maîtresse.

+++++

XCII.

L'Amour ne haït point les richesses; cependant toutes les Belles ne sont pas d'humeur à prendre, & elles qui aiment la gloire, ne voudroient pas se repro-

procher d'avoir reçu des présens. Leur ame ne connoît point l'intérêt, & elles preferent un cœur à tous les biens de la fortune.

Un present peut toucher & l'esprit & les sens
De mille coquettes aimables;
Mais les Belles raisonnables,
Preferent les soins aux présens.

+++++

XCIII.

Quand on n'est pas auprès de la personne qu'on aime, on a bien de la peine à goûter les plaisirs de la société: il est même nécessaire qu'un Amant aime un peu la solitude, & qu'il sçache l'Art d'y rêver & d'y soupirer agréablement. Sa propre tendresse peut faire naître dans son cœur une certaine mélancolie douce, qui vaut presque autant que la joie, & qui flatte souvent son amour. Ces agréables rêveries charment les ennuis, & lorsqu'on ne peut pas être avec une Maîtresse, on n'est pas fâché d'être seul.

Un Amant dans la solitude
Ne souffre pas toujours beaucoup d'inquiétude,

Et peut même y goûter un assez doux plaisir.

Si ce plaisir n'est pas extrême ,

Il donne du moins le loisir

De bien du moins le loisir

De bien songer à ce qu'on aime.

+++++

XCIV.

QUand on a de ces amis illustres qui sont capables de toutes les belles choses , on passe doucement la vie , & on a le plaisir de les entretenir quelquefois de la personne qu'on aime. Dans ces aimables entretiens , tout se passe à l'avantage d'une Maîtresse.

L'Amour n'empêche pas qu'on n'ait pour plusieurs Belles

Des amitez fidelles.

On peut en faire chaque jour ;

Mais il faut que sans cesse

L'amitié cede à l'Amour ,

Et l'amie à la Maîtresse.

+++++

XCV.

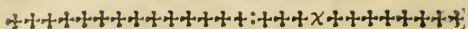
ON se tromperoit de croire que l'Amitié & l'Amour eussent du rapport ; leurs droits sont différents , & les moyens dont ils se servent pour parvenir à leur fin , n'ont rien de semblable. L'empire de l'Amour n'a point d'autres bornes que celles de la terre , & il a presque autant de sujet qu'il y a d'hommes. L'empire de l'Amitié est plus borné : s'il a moins de sujets , ils sont choisis , & son autorité n'a rien que de doux & de raisonnable.

L'Amour & l'Amitié ne sont jamais semblables ,

Bien qu'elles plaisent toutes deux :

L'Amitié rend toujours tous les sujets heureux ,

L'Amour en fait de misérables.



S U R
LA NAISSANCE
DE
MONSEIGNEUR
LE D U C
DE BOURGOGNE.

Venez, heureux Enfant, venez à la lumière,
Vous allez commencer une illustre Carrière,
Et le Soleil qui naît aux bords de l'Orient
N'a pas à sa naissance un éclat si riant.
Tout brille autour de Vous, les Jeux, les Ris,
la Gloire
Parent votre Berceau comme un char de Victoire :
Mais, ô divin Enfant ! quand on sort de Heros,
On ne vit pas long - tems dans les bras du
- repos.

Hâtez-

Hâtez-vous, que le Corps , l'Esprit & le Cou-
rage

Forcent les Loix du Temps , & les regles de
l'Age ,

~Passez rapidement les frivoles plaisirs ,

Et concevez bien-tôt d'heroïques desirs ,

Vous pourrez surpasser tous les Princes du
Monde ;

De vos premiers Exploits couvrir la Terre &
l'Onde ;

Digne de votre Nom, être adoré de tous,

Et voir toujours LOUIS bien au-dessus de
vous

Eclairer tous vos pas, vous servir de mo-
delle ,

Être du R O I des Rois une image fidelle ,

Le bonheur des François , l'Ame de ses É-
tats ,

Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

+++++

Sur le même sujet.

DÈs que le Soleil fut sous l'Onde,
La premiere Ville du monde
Vit apparôître en un instant
Un Palais d'un or éclatant ,

Tel qu'est le Temple de la Gloire,
Peint par les Filles de Memoire,
Ou dans son pompeux appareil
Le riche Palais du Soleil.
Une Architecture excellente,
Toute lumineuse & brillante,
Ravissoit par sa nouveauté.
Aussi-bien que par sa beauté.
La nuit ôtant ses ombres voiles,
Montra des millions d'étoiles,
Qui n'étoient point du Firmament,
Et tout parut enchantement.
Tous les Elemens sont en guerre,
Le feu sort de l'Eau sur la Terre,
L'air retentit de toutes parts :
La Paix craignit que ce fut Mars,
Ou que Jupiter en colere
Vint foudroyer notre Hemisphere ;
Mais des Dauphins brûlans nageoient,
Et d'autres en l'air voltigeoient,
Qui disoient : *Ce n'est que la joye*
D'un DUC que le Ciel nous envoie,
DUC par tant de vœux souhaité.
DUC qui vaut une Majesté.

Un Cahos d'ombre & de lumière
Réfléchissoit sur la riviere,
Couverte de mille Batteaux,
Mais qui n'osoient troubler les eaux,

De

De peur d'effacer les Images,
 Qu'envoyoient tous ces beaux Rivages.
 Des Jets de feu frappant les Cieux,
 Surprennent & charmoient les yeux :
 En cent figures différentes
 De longues flammes ondoyantes,
 Tantôt calmes, tantôt bruyantes,
 Se mêloient au doux son des voix,
 Des Trompettes & des Hautbois,
 Lorsque la Nymphé de la Seine,
 Empruntant une voix humaine,
 Prononça clairement ces mots
 Que repeterent les Echos :

*Nouveau PRINCE, dont l'Origine
 Toute grande, toute divine,
 Vous montre tant & tant de Rois,
 Digne du Sceptre des François,
 Plusieurs LOUIS, un CHARLEMAGNE,
 Un HENRI, terreur de l'Espagne,
 Vainqueur de ses propres Sujets,
 Qui m'enrichit de ses bien-faits,
 Vous sçauvez bien tôt leur Histoire :
 Mais pour aller droit à la gloire,
 Croyez-moi, tous ces Rois si grands,
 Justes, Pieux, ou Conquerans,
 Leur Bonté, comme leur Puissance,
 Leur Valeur, comme leur Prudence,
 Enfin tous leurs Faits inouis,*

Vous les trouverez en LOUIS.

*Cessez , heureux Mortels d'admirer ces Spectacles ,
L'Etoile de LOUIS , fait bien d'autres Mira-
cles.*

M. D. S.

+++++

MADRIGAL

De Monsieur l'Abbé Têtu ,
chez Madame la Duchesse
de Richelieu ,

Sur le même Sujet.

DU FILS, du PERE & du Grand-PERE,
Celebrons le bonheur en ce Banquet fa-
meux

Que le Grand-PERE est grand ! que le FILS
est heureux !

Du Petit-FILS il n'est rien qu'on n'espere,
Il aura les Vertus & l'Esprit de sa MERE.

Qu'il étonnera nos Neveux ,
S'il trouve encor des Conquêtes à faire !

M A-

+++++

MADRIGAL

Sur celui de Monsieur l'Abbé
Têtu.

Par M. D. S.

IL faut une adresse divine
Pour louer en MADRIGAL,
LOUIS, qui n'eut jamais d'égal,
Et deux jeunes HEROS avec une HEROÏNE.
Tant de matiere, & tant de choix,
En sept Vers tout d'une tirade,
C'est mettre plus que l'ILIADÉ
Dans une coquille de Noix.

Fin du Tome Premier.



TABLE

TABLE

DES PIÈCES CONTENUÈS
dans ce Tome premier.

I <i>Mitation du Pastor Fido.</i>	Page 1
I. <i>Elegie.</i>	4
II. <i>Elegie.</i>	10
<i>Jouissance. Sonnet.</i>	13
III. <i>Elegie sur une Jalousie.</i>	14
IV. <i>Elegie.</i>	19
V. <i>Elegie.</i>	24
<i>Le Sejour des Ennuis.</i>	33
<i>Le Sejour des Ennuis.</i>	34
VI. <i>Elegie.</i>	45
<i>Nouvelles d'Amour.</i>	47
VII. <i>Elegie.</i>	55
<i>Relation d'une Revuë des Troupes de l'A-</i> <i>mour.</i>	60
<i>Revuë des Cœurs qui sont au service d'Iris.</i>	62
VIII. <i>Elegie sur une Absence.</i>	70
<i>Maximes d'Amour.</i>	75
<i>Jalousie.</i>	90
IX. <i>Elegie.</i>	95
<i>Le Busc Galanterie.</i>	105
<i>Vers envoyez avec un soufflet fort joli.</i>	107
<i>Musique de la Grotte de Versailles.</i>	109
<i>Lettre aux Filles de Madame.</i>	115
<i>Relation du Voyage que la Reine a fait en</i> <i>Flandres.</i>	118
	X. <i>Ele-</i>

T A B L E

X. Elegie.	128
XI. Elegie.	132
XII. Elegie.	139
XIII. Elegie.	142
<i>Edit de l'Amour.</i>	151
<i>L'Heure du Berger.</i>	160
<i>Placet de la Pigeonne Morte au Roi.</i>	168
<i>La Pigeonne.</i>	170
<i>Epître à Acante.</i>	172
<i>Stances du Chevalier de Riviere sur une Fauvette.</i>	174
<i>La Fauvette. Dialogue.</i>	176
<i>Suite de la Fauvette.</i>	190
<i>Reponse de la Fauvette au Roitelet.</i>	191
<i>Reponse du Roitelet à la Fauvette.</i>	192
<i>Reponse à la seconde Lettre du Roitelet.</i>	194
III. <i>Reponse du Roitelet à la Fauvette.</i>	196
<i>Derniere Reponse de la Fauvette au Roitelet.</i>	198
<i>Caprice contre l'Estime , à Sapho.</i>	200
<i>L'Oranger , à Sapho.</i>	208
<i>Dialogue du Sommeil</i>	212
<i>Reponse A. M. D. V.</i>	220
<i>Rondeau fait par Silvie.</i>	228
<i>Requête des Amans contre les Filoux.</i>	229
<i>Reponse des Filoux à la Requête des Amans.</i>	232
<i>Procuration d'Amour.</i>	235
<i>Vers envoyez à Mademoiselle de Scudery.</i>	237
<i>Re-</i>	

T A B L E

<i>Réponse de Medemoiselle de Scudery.</i>	239
<i>Le Souffiet.</i>	241
<i>La Tubereuse à Celie.</i>	242
<i>XIV. Elegie.</i>	244
<i>Le Louïs d'or à Mademoiselle de Scudery.</i>	248
<i>Réponse de Mademoiselle de Scudery.</i>	266
<i>Chanson.</i>	269
<i>L'Amour Raisonnable.</i>	274
<i>Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.</i>	340
<i>Sur le même Sujet.</i>	341
<i>Madrigal de M. l'Abbé Têtu.</i>	344
<i>Madrigal sur celui de M. l'Abbé Têtu.</i>	345

Fin de la Table du Tome premier.

285 - m /



PQ
1817
L3
1725
t.1

La Suze, Henriette (de Colig-
ny) de Champagne
Recueil de pieces galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

